

Diasporiques

Sommaire

Éditorial Angoisse ou détermination ? 2

Actualité

Heilwiller ! 3

Élections régionales... 4

Forum contre le racisme... 4

Les biens juifs en Pologne 6

Les guerres oubliées du Soudan 7

Culture

Livres 10

Musique : Félix Mendelssohn 17

Arts : Moreh 20

Nouvelles : Semha la Juive 22

La révolte des lettres 23

Histoire

Les Juifs d'Alsace 24

Les Juifs de Hongrie 33

Jan Karski 36

Textes

Le « National Book Center » 40

Je suis juif... 41

Un livre interdit ? 42

Albert Einstein 43

Tu es occupé 44

Des institutions juives 45

Reportage : Carnets New-Yorkais 46

La vie du Cercle

Une soirée-débat avec Rachel Ertel 48

La Mémoire : voyage en Croatie... 54

Humeur 55

Brèves 56

Convivialité 57

Courrier des lecteurs 59

Le Cercle Gaston-Crémieux 60

Réflexions sur l'identité des Juifs d'Alsace (p. 24)



© Bibliothèque Nationale, Paris

B. P. Quittez un vil trafic, renoncez à l'usure,
Aux arts ~~de l'industrie~~ joignez l'agriculture.
Stellt Wucher und Betrug, und schnödes Schachern ein,
handwerck, Kunst, Ackerbau, mus euer Nahrung sein.

Frontispice de l'Annuaire politique et économique
du Bas-Rhin, an VIII de la République, par le citoyen Bottin

n° 29

Mars 2004

Publié avec le concours du
Centre National du Livre

Diasporiques est une revue trimestrielle. Prix au numéro : 5,50 Euros.
Conditions d'abonnement : voir page 59

Angoisse ou détermination ?

Qu'ils soient juifs ou non, les Français sont préoccupés par la recrudescence des actes antisémites. De là à affirmer qu'aujourd'hui « la communauté juive de France vit dans l'angoisse »¹, il y a un pas qu'il faut se garder de franchir. Cette assertion dramatisante appelle en effet plusieurs commentaires critiques.

Certes il existe en France un antisémitisme récurrent, qui s'exprime parfois sous des formes violentes, en particulier dans les zones les plus défavorisées. Mais ceux qui aujourd'hui crient très fort « Au loup » feraient bien, néanmoins, de prendre un peu de recul. Que les actes graves d'antisémitisme demeurent en nombre relativement limité, à l'échelle du pays (même si un seul acte de cette nature est déjà un acte de trop) ou que ce nombre ait chuté d'un tiers entre 2002 et 2003² les laisse curieusement indifférents. « Ce n'est pas une question de statistiques, mais de climat », précise le représentant du CRIF³. On lui accordera volontiers que le « climat » joue un rôle majeur. Faut-il pour autant contribuer à entretenir ce climat délétère en multipliant les informations et les mises en garde alarmistes, et cela même lorsque la situation s'améliore objectivement ? Comment voulez-vous que nombre de Juifs ne finissent pas par prendre peur alors qu'on va leur répétant que la France est devenue l'un des pays les plus antisémites du monde ? Comment ne pas comprendre de surcroît que cette publicité donnée à chacune de ces actions déplorables a toutes les chances de susciter des passages à l'acte qui ne se seraient pas produits dans un climat plus serein ?

C'est dans l'action collective de la nation que réside la véritable efficacité de la lutte contre l'obscurantisme raciste et xénophobe. Accepter que chaque « communauté » ait vocation à prendre en charge sa propre « défense », laisser filtrer l'idée qu'elle serait la seule à pouvoir le faire sérieusement constituerait une remise en cause des valeurs

républicaines et nous ferait franchir un pas décisif dans le sens d'un repliement « communautariste ». À l'inverse, il est à la fois naturel et réconfortant que des Juifs s'indignent de toutes les formes de racisme et d'abord du racisme anti-musulman, et le fassent savoir, de même qu'on doit se réjouir de voir des non-Juifs s'élever contre quelque forme que ce soit d'antisémitisme et qu'on doit saluer le fait que l'État ait pris aujourd'hui, sur cette question spécifique, une position bien plus claire que naguère.

Mais comment ne pas comprendre que le seul fait de parler des Juifs dans leur ensemble en les désignant par le terme générique de « communauté juive » est abusif ? « Les » Juifs constituent, et c'est heureux, un ensemble divers, hétérogène, aux frontières floues, au même titre que « les » Auvergnats, « les » Bretons ou « les » Corses. Certains Juifs se sentent plus particulièrement concernés par le « fait juif » – un fait historique, culturel, culturel incontestable – et souhaitent exprimer cet attachement de multiples façons, notamment en s'affiliant à diverses associations spécifiques. Plusieurs d'entre elles se sont fédérées dans un organe ayant eu la présence d'esprit de s'autoproclamer « représentatif ». Leurs adhérents vibrent, c'est bien naturel, lorsque le Premier ministre (quelle qu'en soit la couleur politique) vient rituellement assister au dîner annuel du CRIF pour « entendre la communauté juive et pour s'adresser à elle ». D'autres Juifs, sans doute beaucoup plus nombreux, récusent cette simplification abusive de la diversité de leurs opinions et de leurs comportements, étant convaincus qu'il n'y a aucune raison – sauf à entrer, précisément, dans une logique communautariste – d'accepter que quelque organe que ce soit s'exprime globalement en leur nom.

Non, « la communauté juive de France ne vit pas dans l'angoisse », parce que les Juifs, dans leur diversité, n'ont aucune raison de se laisser enfermer sous le vocable simplificateur de « communauté » et parce que, face à toutes les formes de racisme, la majorité d'entre eux préfèrent le combat à l'angoisse. ■

¹ Article de Henri Tincq, *Le Monde* daté du 15-16 février 2004

² *Le Monde*, *ibid.*

³ Conseil représentatif des institutions juives de France, *ibid.*

A nos lecteurs

Ce numéro de *Diasporiques* est un peu différent des précédents. L'importance d'articles tant d'actualité que de culture générale nous a amenés à porter la pagination à 60 pages – une première. Profitez-en ! Nous ne pourrions malheureusement pas maintenir cette pagination car il faudrait augmenter aussi le prix de l'abonnement, ce que nous ne voulons pas.

Malgré ce plus grand nombre de pages, il nous a fallu faire des choix difficiles. La recension de plusieurs livres importants a été reportée. De plus, comme ce numéro contient plusieurs articles plus longs que d'habitude, et qu'il ne fallait ni les raccourcir ni les publier en deux fois, nous avons exceptionnellement supprimé l'entretien avec une personnalité juive – que vous retrouverez dès le prochain numéro.

Bonne lecture, et n'hésitez pas à écrire à la rédaction pour donner votre avis sur nos choix !



Heilwiller : Une affaire exemplaire...

Georges Y. Federman

La justice alsacienne (Tribunal correctionnel de Strasbourg) a dû débattre d'une affaire « Ambroise Perrin contre le village de Eywiller ». De quoi s'agit-il ? Ambroise Perrin a pris soixante-trois photos des volets du village alsacien en question, parce que c'est le village qui a voté le plus massivement pour le F.N. en avril 2002. Puis il a organisé une exposition intitulée « Heilwiller » ! Le maire a estimé qu'il y avait diffamation et le village a attaqué en justice.

La ligne de défense adoptée par l'accusé est idéologiquement ambitieuse. Il aurait pu se contenter de miser sur la recherche d'un motif d'irrecevabilité – mais il a voulu faire de cette confrontation le procès du risque de la banalisation du vote F.N. En effet, ce qui était ici en jeu, c'est l'étonnante opinion illustrée par les déclarations de François Leibel, le maire de Eywiller, qui l'a exprimée ainsi : « Il n'avait pas le droit de nous traiter ainsi. Les gens ont encore le droit de voter ce qu'ils veulent. On est en démocratie ».

Ce qui tracassait le maire et les habitants c'était qu'on puisse reconnaître leurs volets et donc leur maison, mais pas du tout qu'il puisse y avoir un lien entre le F.N. et le nazisme, même sans les assimiler l'un à l'autre. Le fait d'être critiqué pour avoir voté pour un parti raciste semblait bien moins grave que de devoir discuter du bien-fondé de l'outrage ou de la diffamation. Un peu comme si on portait plainte contre l'architecte du camp d'Auschwitz pour malfaçons plutôt que de délivrer les internés...

J'ai organisé un comité de soutien à Ambroise Perrin. Le comité a voulu décortiquer le programme du F.N. en 2002 pour mettre en lumière ce à quoi s'engageaient les soixante-trois électeurs d'Eywiller, pour montrer à quel genre de « démocratie » ils aspiraient. La structure de la montée du nazisme et le discours nazi ont été revus à cette occasion.

Pour notre photographe, son « Heilwiller » doit représenter un *signe salutaire*, une *mise en garde* destinée à engager un dialogue avec ces citoyens si sûrs d'eux-mêmes, qui votent en masse, qui défendent avec conviction ce vote et qui se sentent outragés si on les

critique. En même temps, ils ne sont pas prêts à en débattre. Et si pour lui « Heil » ! est bien marqué du sceau de l'infamie, Ambroise Perrin n'a de mépris pour aucun des villageois en particulier.

La filiation entre le nazisme et le F.N. a été souvent évoquée voire justifiée. Ainsi naguère, au procès de Nancy, Paul-Elie Lévy a été relaxé après avoir affirmé que « Le Pen est le fils spirituel de Hitler ». Ce procès montre la pertinence de la lutte contre l'idée que le vote pour le F.N. puisse n'être qu'un vote protestataire. Il est venu à point pour susciter un débat de fond, masqué il est vrai par le populisme des partis démocratiques qui rivalisent autour des questions d'insécurité au lieu d'en soigner les causes sociales. Détail piquant : l'exposition était passée inaperçue jusqu'à la plainte déposée par le maire et son Conseil. Ceux-ci l'ont ainsi

involontairement replacée là où elle est pertinente, dans le champ de la responsabilité politique et idéologique du citoyen...

Un autre acte de salubrité publique : le livre de Franck Pavlov, *Matin brun*, vient de paraître en alsacien. ■

Post scriptum : Le 16 février, le tribunal s'est prononcé pour la relaxe de l'accusé, donnant tort au village. Au moment de mettre sous presse, nous ignorons comment les habitants d'Eywiller ont voté aux régionales...

HEILWILLER !

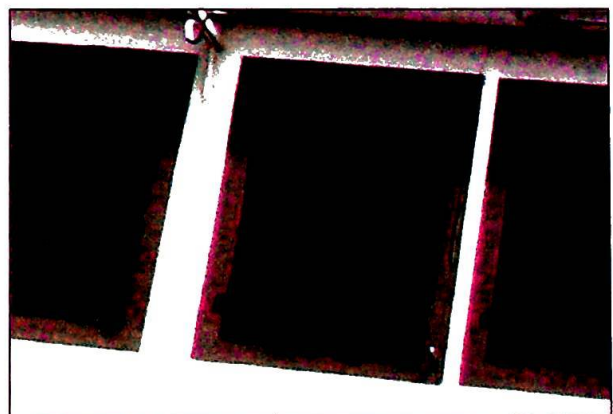
63 photographies présentées par ambroise perrin

Eywiller, canton de Drulingen, Bas-Rhin

21 avril 2002: 207 inscrits, 148 votants, 138 exprimés.

En tête, Jean Marie Le Pen, 63 voix ,

45,65 % des suffrages exprimés,
le plus fort pourcentage en Alsace.



Les volets du village...

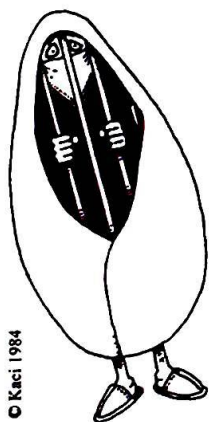
Élections régionales : Un nouveau 21 avril 2002 ?

Kurt Niedermayer

« Si la rage l'emporte... », tel est le titre d'un article de Claude Askolovitch dans le *Nouvel Observateur* du 12 février, à propos des résultats peut-être désastreux des élections régionales. Ce journaliste, effectuant un reportage dans le Nord, craint un soulèvement contre « le système d'insécurité sociale », dans le cadre d'une alliance contre nature entre lepénistes et trotskistes. Cet étrange rapprochement entre les disciples du maréchal Pétain et ceux du créateur de l'Armée rouge avait déjà trouvé une expression dans une commune opposition à la loi de défense de la laïcité excluant le port ostensible du voile à l'école. À gauche, le Parti socialiste est troublé notamment par une pétition : « Les socialistes pour une paix juste et durable au Proche-Orient », pétition signée par de nombreux dirigeants du P.S. dont Michel Rocard, Paul Quilès, Armand Montebourg et d'autres, évoquant l'initiative de paix de Genève mais demandant l'application du « droit au retour » des réfugiés palestiniens de 1948 et de 1967, ce qui est en contradiction avec le texte même de l'initiative de Genève qui dans son article 7, § C affirme : « l'option du retour en Israël [...] sera laissée à la discrétion souveraine d'Israël et sera conforme aux chiffres qu'Israël soumettra à la Commission Internationale. Ces chiffres exprimeront le nombre des réfugiés palestiniens que Israël accepte ».

Cette pétition interne au P.S. paraît être une atteinte à la logique, sinon une tentative de dénaturer l'esprit et la lettre de l'initiative de Genève. Cette malencontreuse pétition pourrait passer pour une tentative de pêche en eau trouble, afin de rallier les suffrages de l'extrême gauche, voire des Beurs des banlieues. Mais un certain nombre de militants juifs votant traditionnellement pour les partis de gauche et surtout pour le parti socialiste seront tentés cette fois-ci par une démarche entre l'abstention et le vote blanc lors des régionales. Un coup d'épée dans l'eau ? On est étonné en tout cas de constater l'absence de toute rectification de la direction du P.S. qui, pourtant, est à l'origine de la création du cercle Léon Blum...

Cette ambiguïté au sein du P.S., à la veille des élections, nous semble traduire une crise idéologique d'un parti ayant perdu ses repères profonds. Confiné dans la défense des revendications immédiates contre la politique gouvernementale, le P.S. est privé aujourd'hui d'un grand projet de société. Devant l'effondrement non seulement du marxisme mais aussi de nombreux aspects du socialisme utopique, le parti socialiste, voulant éviter le mythe, semble être effrayé aujourd'hui par toute prospective utopique. Et les extrêmes profitent de tels troubles... ■



© Kaci 1984

Forum contre le racisme et l'antisémitisme

Thérèse Spector

À la Mairie du troisième arrondissement s'est tenu le samedi 17 janvier un forum contre le racisme et l'antisémitisme articulé autour de deux questions :

- 1) Assiste-t-on à une nouvelle forme d'antisémitisme ou à une actualisation de l'antisémitisme ancestral ?
- 2) Comment lutter plus efficacement contre le racisme et l'antisémitisme ?

Les discussions avec la salle étaient introduites par plusieurs orateurs : Pierre Aidenbaum, Albert Herskowitz, Annette Wieviorka, pour la première partie ; Claire Rodier, Hassan Iguidar et Michel Tubiana pour la seconde. La synthèse ci-dessous reprend, en regroupant certains thèmes, des propos tenus par les orateurs et les échos qu'ils ont soulevés dans la salle.

Un extrémisme nouveau ?

Sur la première question quelques hypothèses ont été avancées, parfois antagonistes mais fécondes pour la poursuite de la réflexion :

a) Il existe effectivement une nouvelle vague antisémite en Europe et l'on assiste à des violences venant de jeunes Français issus de l'immigration maghrébine et liées au conflit du Proche-Orient.

Mais il ne faut pas pour autant induire de ces comportements qu'il s'agit de la « génération spontanée » d'une idéologie nouvelle. L'antisémitisme moderne a été diffusé dans le monde arabe par les chrétiens et exacerbé pendant l'époque coloniale par la différence du traitement dont les Juifs et les Arabes étaient l'objet. Les conséquences actuelles en sont catastrophiques chez les jeunes Français d'origine maghrébine. Ce sentiment est renforcé, nourri,



alimenté par l'extrême droite française qui utilise Internet, le bouche à oreille, les graffitis, les courriers militants et fournit une matière première que reprennent les sites islamistes radicaux. Ainsi, des individus qui sont eux-mêmes les cibles de l'extrême droite reprennent à leur compte des thèmes directement sortis de l'officine de fabrication de cette même extrême droite.

La substance du discours inculqué intègre la relativisation du génocide, les thèmes négationnistes, la force, la violence et la malfeasance du débat sur les réparations, les spoliations et l'industrie de l'Holocauste ; la mondialisation imposée par les bourgeois juifs américains. Ce dernier argument explique pour partie certaines dérives antisémites du mouvement altermondialiste.

b) Il existe différentes formes d'antisémitisme : l'anti-judaïsme issu du christianisme et l'antisémitisme moderne qui puise aussi ses racines dans l'antijudaïsme.

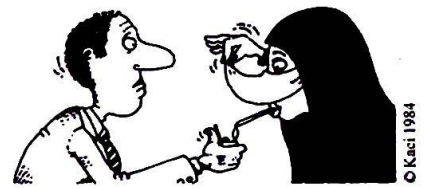
L'antisémitisme « rédempteur » pose comme postulat qu'il faut éliminer les Juifs pour installer et faire perdurer des valeurs dans une société. C'est l'essence même du discours nazi. Aujourd'hui, l'antisionisme rédempteur reprend les mêmes thèmes : si Israël disparaissait tout irait mieux pour l'ensemble du monde musulman ou arabe. On lie deux phénomènes : l'existence des Juifs dans les pays européens et l'existence d'un pays ; l'État d'Israël et la situation dans le monde. Or, si Israël disparaissait, rien ne serait changé ni dans les banlieues ni dans l'économie du monde musulman. Et lorsque l'on discute un peu sérieusement avec de jeunes Français issus de l'immigration maghrébine ils en conviennent bien.

La France a fait un travail de mémoire exemplaire par rapport à la Shoah : sur le plan symbolique, le discours de Chirac reconnaissant la responsabilité française ; sur le plan judiciaire, trois procès, le plus intéressant restant celui de Papon, homme de la machine administrative de Vichy ; sur le plan matériel, les travaux de la mission Matteoli contre le pillage, pour des réparations, le capital donné aux enfants de parents morts en déportation, la Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS) présidée par Simone Veil.

Ce travail exemplaire, peu polémique, aux résultats consensuels, n'a guère été l'objet d'élaboration et a peu de lien avec la situation actuelle.

Nous sommes aujourd'hui devant une situation nouvelle avec l'entrée dans le XXI^e siècle et l'attentat du 11

septembre. Nous sommes désormais dans « du nouveau », que l'histoire et son évocation nous empêchent de comprendre. En histoire, tout ce qui se répète n'est pas pour autant identique. Il est important de distinguer le changement, de l'appréhender, de travailler à sa compréhension.



Comment lutter ?

La seconde partie du forum traitait des moyens de lutter contre toute forme de racisme. Plusieurs démarches ont été suggérées :

- Revendiquer l'égalité des droits entre les nationaux et les étrangers, promouvoir une réponse citoyenne, rester vigilant et dénoncer tout ce qui crée de l'inégalité.

- Refuser l'importation ou l'exportation du conflit israélo-palestinien sur le territoire français. Ne pas entrer sur le terrain du racisme entre les communautés. Ne pas justifier un acte raciste par un autre. Ne pas communautariser les réponses. Les imams et les rabbins ne sont pas là pour régler les problèmes de la république et, lorsque Chirac dit « je crée un comité de lutte antisémite », il crée une hiérarchie dans le statut des victimes.

- Face à toute manifestation raciste il faut nommer les actes, les identifier, nommer les victimes, les identifier mais en même temps ne pas instrumentaliser ces manifestations. Attention à la réalité des faits, aux exploitations et aux caricatures, à ne pas s'ériger en victimes. Il faut prendre garde aux mots que l'on emploie, ne pas prendre l'autre pour ce qu'il n'est pas.

- La réponse doit être judiciaire car on doit signifier la loi, elle ne doit pas être parcellaire, communautaire ou politique.

Les théories explicatives étaient souvent antagonistes, la salle parfois houleuse, les débats passionnés, Claire Rodier a regretté que le débat n'ait pas porté de manière générale sur le racisme, mais qu'il se soit focalisé sur l'antisémitisme – ce qui s'explique en fait par la composition du public et ses inquiétudes ; cependant l'apport de cette journée a été de pointer quelques éléments explicatifs à partir desquels une nouvelle compréhension du racisme et de l'antisémitisme actuel peut se faire jour... ■

Moshe et Nabil dialoguent...



Les biens juifs en Pologne

J. Lipszowicz

Les millions de Juifs polonais morts pendant la guerre ont laissé dans leur pays un avoir considérable. Les biens immeubles ont été accaparés par l'État communiste, les biens meubles ont été pillés par des particuliers. La spoliation paraissait irréversible.

Les choses ont changé quand la Pologne redevint libérale, du moins en ce qui concerne les biens immeubles. Les ayants droit, descendants des anciens propriétaires, peuvent tenter de récupérer leurs usines, maisons ou appartements. Depuis une dizaine d'années il est apparu des officines d'avocats qui travaillent pour les particuliers désireux de reprendre possession de leur bien (entreprise qui s'avère parfois décevante, étant donné l'état de décrépitude de certains immeubles où le « nouveau » propriétaire est censé investir immédiatement).

Le cas des biens qui appartenaient avant la Seconde Guerre mondiale aux communautés, institutions ou écoles juives est différent. Les

bâtiments à usage collectif sont en principe restitués aux communautés juives actuellement présentes dans le pays, en vertu d'une ordonnance du 27 février 1997 qui règle les rapports entre l'État et l'Union des Communautés religieuses juives. Cadeau empoisonné ? Les communautés d'aujourd'hui, peu nombreuses et squelettiques, n'ont les moyens ni de restaurer ni d'utiliser la plupart de ces bâtiments...

Heureusement, les Juifs américains et israéliens sont arrivés à la rescousse. Jeunes et dynamiques, ils ont tôt fait de prendre les rênes des communautés vieillissantes. Ils les animent, les unifient, en créent de nouvelles là où

il reste quelques Juifs dispersés, quitte à circonscrire ceux qui ne l'étaient pas. Et ils ont mis en place une politique de récupération systématique et de revente des immeubles communautaires. Politique en apparence logique, pour ainsi dire inévitable, qui a cependant deux inconvénients. Tout d'abord, le nouveau propriétaire n'a aucune obligation concernant la mémoire de l'immeuble ; il peut le détruire, le transformer, le revendre... Il n'y a non plus aucune obligation de rappeler par une inscription le fait que là était située, par exemple, une synagogue. Ce qui ne change rien par rapport au triste sort passé de ces lieux sous le régime communiste¹, mais devient aujourd'hui insupportable. Plusieurs bâtiments ont été tout simplement démolis par les nouveaux propriétaires, comme l'hôpital juif et la synagogue des Rzezak à Siedlce (à la place

desquels l'acquéreur privé a construit de jolis bâtiments d'habitation), la synagogue Reindorf à Otwock ou le mikveh de Minsk Mazowiecki.

Le deuxième problème, plus grave encore, c'est celui de l'utilisation des sommes obtenues par ces ventes. Elles sont affectées en premier lieu à la rémunération des nouveaux dirigeants des communautés, qui s'octroient des salaires tout à fait décents. Ce qui tranche avec les anciennes habitudes, quand les communautés pauvres étaient animées par des volontaires, et est mal vécu par certains Juifs. On prétend que les excédents, au lieu d'être affectés à la restauration et à l'entretien des autres biens récupérés, sont envoyés en Israël, considéré comme l'héritier historique des Juifs de Pologne. Par exemple, les sommes obtenues à Siedlce par ces ventes n'ont pas été affectées à la remise en état du cimetière juif de cette localité, en bien triste état...

Devant cette situation, la minuscule communauté religieuse de Varsovie vient de connaître un schisme : en plus de la « Communauté religieuse Juive », le 2 septembre 2003 a été officiellement enregistrée la « Communauté des croyants de l'Ancien Testament », qui regroupe une poignée d'acharnés à sauvegarder ce qui peut l'être et à tenter de contrecarrer la politique des dirigeants actuels du judaïsme polonais. Une illustration de l'adage « deux Juifs, trois partis » ? La querelle paraît tout de même plus sérieuse. ■

P.S. Aux dernières nouvelles, la synagogue de Plock est à vendre...

¹ Les cimetières ont particulièrement souffert. À Strykow, par exemple, la municipalité a érigé dans les années 70 une usine de béton préfabriqué par-dessus les stèles. Ailleurs, ce fut une station de traitement d'eaux usées...

À Plock...

Photo J.-F. Lévy





Les guerres oubliées du Soudan

Maryame Chanel Diagne

Après des années de guerre intérieure « oubliée », le Soudan semble s'acheminer vers un espoir de paix. Cette guerre sanglante et trop peu connue entre les arabo-musulmans et les noirs, chrétiens et animistes, est bien dans la tradition esclavagiste de domination arabe sur les populations noires. Une impitoyable guerre embrase au Soudan tour à tour les Monts Noubas, le Sud, le Darfour... Dans ce dernier cas elle oppose des arabo-musulmans à d'autres musulmans, noirs. En verra-t-on la fin ?

Le Soudan s'offre le triste record de la guerre la plus longue : depuis 1956 cette guerre a fait plus de deux millions de morts – plus que la guerre du Vietnam – et quatre millions de personnes déplacées ; avec des milliers de victimes réduits en esclavage.

En février 1994 Gaspar Biro, juriste hongrois chargé d'enquêter sur la situation par la Commission des droits de l'homme de l'ONU, rend un rapport accablant. Le parlement européen condamne le Soudan pour ses violations des droits de l'homme. Le général Omar el-Bechir, à la tête de la dictature de Khartoum depuis son coup d'État du 30 mai 1989, juge ce rapport « blasphématoire ». Gaspar Biro est interdit de séjour par le régime. Depuis lors il a présenté à l'ONU plusieurs rapports sur la situation dans ce pays. À chaque fois le Soudan a été condamné. D'après Rony Brauman, président de *Médecins sans frontières*, « le Soudan détient la palme de l'horreur ». Sergio Vieira de Mello¹, haut-commissaire aux droits de l'Homme à Genève, avait déclaré en juin 2003 : « au Sud-Soudan j'ai rencontré le mal absolu, j'ai vécu de l'intérieur le cycle infernal de la guerre, des victimes et de l'aide humanitaire ».

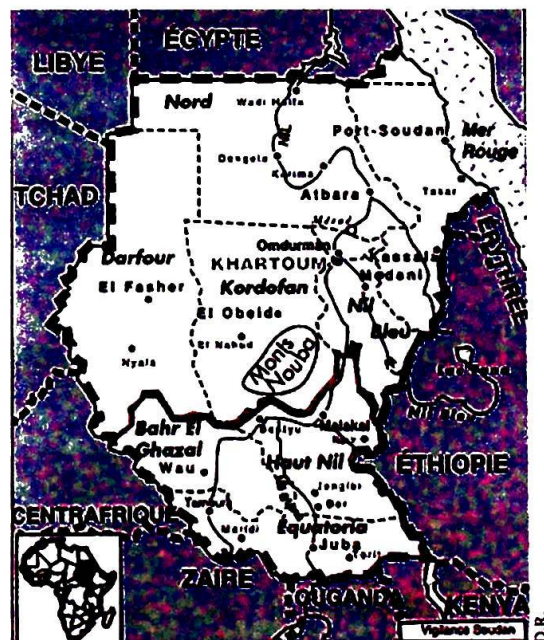
Ah, si le Soudan était au Moyen-Orient ! Alors que chaque événement de la guerre en Irak ou du conflit israélo-palestinien est quotidiennement commenté, le mutisme qui entoure la guerre menée au Sud-Soudan est inversement proportionnel à l'ampleur du désastre.

La grande guerre du Sud-Soudan

Le conflit est représenté ou comme une « guerre de religions » ou comme une « guerre civile » dans laquelle les parties belligérantes seraient également responsables. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit – le Sud-Soudan et les monts Noubas et leurs populations négro-africaines animistes chrétiennes et musulmanes, sont victimes d'une politique génocidaire décidée et mise en place par Khartoum. La république islamiste, installée à la fin des années 1980, est en fait une dictature intégriste qui a mis en coupe réglée ces populations déjà chroniquement visées par l'esclavage racial, le terrorisme d'État et la guerre civile : les individus, quelle que soit leur appartenance,

n'y jouissent d'aucune liberté d'expression et la vie de pans entiers de populations est régulièrement menacée ou détruite du seul fait de leur appartenance ethnique. À la répression systématique de toute dissidence, y compris musulmane, qui s'accompagne régulièrement d'actes de torture et de viols, s'associe la pratique de l'esclavage (avec rapt et conversions forcées des femmes et des enfants) et celle, extrêmement destructrice, des déplacements forcés des populations noires.

Une des raisons qui expliquent cet étrange silence est sans doute le tabou et le déni de la traite esclavagiste arabe transsaharienne et du racisme virulent des Arabes envers les négro-africains. D'après Bernard Lewis l'esclavage en terre d'Islam reste un sujet à la fois obscur et hypersensible dont la seule évocation est ressentie comme une manifestation hostile. Il en est ainsi pour l'esclavage actuel au Soudan comme en Mauritanie. Dans ce dernier pays, bien que plusieurs fois aboli, il reste toujours pratiqué. Ces aspects des relations entre les Arabes et les populations noires sont essentiels pour comprendre les événements du Soudan. Cependant ils ne sont guère étudiés, jamais dénoncés, jamais révélés. De nombreux Soudanais aspirent à la reconnaissance de ce racisme, qui



¹ Récemment victime d'un attentat à Bagdad

fait d'eux des citoyens de seconde zone. Cette revendication fait partie de la *Déclaration d'Oxford*, déposée par les communautés du Bahr El Gazal pour demander au gouvernement soudanais des réparations pour les crimes d'esclavage et de génocide subis. Mais la réunion bien connue de Durban en 2001, celle qui a condamné Israël, n'a même pas pu mentionner la traite transsaharienne ni l'esclavagisme arabe – la pression du lobby arabe a été efficace...

Les troupes du gouvernement de Khartoum et leurs milices armées ont systématiquement commis des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité en bombardant les hôpitaux, les églises, les écoles. Les tribus musulmanes du nord (armées par le gouvernement et transportées sur place par l'armée) pillent et attaquent les villages, incendient les maisons, massacrent les hommes et emmènent le bétail ainsi que les femmes et les enfants revendus ensuite comme esclaves.

Par milliers les enfants des villages détruits sont parqués comme prises de guerre et vendus sur les marchés du Moyen-Orient et du Golfe. Il y aurait 300 000 esclaves noirs au Soudan même, en majorité des Noubas ; certaines riches familles arabes en posséderaient une centaine.

Le génocide des Noubas

Le génocide dont fut victime le peuple Noubas est peut être le pire mais le moins connu. Il y avait un million de Noubas – il en resterait quelque 300 000. Ce génocide a été perpétré en trois étapes :

- ◆ au cours des années 70, les Noubas ont été peu à peu dépossédés de leurs terres dans les plaines au profit des « mechanised farms », exploitations agricoles de grande taille attribuées à des dignitaires du régime, à des officiers, à de riches hommes d'affaires ;
- ◆ dans les années 80 et le début des années 90, les Noubas ont combattu les troupes gouvernementales. Mal armés, insuffisamment encadrés, éloignés du Sud et de la rébellion sudiste, ils ont été vaincus. C'est à ce moment-là que les populations Noubas ont quitté leur région ;
- ◆ à partir des années 90, les Monts Noubas ont été encerclés et en 1992 le jihad est déclaré contre les Noubas classés « infidèles », la région rigoureusement interdite à toutes les ONG (y compris à celles dépendant de l'ONU, comme l'UNICEF). Durant cette période qui s'est achevée seulement en janvier 2001 toute mission, même médicale, était rigoureusement interdite dans les Monts Noubas. Le génocide pouvait ainsi se dérouler en toute tranquillité,



Photo Christian Mailhes

Dispensaire de Kapoeta dans l'église en ruines

hors de la présence de témoins gênants, dans le silence assourdissant de la communauté internationale.

Khartoum, avec son idéologie islamiste et pro-arabe, impose une fiction meurtrière selon laquelle les Soudanais du Nord, qui dominent actuellement l'État et ses institutions, seraient des « Arabes » en guerre contre des populations considérées comme « non arabes ». Présenter cette guerre en guerre civile fait partie d'une stratégie négationniste qui permet à Khartoum de dissimuler l'application d'une politique raciste et totalitaire.

Lors du centième anniversaire de Leni Riefensthal², le peuple Noubas qu'elle a fait connaître avec ses reportages photos a été évoqué dans divers journaux du monde comme « une magnifique tribu du Soudan, aujourd'hui

éteinte, dont toutes les traditions ont disparu » ; cela dans un flou artistique évident – on se demande comment de nos jours, selon les médias, disparaît un peuple ?

L'isolement des Monts Noubas, le jihad, les « camps de la paix » où les populations sont parquées, le génocide... rien de cela n'est évoqué ; on ne précise pas non plus que le gouvernement de Khartoum, choqué par la nudité des Noubas (révélée par le livre de Leni Riefensthal), les a islamisés et forcés à se vêtir – leur fournissant des vêtements contaminés, ce qui a contribué à les décimer. On serait en droit d'attendre des pays africains une dénonciation de ce régime mais là encore il n'en n'est rien : plusieurs pays africains ont volé au secours du gouvernement de Khartoum pour qu'il ne soit pas condamné par la Commission des droits de l'homme de l'ONU en avril 2003³ ! D'année en année les pays qui ne respectent pas les droits de l'homme sont de plus en plus nombreux dans la Commission de l'ONU ; ils se protègent les uns les autres pour éviter les sanctions. (En 2003, c'est la représentante de la Libye qui a été élue à la présidence de ladite commission...).

C'est ainsi que, à la 59^e session de cette Commission, Cuba, la Russie et la Chine ont aidé le Soudan à échapper à deux résolutions européennes, et qu'avec eux quatorze pays africains, dont l'Afrique du Sud et le Sénégal, ont bloqué la résolution contre Khartoum.

Quelques rares ONG en France tentent d'alerter les médias, le monde politique et le public sur ce qui se joue :

² La photographe et cinéaste du régime nazi, récemment décédée centenaire, et qui, après la Seconde Guerre mondiale, s'est intéressée notamment à ce peuple qui selon elle présentait des exemples de perfection physique.

³ À noter que la dernière réunion des 53 pays de l'Union africaine s'est tenue en Lybie...



Au sud-Soudan

Vigilance Soudan, Christian Solidarity International, Soudan Solidarité, SOS Esclavage-Soudan, Comité Soudan.

En mai 2001, une coalition d'associations européennes travaillant à instaurer la paix interpelle les gouvernements européens et les compagnies pétrolières afin que la richesse pétrolière cesse d'attiser la guerre dans ce pays. Car Soudan signifie aussi « pétrole », et sa récente exploitation avait entraîné la guerre vers de nouvelles voies. Des milliers de civils ont été tués et d'autres chassés des champs pétrolifères soudanais, leurs villages ont été incendiés et détruits.

Le pétrole a donné au gouvernement des moyens considérables pour s'armer. Le général Mohamed d'Osman Yasin avait déclaré que, grâce à l'exploitation pétrolière, le Soudan était sur le point d'atteindre son indépendance militaire en termes de productions d'armes légères, moyennes et lourdes.

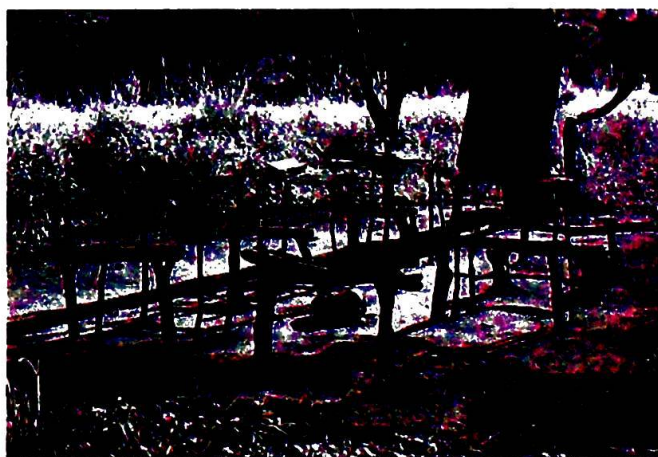
Le schéma est toujours le même : les villages sont encerclés puis, quand l'aube pointe, à l'heure où les villageois dorment encore dans leur tokoul, hélicoptères et troupes au sol, armées et milices, arrivent, pillent, brûlent, enlèvent en esclavage, violent et tuent. Dans le comté de Ruweng, au nord du Bahr el Ghazal, des villages ont été minés. Liberté est donnée au sadisme des tueurs. Beaucoup de témoignages parlent de vieillards brûlés vifs ; à Mankien on a égorgé à la machette. Les gens s'enfuient, on les pourchasse pour les tuer. Onze miliciens déserteurs qui avaient été recrutés de force à Khartoum pour protéger les champs de pétrole déclarèrent que, à leur arrivée dans le Sud, Paolino Matiep, le chef de la milice progouvernementale, leur ordonna : « tuez les civils, pilliez leur bétail » ! Il ne s'agit pas d'éloigner la population, mais bien de l'exterminer.

La coalition ECOS (European Coalition on Oil in Soudan) formule une liste de neuf demandes ; dans la première elle demande à toutes les compagnies pétrolières de suspendre immédiatement leurs opérations jusqu'à ce qu'un accord de paix juste et durable soit atteint et que les victimes des déplacements forcés aient regagné en toute sécurité leurs territoires d'origine. Depuis près de

deux ans se poursuivent les pourparlers de paix entre le gouvernement militaro-islamiste du Nord et le Mouvement Populaire de Libération du Soudan (SPLM), mouvement de libération du Sud dirigé par John Garang. Les discussions se déroulent au Kenya sous l'égide de l'autorité intergouvernementale de développement (IGAD), organisme créé en 1994 qui regroupe sept pays voisins du Soudan afin d'établir la paix dans ce pays. Les États-Unis pèsent de tout leur poids diplomatique et financier dans le même sens. La signature du traité de paix, prévue d'abord pour juin 2003, a été reportée à trois reprises et n'est toujours pas intervenue. Le protocole préliminaire, signé il y a deux ans, prévoit après la signature de la paix Nord-Sud une période transitoire de six ans au cours de laquelle le Sud serait autonome et doté de ses institutions propres, notamment législatives. Un accord a été trouvé pour certaines modalités pratiques (sécurité, déploiement des forces armées des deux parties, partage 50/50 des richesses pétrolières, etc.). Un référendum devrait ensuite choisir entre l'indépendance ou une fédération.

... Et maintenant, le Darfour

Depuis le cessez-le-feu d'octobre 2003, le Sud n'est plus bombardé ; les États-Unis y veillent indirectement. Les populations civiles retrouvent ainsi un peu de paix ou du moins de répit. En revanche, dans une autre région du pays, au Darfour, situé à l'ouest du Nord-Soudan, aux confins du Tchad, une autre guerre fait rage depuis février 2003. Amnesty International dénonce ces nouveaux crimes du gouvernement soudanais dans son communiqué du 7 février 2004 et demande que les prochaines négociations « définitives » pour la paix au Soudan incluent aussi la province de Darfour, où les arabomusulmans de Khartoum s'opposent à d'autres musulmans. Le tort de ces derniers est d'être noirs. Espérons que, d'ici là, il n'y aura pas de quatrième zone de conflits dans ce malheureux pays... ■



École dans le village d'Ikotos (sud-Soudan)

Les Livres

Autrement dit laïque, Philippe Lazar, Ed. Liana Levi, 2004, 116 p., 12 euros.

Exercice périlleux que de rendre compte dans *Diasporiques* du livre écrit par le directeur de publication et président du cercle Gaston-Crémieux dont la revue est l'organe ! Point de flagornerie ou de copinage, point de modestie crémieuxienne excessive à l'égard d'un livre qui honore ce Cercle, où sont débattues depuis des décennies les questions posées aujourd'hui de manière percutante et novatrice par Philippe Lazar.

La forme de ce livre, dès l'intitulé, se veut différente : « autrement dit », mais aussi autrement pensé et autrement exprimé – une sorte de maïeutique en trois parties composées chacune de trois chapitres –, le mot « laïque » est décliné de manière si ferme et si concise que le lecteur se sent exhorté à se poser des questions et que, ce faisant, il chemine plus sûrement dans la voie tracée par l'auteur. Le point de départ du livre s'inscrit dans l'actualité des débats et de la législation française qui en est issue, concernant d'abord le port d'un voile par les élèves musulmanes – thème porteur d'une symbolique mal éclaircie malgré l'abondance des commentaires –, puis portant plus largement sur la question de la laïcité dans la république ; cette question dite « d'actualité », parce que posée aux alentours du centenaire de la loi sur la laïcité de 1905, est plutôt pour l'auteur de *Autrement dit laïque* une occasion, en premier lieu, de faire le point ; puis de sérier les problèmes ; et enfin d'offrir des « réponses », comme il le dit, aux questions qu'il a lui-même suscitées précédemment mais que surtout la société et la politique d'aujourd'hui nous amènent à poser.

Quel est le constat ? Comment nous interroge-t-il ? Quelles solutions inventer ou adopter parmi l'arsenal sociologique et culturel qui s'offre à nous ? Voilà très précisément la charpente d'un livre qui n'a de petit que sa taille mais qui, par ailleurs, invente, pourrait-on dire, la société française de demain dans une diversité culturelle

qui devrait être largement acceptée si seulement on voulait se défaire de lourdes idées reçues, parce qu'elle est porteuse de paix sociale, d'enrichissement culturel, de dignité humaine universelle. Si c'est pour demain, et non pour après-demain, que Philippe Lazar dit « autrement » la laïcité, ce n'est pas parce qu'il invente une conception neuve ou qu'il se livre à l'utopisme, mais parce qu'il dévoile (sans jeu de mots, prenons la précaution de le dire après toutes les âneries qui s'en sont emparées)



Photo J. Burko

le sens actuel du mot et du concept, ainsi que de la pratique nécessaire de la laïcité aujourd'hui, telle justement qu'elle était dissimulée derrière l'écran de fumée qu'a produit la question du port du voile et surtout son excessive instrumentalisation.

La question de savoir s'il faut légiférer contre le port du « voile » que portent certaines jeunes filles musulmanes pour des raisons diverses, mais surtout plus « identitaires » que purement religieuses ou même politiques, a été résolue par le monde politique soutenu par une opinion travaillée à merci par les médias. En résultera-t-il, comme le craint Philippe Lazar, une exacerbation d'un « communautarisme » rampant qui, à la différence des pratiques multiculturelles américaines, menacerait une identité française homogénéisatrice ? Mais ce « communautarisme » est surtout suscité, nous dit Philippe Lazar, par l'État français lui-même : c'est l'État qui institue, par la voie de la création chez « l'autre » d'interlocuteurs valables sous forme d'organes dits représentatifs, un communautarisme artificiel et illégitime qui étouffe la voix des individus et des multiples groupes d'appartenance et qui, paradoxe suprême révélateur de l'incohérence actuelle du langage sur la laïcité, en vient à mettre en valeur la seule appartenance religieuse des immigrés venus de pays de civilisation islamique et leurs descendants, même s'ils n'ont pas d'affiliation culturelle (ainsi le CRIF ou le Consistoire pour les Juifs, ou le récent CFCM pour les musulmans résidant en France, laïcs ou pas). Si le voile (ou « le fichu » ou tout autre couvre-chef et « signe visible » d'une appartenance) est devenu l'objet-fétiche à proscrire, c'est surtout, écrit Philippe Lazar, parce qu'il est indicateur d'une appartenance *culturelle*, et non seulement *cultuelle*, différente et que la France d'aujourd'hui, qui a refusé de reconnaître que le peuple français pourrait aisément, sans perdre son intégrité, inclure des sous-peuples en quelque sorte – breton, basque ou occitan, mais aussi « arabo-musulman d'origine islamique » (Cardinal Lustiger, cité page 18) – et accepter que, outre la langue française, il existe légitimement dans l'hexagone des langues minoritaires que l'on enseigne et aide à survivre, ainsi que des religions, des coutumes, des cultures multiples.

Destiné à faire réfléchir et abandonner certaines idées toutes faites, le livre de Philippe Lazar se refuse à être violemment polémique. Il incite pourtant, dans sa clairvoyance, à approfondir les raisons pour lesquelles la conception française de la laïcité n'a guère évolué et au contraire semble aujourd'hui ranimer des haines, des acrimonies, des repliements que l'on n'attendrait pas d'un





pays qui fut à la pointe de la démocratie et du régime des droits de l'homme (dont le droit à son identité et à sa culture, parties intégrantes du droit de la personne). Au-delà de la « menace islamiste » que l'auteur montre comme une résurgence – mais non sans total fondement depuis le 11 septembre – de la peur de l'Autre en pays chrétien et blanc (pensons aux Croisades ou à la guerre contre l'Irak, mais pensons aussi à la peur des « Jaunes » du début du siècle dernier), Philippe Lazar démontre dans les « glissements sémantiques » de la société française (l'instituteur mué en « professeur des écoles » par exemple), tout ensemble la perte des repères d'autrefois, la « nostalgie » que suscite cette perte et le raidissement qui en découle d'une conception anti-cléricale catholique, muée en un anti-islamisme ou un anti-arabisme qui émerge du débat et qui a conduit les législateurs à une nouvelle « loi-de-1905-cent-ans-après ».

Mais voilà : l'ennemi aujourd'hui, ce n'est plus une Église (une!) dont on voulait supprimer la dominance, c'est une religion aux branches multiples et, mieux encore, des cultures venues d'ailleurs et dont les membres se sont multipliés au point d'en faire la deuxième religion, c'est-à-dire la première minorité culturelle de France par le nombre. Ce que l'on imagine pouvoir empêcher en brandissant l'ancienne conception quelque peu éculée de la laïcité, c'est l'inclusion dans la société française de cultures multiples, de plus en plus nombreuses et variées en ces temps de migrations planétaires et contre lesquelles la France, en rentrant dans sa coquille, en interdisant les signes extérieurs à l'école, puis sur la place publique sans doute, s' imagine qu'elle sera vaccinée.

Les « solutions » que propose Philippe Lazar dans son livre sur une laïcité renouvelée, c'est « le respect du temps » qu'il faut pour que les étrangers immigrés deviennent des citoyens français de culture et d'affiliation patriotique ; c'est « le respect réciproque » de l'Autre, « le respect du débat » qui est la condition même de la démocratie (p. 68-69) ; c'est surtout donner au fait culturel une place première dans la société nationale et internationale. Ce n'est pas avant que les faits de culture, les communautés et les nations soient reconnus chacun comme « biens publics patrimoniaux de l'humanité » (titre du dernier chapitre du livre) que les États-nations – et singulièrement la France – pourront s'élever au rang de républiques universelles tout autant que démocratiques. Ajoutons aux propos fort hardis de Philippe Lazar que la tâche est lourde mais valeureuse de continuer, comme il le fait avec une conviction « laïque » assurée et raisonnable, à faire évoluer en France une laïcité élargie aux cultures, et de là à faire avancer une Europe multiculturelle où la diversité culturelle déjà existante et souvent reconnue fera elle-même progresser la nouvelle laïcité à la française. En refermant ce petit livre lu tout d'une traite avec la jubilation d'avoir enfin entendu une voix fraîche sur ce sujet si souvent inutilement rebattu, l'impression première donnée par le ton clair, enlevé, engageant, militant, dès les premières phrases, s'était confirmée. Si la société française voulait seulement taire ses peurs et exercer véritablement les attendus des

premiers mots de sa constitution (« indivisible et laïque ») ; si la république française voulait reconnaître que la liberté de conscience promise par les lois laïques de 1901 et 1905 (incidemment, et bien que de manière concise, remarquablement commentées aux pages 80-83 de ce livre) nécessite l'acceptation de l'existence de collectivités dans la sphère publique ; si cette république, ajouterais-je, ainsi que la future Europe, voulaient se faire sociales et culturelles aussi bien que politiques et économiques, les buts visés par ce livre-manifeste seraient atteints. Que la république laïque unie dans sa diversité en décide ! ■

Élise Marienstras

La Méditerranée des Juifs. Exodes et enracinements, sous la direction de Paul Balta, Catherine Dana, Régine Dhoquois-Cohen, L'Harmattan, 2003, 304 p. (Les Cahiers de Confluences), 28 euros.

Le mot hébreu *sefarad* n'apparaît qu'une fois dans la Bible. À l'origine sont Sépharades les Juifs de la péninsule ibérique ; aujourd'hui on entend par Sépharades les Juifs non ashkénazes, y compris ceux issus du Maghreb et de l'Orient.

Première partie : Diasporas

– Michel Abitbol raconte l'histoire des « communautés des six rives », il souligne l'absence quasi totale de polémiques théologiques entre Juifs et musulmans et le statut des Juifs en terre d'Islam, de loin meilleur que celui des Juifs dans les pays chrétiens.

– Joseph Chetrit évoque « les grands courants de la poésie judéo-arabe en Afrique du Nord ».

– Joseph Méléze Modrzejewski et Alec Nacamuli retracent les « 4 000 ans d'histoire » des Juifs d'Égypte : les plus durement touchés par les événements de 1956 furent ceux qui avaient acquis la nationalité égyptienne et quittèrent l'Égypte apatrides. Plus de 30 000 juifs partirent en quelques mois.

– Joseph Chetrit et Daniel J. Schroeter ont étudié les « rapports entre Juifs et Berbères en Afrique du Nord : aspects historiques et culture. » Ils concluent que les communautés judéo-berbérophones n'ont pas développé une culture juive et une production littéraire comparables à celles des autres communautés juives.

– Jacques Taïeb a voulu examiner les contacts entre « les Juifs de Tunisie et le monde méditerranéen ».

– Nicole Abravanel a étudié « Al-Andalus et le rayonnement des Sépharades ».

– Gilles Veinstein s'est intéressé aux « Juifs de l'Empire ottoman ». Il semble y avoir eu très peu de conversions à l'Islam ; mais le particularisme identitaire des Juifs



ottomans est essentiellement religieux, et les Juifs ottomans sont des Juifs ottomanisés.

– Ilios Yannakakis évoque « la mosaïque des Juifs de Grèce et de ses îles ». Il y avait plus de 75 000 habitants à la veille de la guerre, 87% ont été assassinés.

– « La communauté juive de Livourne entre le XVII^e et le XVIII^e siècle » a été étudiée par Cristina Galasso ; elle montre comment les Juifs de Livourne sont restés profondément attachés à leur terre d'origine, la péninsule ibérique.

– Esther Benbassa a étudié « Les Sépharades des Balkans », qu'elle voit comme des Juifs invisibles et silencieux.

Deuxième partie : Allers/Retours

– Alessandro Guetta et Ottavio Celestino présentent un résumé de leur ouvrage *La differenza invisibile, itinerario per testi e immagini tra gli ebrei italiani*.

– Paul Balta a intitulé le chapitre suivant « Mes Juifs d'Égypte ».

– Suit un entretien fort intéressant de Régine Dhoquois-Cohen avec Edgar Morin qui s'explique sur sa judéité : « Une fois que l'on s'est laïcisé, que l'on ne croit plus, tout ce qui faisait l'unité des Juifs n'existe plus. On fait partie intégrante du peuple français. Ce qui me reste, c'est simplement un lien du fait de mon ascendance. C'est beaucoup plus le fait de savoir que les Juifs ont été persécutés dans le monde occidental qui maintient en moi un sentiment d'appartenance... Je ne suis ni dans la catégorie des goys ni dans la catégorie des Juifs... Dans le fond, ce qui m'attire dans le judaïsme, ce sont les hérésies ».

– Simon Lévy nous explique qu'« il y a encore des Juifs au Maroc », encore environ 5 000, alors que 20 à 30 000 s'exilèrent.

– Anny Dayan-Rosenman se souvient de son enfance à Casablanca dans « Ciné-Casa » tandis que Shlomo Elbaz rappelle « l'aventure équivoque » des Marocains en Israël. Benjamin Stora parle de son « enfance à Constantine ». « Il y avait près de 30 000 Juifs à Constantine » avec en fait deux villes, la ville judéo-arabe et la ville européenne où les juifs commencèrent à émigrer ; puis il y eut la guerre, le grand départ pour la France. Son texte et celui d'Anny Dayan sont vraiment de très beaux textes. Faute de place je ne peux que évoquer également les participations de René Isaac Chiche, Elio Cohen-Boulakia, Catherine Dana qui fait son pèlerinage à Tunis, Claude Sitbon qui s'intéresse aux Juifs tunisiens en Israël. ■

Françoise Weil (Dijon)

Le deuxième procès Dreyfus (Rennes dans la tourmente ; correspondances), Victor Basch. Édition établie par Françoise Basch et André Héland, Berg International 2003, 212 p., 18 euros.

En 1899, au moment où s'ouvre à Rennes la révision du procès du capitaine Alfred Dreyfus, Victor Basch, né à Budapest en 1863, vit depuis 1887 avec

sa famille dans cette ville « majoritairement cléricale et antisémite ». Il enseigne la langue et la littérature allemandes à l'Université.

C'est au cours d'un voyage à Paris, en 1897, (il soutient sa thèse de doctorat en Sorbonne) qu'il commence à s'intéresser à l'Affaire Dreyfus et décide avec quelques amis de fonder la Section rennaise de la *Ligue des Droits de l'Homme*, ce qui lui vaut d'être la cible de violentes attaques antisémites et xénophobes.

Ces *Correspondances* regroupent les lettres de Victor Basch à Émile Zola, Bernard Lazare et Alfred Dreyfus (après le procès). L'essentiel est constitué par les lettres adressées à sa femme Ilona, en vacances en Autriche avec leurs enfants, et à Joseph Reinach. Celui-ci, dreyfusard de la première heure (il avait, dès décembre 1894, protesté contre le huis-clos) et, en contact avec Mathieu Dreyfus et Bernard Lazare à partir de 1896, n'a cessé de faire campagne en faveur de Dreyfus à la Chambre, dans *Le Siècle* ou à la Ligue des Droits de l'Homme, dont il fut un des premiers membres. Tant par ses relations que par la force de son engagement, il occupe donc sur la « planète dreyfusarde » une place essentielle.

Les lettres sont regroupées par ordre chronologique. Les premières permettent de comprendre comment a fonctionné le dreyfusisme : des correspondants de la France entière faisaient « remonter » à Paris le moindre renseignement susceptible d'aider à innocenter Dreyfus. Chez Basch, ces lettres forment « le prologue de l'histoire qu'elles donnent à lire ». Dans celle du 3 janvier 1899 il exprime son « désir de jouer un rôle plus important ». À l'annonce du renvoi de Dreyfus devant le Conseil de guerre de Rennes, son vœu sera exaucé. Comme Jaurès et Labori, un des avocats de Dreyfus, il est en effet partisan de l'offensive et non du profil bas. Il écrit alors : « la tactique expectante me paraît une duperie ». Le 14 juillet 1899 il organise à *L'Auberge des Trois Marches* où se retrouvaient les dreyfusards, un grand banquet républicain. Plus tôt que d'autres, Basch avait compris la nécessité de s'adresser aux ouvriers et l'importance de les rallier aux idées qu'il défendait. Grand stratège, il montre qu'il est capable de négocier et même de circonvier un Ligueur modéré tel J. Reinach.

C'est avec pertinence et lucidité que Basch décrit les passions qui se déchaînent dans la ville. Il raconte sa première rencontre avec Mme Dreyfus et l'admiration qu'il éprouve pour son courage, les violences auxquelles il doit faire face (sa maison, le *Gros-Chêne*, est la cible favorite des antidreyfusards). En quelques phrases il brosse une image vivante, juste et parfois sévère des situations et des protagonistes du procès. Il mentionne les déjeuners aux « Trois Marches », avec leurs discussions entre intellectuels dreyfusards (Séverine, Picquart, Gast, Paul Reclus, Henri Sée et bien d'autres). Il ne cache pas sa fierté d'héberger Jean Jaurès et





Labori, après l'attentat dont celui-ci a été victime pendant le procès.

Le plus étonnant et le plus important depuis le début, et tout au long de sa correspondance, sont l'intelligence et l'acuité avec lesquelles Basch perçoit et évalue tout ce qui se joue dans et derrière le procès : les pièges, les dangers, les enjeux, la psychologie des protagonistes.

Après que Dreyfus, le 9 septembre 1899, a été à nouveau déclaré coupable du crime de haute trahison et a accepté la grâce présidentielle accordée dix jours plus tard, Basch fera partie des dreyfusards qui comprendront et soutiendront la décision du capitaine.

Il est aussi intéressant de comparer la différence du ton et du contenu des lettres selon les destinataires. Dans celles adressées à sa femme « Ma chérie enfant » et qui seront souvent lues par toute la famille, il se laisse parfois aller à des moments d'humeur : il est blessé et mécontent du fait que Madame Dreyfus et Picquart aient refusé son hospitalité, il se plaint des tracasseries domestiques et pécuniaires, demande à sa femme de justifier ses dépenses, suit à distance la vie quotidienne de ses quatre enfants.

À Reinach, qu'il qualifie le plus souvent de « Cher Maître et ami » il donne plus de renseignements sur ce qui se passe en ville, insiste sur les personnalités qu'il rencontre, analyse davantage la situation politique. Mais l'aménité du ton ne parvient pas toujours à masquer les tensions qui existent entre les deux hommes.

Les annotations et les commentaires, très pertinents et documentés, d'André Héland et de Françoise Basch, petite fille de Victor Basch, nous donnent des clés pour mieux comprendre le sens, la portée et la richesse de ces lettres. L'introduction, l'insertion d'articles et de discours sur l'Affaire sont des compléments passionnants qui mettent en relief toute l'importance de ces *Correspondances*.

Rappelons que Victor Basch a été président de la Ligue des Droits de l'Homme de 1926 à 1940 et que sa femme et lui ont été assassinés par la police allemande (SIPO/SD) et la Milice française le 10 janvier 1944, dans la banlieue de Lyon. ■

Fania Pérez

***Le caillou de lune*, Ettel Hannah. Editions Michalon, 2003, 175 p., 15 euros.**

Comment un enfant de cinq ans, a-t-il vécu au sein même de sa famille les événements qui frappaient si douloureusement les Juifs au temps de la Shoah ? Si l'on a traité des « enfants cachés », cette question n'a guère été évoquée, à ma connaissance du moins. Et pourtant... C'est ce que fait Ettel Hannah dans un texte d'une qualité exceptionnelle.

Pour les parents, dans le village où la famille se cache après le passage de la ligne de démarcation, Sabine est la même petite fille que par le passé, ils ne se rendent pas compte qu'elle sait, analyse, comprend, dans la mesure où à cet âge on peut comprendre... Et elle a compris l'essentiel, qu'il est « interdit d'être juif ».

Il y a le monde d'« avant » : Borda, ses promenades, la grande maison avec ses tableaux, ses fauteuils, sa

terrasse et ses jouets, le piano de Maman, le violon de Raoul, son aîné de deux ans..., et plus que tout la merveilleuse grand-mère hongroise, qui s'est refusée à partir avec eux et qu'elle ne reverra plus...

Ce monde d'avant bascule maintenant pour elle dans un présent incompréhensible qu'elle ne cesse d'essayer de déchiffrer avec sa jugeote de petite fille, ses ignorances et son vécu tout neuf, ses craintes, ses angoisses et, plus que tout, ses cauchemars...

Ce passage de la ligne de démarcation sur lequel s'ouvre le récit, elle le vit, sans en avoir conscience, comme un rite initiatique, un monde où elle ne peut survivre qu'en devenant « un caillou de lune », en « écrabouillant ses larmes » désormais.

Et il y a dès lors le monde d'à présent, un univers où Raoul et Sabine essaient de construire leurs nouveaux repères avec leur vertu d'enfance et leur prescience du réel.

Et c'est par l'imaginaire qu'ils vivent, un imaginaire vif et qu'ils entretiennent en se racontant sans cesse les histoires que Papa leur raconte, les histoires de « l'ancien temps », *Chanson de Roland* et récits bibliques où ils trouvent les héros qui peuplent leurs jeux, où se côtoient Roland et Moïse, Jeanne d'Arc et son « cochon », Judas Macchabée et les siens...

Et de ce monde éclaté, brisé, Sabine et Raoul essaient de créer un univers cohérent où trouver la réponse à toutes les questions que l'on se pose à cet âge : l'amour, la sexualité, la naissance, la mort, la vie, la religion..., avec une conscience aiguë de leur identité juive et de l'antisémitisme omniprésent sans que cela leur interdise de vivre la vie d'enfants « normaux » de cet âge.

L'école, leur institutrice comble un insatiable désir de savoir, mais il leur est impossible de « communiquer » avec les autres enfants, ce dont ils souffrent...

Quant au monde d'« après », à l'avenir, il n'y en a pas : le seul avenir c'est la « rafle », que l'on craint, dont on est sûr qu'elle surviendra et dont on souhaite presque la survenue qui mettra fin à l'attente insoutenable dont tout espoir est absent...

J'ai parlé de « récit » : en fait, et c'est là l'essentiel de ce texte, il ne s'agit ni d'un récit ni d'un roman, encore moins de souvenirs : c'est Sabine qui parle, qui s'exprime, telle qu'elle était en 1943-44, une Sabine à jamais présente en Ettel Hannah pour qui il n'y a aucun effort de reconstitution de souvenirs. Pour toujours elle est cette fillette de cinq ans, et en la lisant nous découvrons avec Sabine tous les enfants du monde (Tchécoslovaquie, Irak, Ruanda, Soudan) affrontés au cours de l'histoire à des événements semblables et qui cherchent à se reconstruire. Oui, *Le Caillou de lune* est à la fois un témoignage juif et un témoignage universel. N'oubliez pas de le lire, d'autant plus qu'il exclut tout pathos, tout appel à la sentimentalité. Une lecture indispensable. ■

Antoinette Weil



De la destruction comme élément de l'histoire naturelle, W. G. Sebald. Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 2004, 157 p., 17,50 euros.

Le dernier ouvrage de Sebald recensé dans *Diasporiques* était *Austerlitz*, paru en 2002, qui n'était pas tout à fait une œuvre d'imagination puisque le camp d'Austerlitz a existé (Voir plus bas le compte rendu de *Des camps dans Paris*). Sebald, né en Bavière en 1944, n'a pas connu la guerre ; depuis 1966 il vivait en Angleterre, tout en continuant à écrire dans sa langue maternelle.

Cet ouvrage reprend en partie les conférences prononcées à Zurich en 1997 et intitulées *Guerre aérienne et littérature*. De quoi s'agit-il en fait ? De l'Allemagne bombardée puis surgissant de ses décombres. « Je suis au nombre de ceux que la catastrophe s'accomplissant alors dans le Reich allemand a presque complètement épargnés. »

Citons quelques passages de ce beau livre :

« Malgré les efforts mis en œuvre pour tenter de surmonter le passé, il semble que nous, Allemands, soyons devenus aujourd'hui un peuple étonnamment coupé de sa tradition et aveugle à son histoire » ; « En vertu d'un consensus tacite et valable au même titre pour tous, l'état réel d'anéantissement matériel et moral dans lequel était plongé le pays tout entier ne devait pas être décrit [...]. De toutes les œuvres littéraires écrites à la fin des années quarante, il n'y a à vrai dire que le roman de Heinrich Böll, *Le silence de l'ange*, pour donner une idée approchante de l'effroi abyssal menaçant alors de saisir tous ceux qui ouvraient réellement les yeux au milieu des ruines. » Ce n'est pas un hasard si l'ouvrage de Böll n'est paru qu'en 1992. Un débat aurait pu avoir lieu, celui de « savoir si le projet de bombardements aériens illimités, approuvé depuis 1940 et mis en pratique depuis février 1942, était stratégiquement et moralement justifiable. La raison de cette absence de débat est sans doute qu'un peuple qui avait assassiné et exploité jusqu'à la mort des millions d'hommes était dans l'impossibilité d'exiger des puissances victorieuses qu'elles rendent des comptes sur la logique de cette politique militaire ».

Les souvenirs réellement vécus « dépassent le concevable [...]. Même ce que Viktor Klemperer consigne dans son

journal sur la fin de Dresde reste dans les limites fixées par la convention du langage. Sachant ce que nous savons aujourd'hui de la fin de Dresde, il nous paraît invraisemblable que quelqu'un qui à l'époque a vu des terrasses de Brühl le panorama de la ville en flammes ait pu en réchapper sans garder de séquelles psychiques ».

« L'aptitude des hommes à oublier ce qu'ils ne veulent pas savoir [...] a rarement été mise à l'épreuve comme dans l'Allemagne de cette époque. »

Sebald insiste sur le rôle qu'a joué la

musique au cours du Troisième Reich et lors de son effondrement.

« Outre Heinrich Böll [...] seuls Hermann Kasack (*La ville au-delà du fleuve*), Hans Erich Nossack (*Nekyia*) et Peter de Mendelssohn ont-ils à proprement parler écrit sur la destruction des villes et la survie dans un pays en ruines ». L'ouvrage de Kasack parut au printemps 1947 et eut beaucoup de succès. Or « l'épopée de Kasack montre avec une effrayante clarté que la prétendue langue secrète cultivée par l'émigration intérieure est fort souvent identique au code langagier de l'univers fasciste. » Nossack, au contraire, a « voulu consigner avec aussi peu de fioritures que possible ce qu'il avait vu ». Quant à Mendelssohn, qui vivait en Angleterre depuis 1942, il n'a laissé qu'un fragment en anglais de son roman *La cathédrale* ; sa publication en 1983 passa presque inaperçue : sur plus de deux cents pages c'est un mauvais roman-feuilleton. À la suite de ces conférences prononcées à Zurich, Sebald reçut un courrier important, dont la pièce la plus troublante est certainement la lettre écrite par un certain docteur H. qui rend responsable de la destruction de l'Allemagne les Juifs vivant à l'étranger. « Dans un étrange post-scriptum il affirme que ceux qu'il entend rendre responsables auraient moins agi sous l'emprise de la haine qu'en parfaite connaissance des cultures étrangères et de leurs mentalités. » On pense aux *Protocoles des sages de Sion* et au docteur Mabuse... ■

Françoise Weil (Dijon)

Des camps dans Paris. Austerlitz, Lévitane, Bassano ; juillet 1943-août 1944. Jean-Marc Dreyfus, Sarah Gensburger. Fayard, 2003 (Pour une histoire du xx^e siècle), 325 p., 22 euros.

Lorsque j'ai proposé à *Diasporiques* le compte rendu d'un livre de Sebald (dont un livre posthume est recensé plus haut) intitulé *Austerlitz*, j'ignorais que le camp « Austerlitz » avait réellement existé. Je n'avais pas lu l'article de Nicolas Weill paru dans *Le Monde* en 1997. Sa mère, Denise Weill, lut mon compte rendu et m'écrivit pour me signaler qu'elle était secrétaire de l'Amicale Austerlitz-Lévitane-Bassano, et qu'un ouvrage sur ces trois camps parisiens méconnus était en préparation et le voici paru.

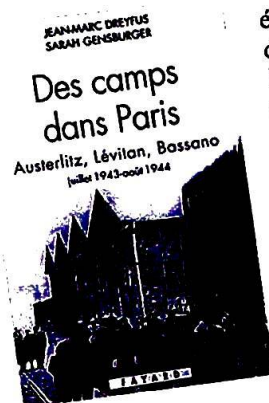
Curieuse rencontre entre une construction, celle de la bibliothèque François Mitterrand, et un travail de mémoire. Les bâtiments des trois camps ont changé à la fois de forme et de situation :

Le bâtiment du camp Lévitane, au 85-87 rue du Faubourg St Martin, porte toujours l'inscription « aux classes laborieuses » ; ce bâtiment, où l'on vendait à l'origine des vêtements bon marché, avait été acheté en 1936 par Wolf Levitane qui y vendait des meubles.

Le bâtiment du 2 rue de Bassano appartenait à la famille Cahen d'Anvers, des banquiers d'origine allemande dont la fortune avait décliné avant la guerre.

Quant au camp d'Austerlitz, appelé encore « du Quai de la Gare », du nom d'une gare d'eau jamais terminée, il





était situé dans les deux immeubles des Grands Moulins de Paris et des Magasins généraux. On sait que c'est en 1988 que François Mitterrand décida la construction de la TGB sur ce site. Lorsque le chantier de la BNF fut achevé, un journaliste allemand de *Die Zeit* chercha des traces de ce qui s'était passé dans le quartier ; il rencontra trois artistes qui s'étaient installés en 1971 dans les Grands Moulins et il rédigea un long article dans lequel il

évoqua ce camp. On peut supposer que cet article fut lu par Sebald. Nicolas Weill publia alors son article car sa mère, Denise Weill, avait retrouvé en 1996 des lettres de son grand-père Wolf Epstein qui fut interné à Austerlitz.

La création de ces trois camps est liée à l'entreprise de pillage des biens culturels juifs d'abord dans le Reich, puis dans toute l'Europe occupée. Le sinistre Alfred Rosenberg avait créé dès 1934 l'ERR (Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg). Au début de juillet 1940 une antenne fut installée à Paris afin de fournir des livres à la Hohe Schule créée en novembre 1938. Puis la mission de l'ERR fut étendue aux œuvres d'art, dont le principal dépôt fut le musée du Jeu de Paume. En 1941 les bureaux de l'ERR quittèrent l'hôtel Commodore, boulevard Haussmann, pour un immeuble situé au 54 avenue d'Iéna confisqué aux banquiers Gunzburg. Le 31 décembre 1941 une décision notifiée par écrit créa l'« Opération Meuble », Möbel Aktion. En mars 1942 la conduite de l'Opération Meuble fut retirée à l'ERR et un nouveau service fut créé à Paris, la *Dienststelle Westen*. Il y eut des bureaux à Angers, Auxerre, Besançon, Bordeaux, Dijon, Nancy, Orléans, Reims, Rennes, Rouen et Troyes. Pendant plus de deux années des camions de déménagement sillonnèrent Paris, avec des chauffeurs et des déménageurs français. Les villes allemandes bombardées étaient la destination privilégiée.

Il fallait trouver de la main d'œuvre gratuite : d'où la création de ces trois camps annexes du camp de Drancy, dont les Allemands avaient pris officiellement le contrôle complet le 2 juillet 1943. Or c'est en 1943 que les internés de Drancy furent classés en deux grands groupes, celui des déportables et celui des non-déportables. N'étaient pas déportables les aryens ayant aidé des Juifs, les conjoints d'aryens et les demi-juifs.

Il s'agissait donc de camps de travail ; des équipes de dix membres travaillaient dix heures par jour en moyenne. Les internés furent utilisés au tri des objets et meubles saisis, à leur conditionnement, à leur chargement, à leur réparation, parfois à la fabrication.

Ces camps annexes ont vu passer au moins 795 internés. Il y eut au moins 166 déportés. ■

Françoise Weil (Dijon)

Diasporiques se réjouit du nombre croissant de ses lecteurs d'origine judéo-espagnole. Plus particulièrement à leur intention – mais aussi à celle de tous les hispanophones – nous avons demandé à Harry Carasso de recenser un livre qui narre en castillan les péripéties d'une famille de cette origine.

***Caminando y hablando*, Harry Moreno, éditions Deria, Barcelone, 2003, 340 pages.**

Je viens de terminer la lecture de *Caminando y hablando*, récit du périple picaresque d'une famille sépharade de Salonique à Barcelone, en passant par Skopje, Francfort, Pforzheim, Sofia, Istanbul, Alep et Beyrouth. Le narrateur, Harry Moreno, a écrit plus de trois cents pages très agréables à lire, dans un espagnol mâtiné de nombreuses expressions en vieux castillan qui donnent au livre beaucoup de charme.

Le grand-père de l'auteur, « Haïm, fils d'Isaac », quitte Salonique en 1900 avec ses parents et ses sept frères, après la destruction de leurs biens dans un incendie. Ils s'établissent à Skopje, alors capitale du sandjak de Novi Pasar et dont la population juive rivalisait avec celle de Sarajevo. La ville devint serbe en 1912 et deux ans après Haïm fut enrôlé de force dans l'armée de Belgrade. Il déserta rapidement, et retourna à Skopje, vite occupée par les Autrichiens ; c'est alors que Haïm rencontra l'Occident en la personne d'un colonel ashkénaze, Franz-Josef Adler, qui impressionna son fils Simon au point qu'il apprendra l'allemand à la perfection, avant de partir tenter sa chance à Francfort en 1920, puis à Pforzheim.

Après de nombreuses aventures, Simon apprend le métier d'ingénieur. Il aspirait à un grand avenir quand la république de Weimar commença à trembler sous les coups des nazis. Dès 1926 Simon entreprit de se replier vers sa ville natale, avec un détour par Sofia qui fut déterminant pour son avenir : il entra là par le mariage dans la haute société sépharade de la ville et y fit venir sa famille de Skopje. L'auteur, qui se dissimule sous le prénom de Dan, y naquit en 1929.

Grâce à son excellente formation allemande, Simon progressa rapidement en affaires et la famille vivait très bien lorsque les lois raciales de 1942 arrêtaient brusquement sa bonne fortune. Après plusieurs péripéties, ils purent quitter Sofia pour Istanbul grâce à des amitiés bien placées mais la grande ville turque, écartelée entre les pressions alliées et axistes, ne leur accorda qu'un séjour de courte durée, avant de les laisser poursuivre leur exil vers la Syrie. Là, les Anglais leur réservèrent un accueil glacial, suivi d'un internement en camp de réfugiés (et donc de suspects). Ils purent finalement rejoindre Beyrouth, à l'époque la ville la plus prospère du Proche-Orient, où les affaires allaient bon train mais où, curieusement, Simon ne put se faire une place qu'avec de grandes difficultés, compliquées par deux graves maladies.

Ce retour de manivelle exposa la famille à l'influence bienveillante d'un groupement protestant et la famille se convertit en 1945. L'auteur ne s'étend pas sur les raisons de cette conversion mais tout laisse supposer que le clan



était à bout de forces après tous ces avatars et que la conversion apparut comme une sorte de salut.

Finalement, en 1950-51, la famille gagna Barcelone, par petits groupes, et l'auteur termine son livre par une brève apologie d'un retour aux sources, plus rempli par les promesses d'avenir que par la nostalgie du passé...

Ce résumé très succinct ne donne pas un aperçu fidèle de ce livre, dont la principale qualité

est la richesse des détails, narrés d'une plume très facile et captivante. Harry Moreno a un vrai talent de conteur. À retenir aussi une amusante recette du vrai café turc... Seul reproche : un effacement relatif de l'auteur derrière la personnalité complexe de son père, ainsi que de petites erreurs historiques sans importance. À recommander tant pour le contenu que pour le plaisir de rafraîchir votre espagnol ! ■

Harry Carasso

Tsila et autres contes déraisonnables de Chelm, Muriel Bloch, Syros Jeunesse, collection « Paroles de Conteurs », Paris 1998.

Un livre pour enfants (à partir de 7 ans préconise l'éditeur) ? Soit, mais si l'humour juif vous séduit, si les histoires de « simples d'esprit » vous procurent du plaisir, n'hésitez pas, vous ne serez pas déçus ! Et même au-delà de soixante-dix-sept ans...

Prévert ne disait-il pas : « Il n'y a rien de plus triste que les imbéciles, mais rien de plus beau que les idiots » ?

Et certes les histoires d'idiots de village sont une des bases de la culture judéo-arabe du monde méditerranéen ; ainsi du personnage de Goha Le Simple dans le monde islamique « le personnage a été vite adopté par les Juifs du Maghreb au Machrek car il symbolisait la situation de l'humble face aux puissants [...] », écrit Tobie Nathan.

La culture ashkénaze, elle, a propagé aux quatre coins de son univers les « idiots » du village de Chelm. Qui ne connaît les histoires de Chelm, ce village de fous dont on se plaît de génération en génération à colporter les hauts faits ? Vous les connaissez sûrement ; mais savez-vous que Freud s'est intéressé à l'humour yiddish, et particulièrement à Chelm ? Tous y sont fous jusqu'à la déraison, cultivant au fond de cette déraison le sel même de la sagesse et une rationalité suprême, sans commune mesure avec notre rationalité cartésienne.

Témoin l'anecdote que l'on raconte d'un jeune marié qui vient trouver le rabbin, inquiet à la pensée que sa femme ne pourra avoir d'enfant de lui : « Mais tu n'es marié que depuis quatre mois, répond le rabbin – oui, mais mon père n'a pas eu d'enfant, et mon grand-père non plus !... »

Les histoires abondent, déraisonnables, telle celle de Tsila qui n'est pas encore mariée mais qui imagine dans l'allégresse la naissance de son premier enfant, Joseph, et le bonheur qu'il lui procure ; et soudain de fondre en larmes ; ses sanglots persistent et avec eux ceux de sa mère, puis de sa grand-mère et finalement les lamentations de toutes les femmes du village montent jusqu'au ciel, important les hommes plongés dans leurs livres sacrés : « Que s'est-il passé, pourquoi ces pleurs ? »

Vous le saurez en lisant le livre de contes de Chelm, magnifiquement dits (et non écrits) par Muriel Bloch, « la diva des conteuses ». Seule cette admirable conteuse, d'une réputation confirmée, pouvait pour le lecteur évoquer Chelm et ses fous, ses Sages devrais-je écrire ; elle seule pouvait concevoir avec l'aide des éditions Syros et de son illustratrice, Françoise Roussel, un livre qui laisse toute la place à la parole dite, à l'incantation du conte. C'est un pur bonheur que de l'avoir sous les yeux et surtout ne négligez pas les paroles écrites en exergue :

*La sagesse c'est comme l'eau de la mer :
tu peux en prendre autant que tu voudras,
jamais le niveau ne baissera*

Antoinette Weil

À nos amateurs de livres

L'abondance des publications intéressantes oblige à recommander certains livres dont la recension n'a pas (encore) pu paraître dans nos pages. Faites-nous néanmoins confiance ! Plusieurs seront discutés en détail dans le prochain numéro. Nous vous suggérons dès à présent :

- Doris Bensimon : *Juifs en Allemagne aujourd'hui* (L'Harmattan, 2004)
- Frédéric Brenner : *Diaspora, Terres natales de l'exil – un somptueux album en deux volumes* (éditions de La Martinière, 2003)
- Karl-Markus Gauss : *Voyages au bout de l'Europe* (« Esprit des péninsules », 2003)
- Alain Goldschläger et J. Ch. Lemaire (dossier établi par) : *L'antisémitisme après la Shoah* (« Espace de Libertés » ed., Belgique, 2003)
- Patricia Hidioglou (collectif dirigé par) : *La construction de la famille juive* (Presses de la Sorbonne, 2004)
- Janusz Korczak : *Herschele et autres contes* (Est-Ouest Internationales, 2003)
- Jean-Jacques Marie : *Lénine* (Balland, 2004)
- Carol Mann : *La naine de Don Diego* (Flammarion 2004)
- Nicolas Martin et Antoine Spire : *Dieu aime-t-il les malades ?* (Anne Carrière, 2004)
- Joseph Roth : *Une heure avant la fin du monde* (Liana Levi, 2003)
- Enzo Traverso : *La pensée dispersée* (Luignes – Manifestes ; L. Scheer, 2003)
- Pierre Vidal-Naquet : *Le choix de l'histoire* (Arléa, 2004).

Félix Mendelssohn, le poids des racines...

Jacqueline Peker

Le 3 février 1809 est né à Hambourg Jakob, Ludwig, Félix Mendelssohn, fils d'Abraham et de Leah. Abraham était un banquier prospère et Leah une artiste et une musicienne. Le grand-père paternel, Moses Mendelssohn, occupe une place importante dans la philosophie des Lumières de langue allemande. Ami de Lessing, disciple de Leibnitz, dont il tente de concilier la philosophie avec la pensée juive, il connaît la célébrité lors de la publication de *Phédon ou l'immortalité de l'âme* en 1767 – Moses apparaît comme le chef de file des réformateurs du judaïsme traditionnel. Il a appris l'allemand et s'impose dans la vie intellectuelle de ce pays qu'il aime. Il traduit les *Psaumes*, le *Pentateuque*, le *Cantique des Cantiques*.

Félix est très jeune quand sa famille s'installe à Berlin, à cause des tracasseries imposées aux Juifs par l'occupation française. Nous sommes en 1813. L'enfant et sa sœur Fanny prennent leurs premières leçons de piano avec les meilleurs professeurs. Leur mère leur impose d'apprendre aussi le dessin, la peinture, les langues étrangères.

Le baptême

Lorsqu'il semble à Abraham que leur religion risque de devenir une barrière pour la carrière de ses enfants – l'Allemagne antisémite n'autorise guère les enfants juifs à étudier – il décide de les convertir au protestantisme luthérien et adopte le nom de Mendelssohn-Bartholdy. Les quatre enfants sont baptisés en 1816. Abraham et Leah les rejoindront en 1822. (Moses, l'ancêtre, est mort depuis bien longtemps. Son fils, libéral qui ne pense qu'à protéger les siens, se libère ainsi du despotisme spirituel de son père). Quel a été l'effet de cette décision sur la vie de Félix ? L'écoute attentive de sa musique sacrée suggère un judaïsme malgré tout bien présent.

À neuf ans, Félix joue déjà en public. À dix, il fait ses débuts de compositeur. À douze, il a produit neuf fugues, cinq symphonies pour cordes, deux opéras et quantité de petites œuvres. Son maître, le compositeur Karl Zelter, ami de Goethe, a sur lui une grande influence, tant dans les œuvres profanes que dans la musique sacrée. Zelter prend l'initiative d'emmener son jeune élève à Weimar où l'attend Goethe, le poète le plus célèbre de toute l'Europe. L'enfant joue, et le vieil homme reconnaît qu'il s'agit d'un cas extraordinaire. Il lui écrit : « *Même si la partition sérieuse te donne du fil à retordre, poursuis l'effort ! Dans le chemin des sons, tu continueras à dispenser maintes joies, comme tu l'as fait avec amour et bonheur. Nous souhaitons tous ton retour.* » Quelques années plus tard, grâce à Goethe et à Zelter, Félix entrera en contact avec la franc-maçonnerie.

En 1816, Abraham entreprend pour ses affaires un voyage à Paris et emmène Félix et Fanny. Il leur fait rencontrer

les grands professeurs de l'époque. Dès leur retour à Berlin, il confie son fils à Berger (disciple de Clementi), à Henning (pour le violon), à Heyse (pour l'instruction générale). Zelter, grand spécialiste de Bach, reste présent. Félix, poussé par une volonté instinctive et impérieuse, domine tous les problèmes techniques de l'apprentissage de la composition.

En 1820, la famille Mendelssohn s'installe dans une demeure luxueuse, un peu à l'écart du centre de Berlin. C'est une étape dans l'ascension professionnelle d'Abraham. Il encourage la vocation de Félix... mais freine celle de Fanny : il n'est pas de bon ton, à cette époque, qu'une fille joue en public. Abraham est-il encore imprégné des principes judaïques, bien moins libéraux pour la femme que ceux de Luther ? « *Si elle avait été un homme, elle aurait pu avoir une belle carrière...* ». Fanny n'a jamais accepté cette décision.

L'apprentissage

1822-1826 – il faudra cinq années à Félix pour posséder ce métier qu'on peut admirer dans toute son œuvre. Pendant ces années, il fait preuve d'une incroyable fécondité et, peu à peu, se libère des influences de Mozart et de Beethoven. Le 5 décembre 1822, c'est le « musicien de métier » qui apparaît en public pour la première fois. Il joue en soliste son *Concerto en la mineur pour piano et cordes*, récemment composé.

1825 – Félix accompagne son père à Paris et rencontre les personnalités du monde musical : Rossini, Cherubini, Hummel, Meyerbeer... mais, le « snobisme » qui règne dans la capitale le déçoit et il est ravi de rentrer à Berlin, de s'installer dans la nouvelle demeure de ses parents – « le palais de Rebeck » – où il peut recevoir ses amis et leur faire découvrir ses dernières compositions. La famille est riche et Abraham apparaît comme le chef d'un clan célèbre dans le monde artistique. Qui se souvient encore du grand-père Moses, qui traduisait la Bible et parlait yiddish à la maison ?

Félix domine la forme et l'écriture avec la même aisance que la technique des instruments. Il a ce don inné du traitement de l'orchestre qu'aucun de ses successeurs ne possédera à ce point. Il est l'un des meilleurs pianistes de son temps et va devenir encore plus célèbre en tant que chef d'orchestre. Qu'importe si son premier opéra,



D.R.

Les Noces de Camacho, est peu apprécié... Pourtant, toute sa vie il regrettera de n'avoir pas écrit un bon opéra. Et cet homme lucide, exigeant avec lui-même, est guéri de son péché d'orgueil.

L'année 1827 est marquée par deux œuvres de musique spirituelle : le motet *Tu es Petrus* op. 111 pour chœur à cinq voix, et la cantate *Christ Du Lamm Gottes* pour chœur à quatre voix et petit orchestre. Ces compositions soulignent l'intérêt de Félix pour sa religion d'adoption (sur laquelle pourtant il ne s'est jamais étendu). « *Au-dessus de tous les commandements de la religion juive, il y a le plus impitoyable : celui de vivre.* » Ainsi s'exprimera un siècle plus tard Joseph Roth... Mendelssohn a donc vécu et écrit pour son Allemagne magique et imprévisible. La nouvelle de la mort de Beethoven, le 26 mars 1827, est le levier qui déclenche l'idée du *Quatuor en la mineur* op. 13. Félix y fait montre de son admiration, et l'*intermezzo* offre l'un des plus purs échantillons de l'art mendelssohnien. L'état de crise intérieure se met en marche. Cet écorché vif ne sait guère utiliser la parole. Accordons-nous un moment pour écouter *Le Songe d'une nuit d'été*. Entreprise en été 1826, l'ouverture trouve son équilibre le jour de sa création en 1827. L'exceptionnelle maturité intellectuelle et culturelle de Félix lui permet de saisir dans l'œuvre de Shakespeare tout le parti qu'il peut en tirer. Cet érudit, grand technicien de la musique qui a grandi trop vite, montre qu'il a su garder une âme d'enfant... son âme juive, transmise par le grand-père Moses. Ces personnages, qui vont et viennent dans l'insouciance de leur condition et l'effervescence de leurs passions, ne sont-ils pas proches des hassidim polonais qui dansaient ? Robert Schumann disait que cette ouverture était un « ruissellement de jeunesse ». On frissonne lorsque le bruissement des cordes est suspendu par la traînée lumineuse d'un modeste accord des bois et que les cors déchirent l'atmosphère. Cette œuvre – qui ne connaît plus guère la faveur du concert ou de la scène – dévoile un Mendelssohn sensuel, hédoniste, tout à fait à l'opposé de l'image austère et puritaine que la tradition aurait dû nous transmettre ; un Mendelssohn imprégné d'un judaïsme oublié, certes, mais qui marque sa spiritualité : toujours le poids des racines.

En 1829, Félix qui n'a que 20 ans, dirige le *Singakademie* de Berlin lors de la reprise historique de la *Passion selon Saint Mathieu* de J.S. Bach, une œuvre oubliée depuis la mort du compositeur. L'impression que laisse cette exécution est tellement profonde qu'elle va faire naître l'élan de renouveau pour la musique de Bach.

Mendelssohn – fils d'un juif converti – devient l'artisan de la « germanisation de l'Allemagne », lui que la postérité, dans un moment d'égarement, a voulu rejeter, lui le petit-fils de Moses, grand réformateur de la religion

hébraïque, dont la traduction de la Bible fait référence, qui a entraîné les Juifs d'Allemagne, de Pologne, de Russie, qui a contribué à la civilisation moderne... et qui donna aussi ses lettres de noblesse au yiddish. Oui Moses, ton petit-fils Félix – qui n'était plus un juif de par la volonté de son père – a rendu à l'Allemagne et à la musique allemande toute sa fierté (ce qui n'a pas empêché Hitler d'interdire ses œuvres, ni d'intimer l'ordre aux nazis de Prague d'enlever la statue du compositeur qui dominait le toit de l'académie de musique ; mais les ouvriers ne le reconnaissent pas et décident d'ôter la statue de celui qui a le plus gros nez. Il s'avère que c'était Wagner... Ainsi commence le livre de Jiri Weil : « *Mendelssohn est sur le toit* ». La réalité dépasse encore la fiction !).

Au XIX^e siècle, l'éducation d'un jeune Allemand de bonne famille comprend une série de voyages à l'étranger, et Félix Mendelssohn embarque à Hambourg pour Londres, le 21 avril 1829. Sur le quai l'attendent le pianiste Ignaz Moscheles et le diplomate Carl Kingermann, amis de longue date de sa famille, qui l'introduisent dans l'aristocratie et la haute bourgeoisie marchande. Félix succombe d'emblée à l'attrait de la ville et se libère doucement des liens familiaux. Il prépare ses premiers concerts. *Le Songe* est applaudi partout. Il se rend en Ecosse et, bouleversé par sa visite à la grotte de Fingal, commence la composition des « Hébrides ». À Liverpool, Félix est reçu par un riche propriétaire terrien, ami de son père, dont les trois filles lui inspirent les *Fantaisies ou Caprices* op. 16 qui révèlent toute la sensibilité du musicien.

Au printemps 1830, Félix se remet en route. Les facilités financières prodiguées par son père permettent de reculer l'échéance de son entrée dans la vie professionnelle. Les années 1830-1833 seront favorables aux contacts humains, riches en émotions artistiques et fertiles en créations réfléchies. Le 1^{er} novembre 1830 il s'installe à Rome pour plusieurs mois et compose surtout de la musique sacrée. C'est à Rome qu'il rencontre Berlioz. Il passe l'hiver et le printemps 1831-1832 à Paris. Puis retourne à Londres pour diriger l'ouverture des *Hébrides* et rentre à Berlin le 27 juin 1832 avec, dans ses valises, de nombreuses compositions, dont la *Symphonie Italienne* et la *Nuit du Sabbat*.

La maturité

Avec l'année 1832, s'achève la période d'apprentissage de Félix, apprentissage de la vie plus que de la musique. Il comprend que, pour s'imposer, il doit cesser de compter sur son père. On lui refuse la succession de Zelter à la *Singakademie*. C'est un coup difficile pour son orgueil, mais c'est aussi un bien car son ardeur créatrice s'exalte. On le retrouve avec l'orchestre de Leipzig, à Düsseldorf, à Londres... Les premiers grands festivals musicaux s'organisent. Pourtant le jeune homme livré à lui-même se révèle parfois irascible et violent, et les musiciens des différents orchestres qu'il dirige le redoutent. 1834 est une année d'intense activité pour le chef d'orchestre... mais il compose peu. Fin avril 1835, il s'installe à Leipzig et prend la direction du *Gewandhaus*. C'est pendant cette





période qu'il reçoit Chopin et rencontre Clara et Robert Schumann, qui deviendront ses plus proches amis.

Le 19 novembre 1835, Abraham meurt subitement. On parle d'apoplexie. C'est un coup terrible pour Félix, plongé dans la création de *Paulus*, pour laquelle il avait obtenu la bénédiction paternelle. *Paulus* devait représenter le pendant chrétien des œuvres judaïques du grand-père Moses, en même temps que la confirmation du choix de la religion luthérienne. L'accueil en Allemagne est extrêmement chaleureux et ressenti comme un événement d'importance. Le 8 mars 1838, Félix Mendelssohn est élevé à la dignité de docteur *honoris causa* de l'université de Leipzig. L'orgueil « allemand » d'Abraham aurait été comblé. A Francfort, Félix rencontre Cécile Jeanrenaud, fille d'un pasteur d'origine française dont il tombe amoureux. Ils se marient le 28 mars 1837. Elle a 18 ans. Les années 1837-1841 sont parmi les plus heureuses et les plus fécondes de la vie de Félix. Son imagination bouillonne, beaucoup de musique de qualité voit le jour. Son travail exemplaire à la tête du *Gewandhaus* de Leipzig consolide et étend sa réputation. *Paulus* est applaudi par le public anglais, et à Boston par le public américain. Il mène la vie harassante du concertiste, du chef d'orchestre, du créateur... Cécile, avec douceur et énergie, protège et stabilise son mari, qu'on retrouve à Rotterdam, à Londres, à Cologne. Fin 1839, il compose son magnifique *Trio en ré mineur pour piano, violon et violoncelle* op. 49 qui dévoile toutes les facettes de son génie. L'année 1840 est une année publique pour cet homme dont les initiatives contribuent à rehausser la célébrité musicale de Leipzig. Il obtient du Roi la possibilité d'ouvrir un conservatoire. C'est un Mendelssohn exténué, physiquement et nerveusement, qui participe l'été au festival de Schwerin. En septembre, fatigué, malade, il rejoint son ami Moscheles en Angleterre où son *Hymn of praise* est acclamé sans réserve.

Aux premiers jours de 1838, il tombe malade. Assailli par ces maux de tête qui le poursuivront jusqu'à sa mort, il se plaint d'une surdité, heureusement temporaire. La médecine de l'époque est impuissante. Son premier fils, né le 4 février 1838, le remet sur pieds. Pourtant, affaibli par de nombreux déplacements, il est frappé par la rougeole à son retour à Berlin. Il profitera de sa convalescence pour écrire des quatuors. En mars 1839, on lui commande une ouverture pour une représentation de *Ruy Blas*.

En novembre 1840, le roi de Prusse Frederik Guillaume IV demande à Félix de revenir à Berlin et lui donne la responsabilité de toutes les activités musicales de la ville. Orgueilleux et scrupuleux, Félix accepte, sans égards pour ses problèmes de santé. Sa première action est de faire jouer la *Première Symphonie* de son ami Robert Schumann. En juillet 1842 les époux Mendelssohn s'installent de nouveau à Berlin, avec leurs trois enfants. Félix court d'une ville à l'autre. Le triomphe de la *Symphonie Ecossaise* lui vaut d'être reçu à Buckingham Palace par le prince Albert et la toute jeune reine Victoria. A-t-il alors pensé à son vieux grand-père et à son père qui avait rompu avec ses racines juives pour promouvoir son fils ?

Fin septembre 1842 des difficultés surviennent avec le roi qui lui impose de relancer la musique religieuse prussienne. Le 12 décembre 1842 Leah, sa mère tant aimée, s'éteint. Félix retourne vivre à Leipzig, mais pour peu de temps car, en octobre 1843, il se réinstalle à Berlin dans la maison de ses parents. L'année 1843, marquée par une surabondance de travail, semble avoir stimulé son activité créatrice : *Concerto pour violon et orchestre* op. 64, oratorio *Elias*, *Sonate* op. 58. Et le 1^{er} janvier 1844, les voûtes de la cathédrale de Berlin retentissent des accents du *Psaume* 98.

En 1845, Félix se remet à composer d'arrache-pied : *Trio* op. 66, *Quintette* op. 87... Il met en chantier les premiers chœurs d'un nouvel oratorio. En 1846, on le retrouve à Leipzig, Aix-la-Chapelle, Cologne, Londres... Le 26 août, en présence de 2 000 personnes enthousiastes, Félix dirige la première audition d'*Elias*, qui obtint un tel succès qu'il fallut bisser de nombreux airs. *Elias* est le chef d'œuvre de la maturité, emprunté à l'Ancien Testament, et dont aurait été fier le grand-père Moses.

En 1847, Félix dirige son *Oratorio* en Angleterre ; plus de six villes le reçoivent et lui font un triomphe. Mais le 17 mai, à Francfort, en apprenant la mort brutale de sa sœur Fanny, il s'effondre, victime d'une syncope. L'esprit de famille a régné en maître chez les Mendelssohn, mais le lien qui unissait le frère et la sœur dépasse en qualité la simple relation fraternelle. Fanny était une grande pianiste, mais comment – disions-nous – une femme aurait-elle pu faire carrière au sein de cette « aristocratie juive » ? Une femme du monde devait rester à la maison ; toutes ses compositions ont été réalisées en secret. En 1829, elle avait épousé un jeune peintre, tout en restant très proche de son frère.

Félix, miné par le chagrin, compose le *Quatuor à cordes en fa mineur* connu également sous le titre de *Requiem sur la mort de Fanny*. La brutalité de l'œuvre correspond à un sursaut de révolte contre une mort injuste et prématurée. C'est la dernière œuvre importante avec le *Christus* op. 97. Félix a le sentiment de sa fin prochaine. Chaque jour, il est assailli par de violents maux de tête. Le 4 novembre 1847, après trois attaques et une longue agonie, il rejoint sa sœur et tous les siens. Il a 38 ans. Le monde musical est bouleversé. Des services funèbres ont lieu à travers toute l'Allemagne, en Angleterre, à Paris. Quel pasteur a dit les prières ? Il y a sûrement eu un juif quelque part pour dire le Kaddish...

Il n'avait pas oublié ses racines. Mais, comme son père, il ne souhaitait pas que les siens affrontent l'antisémitisme brutal qui régnait en Allemagne. Comment aurait-il réagi au nazisme, lui qui était si fier de diriger les compositeurs allemands ? Hitler avait interdit sa musique... Est-ce aussi pour cette raison qu'elle est toujours si présente aujourd'hui ? ■

Les indispensables :

Concerto pour violon et orchestre op. 64 ; *Le Songe d'une Nuit d'Été* op. 61 ; *Elias*, oratorio op. 70 ; sept quatuors à cordes ; deux quintettes à cordes op. 18 et 87 ; *Romances sans paroles* op. 19 ; *Christus* ; *Psaumes*.

Les mille et un masques de Moreh

Fania Pérez

*Je suis ce que je suis : un clown par destin, un
fabriquant de masques.
Avec la tête d'un chat, la queue d'une poule ; je me
moque et je ris.
Je suis un bouffon par volonté de Dieu.
Je parcours les rues avec mon singe et mon éléphant,
Et les enfants courent comme des brebis autour de moi.
Je suis le fils de la nuit, le magicien des masques :
Ils pleurent, ils rient par ma volonté.
Je suis l'enchanteur de la chauve-souris, l'ami du
crabe et du scorpion.
Mon ventre, l'aquarium où la langouste se promène
avec son compagnon.
Des roses poussent de ma bouche, des épines surgissent
de mon oreille.*

C'est ainsi que Moreh, peintre et graveur, se présente. Ce poème, calligraphié dans une grande huile sur toile est partie intégrante du tableau où figurent tous ces personnages. Ils forment la « Procession ».

Mordecaï Moreh est né sur les rives du Tigre, un des quatre fleuves qui irriguent le Paradis. Il aime raconter que, enfant, « il avait baigné dans le Tigre et le Judaïsme » et rappelle que « les Juifs avaient été exilés en Mésopotamie après la destruction du Premier Temple. Avec l'expansion de l'Islam, cette terre leur est devenue hostile ».

En 1951, âgé de treize ans, ne supportant plus les persécutions dont il est victime en tant que Juif, il quitte Bagdad et part, seul, pour la Terre Promise où sa famille le rejoindra plus tard.

Son arrivée en Israël, l'adolescent la vit comme un rêve réalisé. C'est une délivrance, il se sent, enfin, libre. Malgré les difficultés matérielles, il sait que c'est là qu'il pourra s'épanouir et créer.

Après le baccalauréat, Mordecaï Moreh étudie pendant quatre ans à Bezalel, l'Académie des Beaux-Arts de Jérusalem. Les professeurs sont pour la plupart d'anciens élèves des expressionnistes allemands. Ils sont directifs et rigoureux, ce qui déçoit un peu le jeune artiste, mais il reconnaît la qualité de leur enseignement et acquiert de solides connaissances dans les différentes techniques.

En 1960 une bourse du gouvernement italien le conduit à l'« Accademia di Belle Arti » de Florence, lieu où les professeurs laissent les élèves s'exprimer librement. Autour d'eux tout est art..., et c'est merveilleux.

Deux ans plus tard, une autre bourse, celle de l'Amérique-Israël Cultural Foundation, envoie Mordecaï Moreh à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris où il étudiera encore pendant cinq ans...

Pour Moreh, comme pour le renard dans *Le Petit Prince*, « l'essentiel est invisible pour les yeux ». Ce poète un peu prophète construit son univers et son temps. Sous une apparente légèreté, son œuvre n'est pas facile à appréhender : tout y est symbole et métaphore.

Moreh dit : « Je travaille toujours dans l'urgence, la nuit, à la lumière électrique. Je porte en moi une vision, je l'exécute en image, gravure, peinture, peu importe. Quand je la vois devant moi, elle m'inspire un texte. » Ce texte est un rajout à l'image, c'est un accès qui va permettre à ceux qui la regardent d'essayer de la comprendre. L'écrit est une clé, il ouvre vers d'autres énigmes, d'autres questionnements, d'autres idées. Quelquefois les lettres, en caractères latins ou hébraïques, sont dissimulées dans l'image. Il faut partir à leur recherche et, quand on les a découvertes, reconstituer les mots.

Filiation et Création sont deux mots-clés pour aborder l'œuvre de Moreh.

Pendant cinq ans il a travaillé pour construire une suite de soixante œuvres « dictées » par la Shoah qu'il n'a pas connue mais qu'il a vécue par identification car, dit-il, « nous sommes un seul peuple, et chacun est responsable d'autrui ». Ces œuvres sont les plus poignantes, les plus terrifiantes de toutes celles qu'il a faites. *L'Homme rebelle*, transpercé de flèches, qui court, seul, nu, les yeux bandés, est un hommage au soulèvement du Ghetto de Varsovie. Cette gravure a été choisie pour être l'affiche d'une exposition intitulée « Die Schrecken des Krieges » (Les horreurs de la guerre) qui a eu lieu à Berlin en 1986.

Dans *Crucifixion d'un enfant*, grand tableau à la mémoire des victimes de la Shoah, il écrit :



L'Homme rebelle, 1981 (pointe-sèche)



*Aux battements du tambour, au son de la trompette,
On a amené le fils, dépouillé de ses vêtements,
Nu comme au jour de sa naissance pour être crucifié.
Fils arraché des bras de sa mère, fils de la tristesse, fils
déjà perdu,
Aux chants de la foule, aux hurlements des masses, on a
cloué le fils,
Comme une grenouille de laboratoire. Comme un hibou
de grenier.
Lorsque le corbeau noir de la tristesse descend dans
mon cœur,
Et les lindeuls de la mélancolie enveloppent mon âme,
Je maudis la foule : gueule pourrie de sanglier,
puanteur de fumier.*

Sous le masque du clown et la beauté forte du trait, la violence et la souffrance de l'homme se donnent à voir. Elles sont le fil conducteur de toute cette série.

La mythologie, la Bible sont aussi des sources inépuisables dans lesquelles Moreh plonge avec délices pour en rapporter des toiles aux belles couleurs chaudes et vibrantes, pleines de personnages, d'animaux et de plantes extraordinaires. Quel plaisir de se promener dans *le jardin d'Adam, le jardin des mystères, ou le jardin d'amour. Le dialogue avec l'ange, la licorne ésotérique, la colline des blanches colombes, les fiançailles, la connaissance de soi ou le processus de l'individuation, la perle céleste* nous font rêver. *Le voyage initiatique* nous entraîne loin, très loin, dans un monde où « Tout est ordre et beauté, luxe, calme et volupté ». Sous le masque du clown, la fraîcheur du poète qui nous entrouvre une porte de « son » univers.

Dans *Had Gadya* – la chanson de l'agneau –, « Moreh récite la Haggadah, la revit comme s'il la libérait de l'ombre et de la coutume... La lettre rejoint l'image dans sa parole et l'image, dimension de la parole, n'est plus l'interdit. Ni décor, ni embellissement, elle est composante d'une trace qui est récit, qui est histoire... Il nous fait voir, parce qu'il la voit, la réconciliation perdue ou oblitérée de la lettre avec l'image. » (Naïm Kattan)

Le cerf est le symbole d'Israël. Dans une des nombreuses gravures qu'il a faites à la pointe sèche sur ce thème, intitulée *Le Grand Ancêtre*, Moreh le représente couché, avec sur sa tête sombre à l'œil vif, de très grands bois qui semblent sans cesse repousser et sur lesquels se promènent des petits cerfs tandis qu'un véritable troupeau de biches, de cerfs et de faons vit dans ses flancs clairs.

Moreh, « clown par destin », nous fait découvrir, presque à notre insu, les beautés et les richesses de la tradition juive.

L'homme, le masque et l'animal sont des thèmes récurrents dans l'œuvre de l'artiste.

Les animaux, Moreh les affectionne particulièrement. Il dit que ce sont eux qui permettent à l'homme d'être Homme. L'animal ne porte pas de masque, il se montre tel qu'il est, il ne prétend pas être autre chose que lui-même. L'homme, au contraire, cherche à se dissimuler derrière différents masques... sans penser que le

masque montre plus qu'il ne cache. Il « oublie » que chacun choisit son ou ses masques et que ceux-ci sont parfois très révélateurs.

Dans « *Le Bestiaire enchanté* », les « *Dialogues avec les animaux* », les « *Réjouissances populaires* » et bien d'autres œuvres, tel Jean de La Fontaine dans ses fables, Moreh met en scène dans ses gravures ou tableaux des animaux pour dire ce qu'il pense des hommes. Sa critique mêle souvent tendresse, colère et... humour.

« *Masques et Carnaval* », depuis près de quarante ans de nombreuses expositions sont consacrées à ce thème. Des masques, Moreh ne cesse d'en inventer. Ils sont très présents dans son travail.

Parfois ce sont les visages déformés qui deviennent des masques, d'autres fois ce sont des têtes d'animaux, imaginaires ou réels qui sont posés sur des corps aux formes étranges.

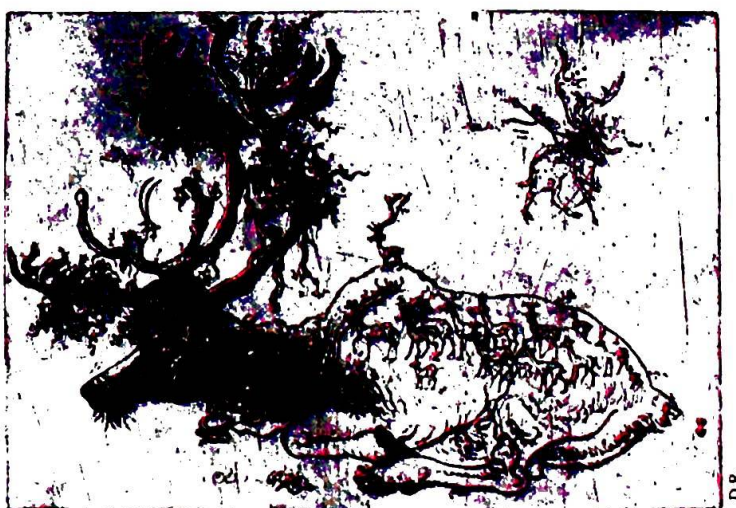
L'humour, la démesure, la sensualité de l'artiste se manifestent aussi sous d'autres formes, par exemple : *Les 17 orgasmes de la musicologue, Le bal inégal – Grandes femmes et petits hommes, ou Vénus Bar* qui fait partie de la série *Pigalle ou les femmes du néon*.

Le soleil et la lune sont, pour Moreh des références. Le soleil, c'est le père. Il symbolise la connaissance, la perfection, le rayonnement, il est indispensable à la vie. La lune, c'est la mère. Elle symbolise le changement, le mouvement. Toujours la même elle se montre, et on la voit différente chaque jour... comme la vie.

En 1996, le peintre a exposé à Jérusalem un tableau *Nous voulons la paix*, dans lequel il a écrit : « Il ne faut pas prendre un corbeau albinos pour une colombe ».

L'œuvre de Moreh est à la fois mythique, mystique et initiatique. L'homme s'intéresse et observe avec acuité tout ce qui existe, hommes, animaux, plantes, minéraux et... les événements du monde. Le moment venu, ils trouveront place dans son œuvre. Nous les découvrirons sous des apparences qui nous surprendront : l'artiste ne nous a pas encore dévoilé ses « mille et un masques ». ■

Fania Pérez



Le Grand Ancêtre (pointe-sèche)

Sid'Ali Boulaloua est né en 1951 dans la casbah d'Alger. Réfugié en France en raison de menaces de mort, il a été accueilli par le Parlement international des écrivains ainsi que par la mairie d'Aubervilliers. Il est journaliste et militant des Droits de l'homme (LDH, Amnesty International et A.C.C.A. que préside Henri Alleg). Il a publié un premier ouvrage Algérie : Dieu pris en otage, aux éditions Amrita. Il nous offre aujourd'hui cette nouvelle.

Semha la Juive

Sid'Ali Boulaloua

En ce temps-là, on ne se préoccupait pas des heures, et la journée était rythmée par les appels à la prière et l'allongement des ombres sur la terrasse ou le Ouest-eddar (patio). La nuit, c'était la position de la lune au-dessus du cap Matifou qui rappelait l'heure tardive et faisait mettre les enfants au lit.

Le temps s'écoulait, imprécis, distendu, généreux, n'exigeant rien qui soit si urgent. Nous voguions dans une espèce de liberté vaporeuse sans rapport avec notre durée. Le temps, puisque non compté, se révélait infini. Les jours se régénérant d'eux-mêmes, nul ne cherchait vraiment à comprendre, peut-être de peur de voir cesser l'obscur et merveilleux miracle.

La certitude, admise en toute innocence, que demain viendra toujours, abolit l'angoisse et rend d'une prodigalité inconsiderée.

Après le déjeuner (et en ces temps de canicule, il consiste invariablement en fritures de poivrons ou de sardines marinées à l'ail et au paprika, ou encore en une salade de tomates et concombres à la fraîcheur si exquise qu'elle en fait presque un dessert, quand ce n'est pas un riche et savoureux mélange d'aubergines et poivrons grillés, arrosés d'huile et marquetés de minuscules carrés d'ail et de cristaux de gros sel), c'est la sieste sur une simple natte sur la terrasse au carrelage rouge, dans l'ombre étroite du muret dont on sait à l'avance qu'elle s'allongera avec la course du soleil.

Le chat est aussi du rituel, ramassé dans un coin, la queue ramenée contre le flanc, les yeux obstinément clos et qu'il entrouvre, de loin en loin et le temps d'un éclair, pour se rassurer.

La voix du muezzin descend, grave, comme ensommeillée et accablée elle aussi par la chaleur de juillet, depuis la mosquée Sidi M'hammed Chrif,

deux rues plus haut, et tire, en douceur, les dormeuses de leurs rêves et les autres de leur torpeur.

L'appel à l'obligation religieuse se transforme, par la grâce de la voix mélodieuse et usée du vieil homme, en invitation à une saine volupté dans la convivialité des âmes légères.

Une des voisines se dévoue.

Ce n'est pas nécessairement son tour, mais son rêve la prédisposait, peut-être, à ce petit sacrifice pour prix de sa réalisation.

Elle se lève, disparaît un instant, puis revient enveloppée par l'odeur charnelle du café qui semble concrétiser un peu du bonheur promis à celles qui ont eu de douces visions.

La meïda arrive avec un plateau en cuivre blanc où trônent une cafetière fumante au milieu de petites tasses de poupée en porcelaine et un sucrier pansu au couvercle surmonté d'un croissant, pareil au dôme d'une mosquée.

Le café est interdit aux enfants de mon âge. Âge où je suis encore toléré parmi les femmes le temps d'une sieste où aucune ne dort véritablement.

Âge où je n'ai droit qu'à quelques gouttes de ce sirop noyées dans le bol de lait matinal, et que j'imagine paradisiaque en voyant les visages s'éclairer et les yeux se tourner vers le ciel. L'élixir en lui-même perdrait sûrement beaucoup de sa magie sans la compagnie et le cérémonial presque liturgique qui lui font cortège.

L'âge, l'instant, l'état d'esprit, les odeurs, le cri d'une mouette ou d'un martinet au-dessus de la tête, la sirène grave d'un bateau, le sourire d'une maman, d'une sœur ou d'une voisine, tout cela frémit silencieusement sur l'athanor universel.

Semha la Juive a vécu et s'est délectée autant que chacun de nous de ces instants bénis.

Semha n'est plus de ce monde et elle a été parmi les dernières qui auraient pu témoigner, si on l'en priait, de ce qu'a pu être la vie de gens simples partageant des joies simples et une adversité sagement, impassiblement attendue, laissant les « problèmes » de culte occuper les gens du culte.

Semha a, pourtant, dû partir, un jour. Elle a quitté, d'abord, la Casbah dont ses aïeux ont suivi au fil des siècles les transformations et qui lui devenait, de mois en mois, plus hostile.

Non ! Le danger ne viendrait sûrement pas de celles qui ne pouvaient se résoudre à prendre le café sans elle, mais, peut-être, de la maison voisine, dont elle était connue sans en être familière.

Elle a dû quitter son pays pour un autre, qui ne pouvait être le sien puisqu'il n'était celui d'aucun de ses ancêtres, et où tout était à faire et à refaire, alors qu'elle n'en avait ni l'envie ni la force. Semha est sûrement morte de vieillesse précoce, de dépit.

Et dans un pays où le café sent aussi bon, dans une cafetière en cuivre blanc ouvragé flanquée d'un sucrier débordant de fleurs de jasmin qu'elle avait tenu à prendre dans son unique valise. Mais il n'était plus servi par les blanches mains de Z'hor ou de Aouaouech au milieu de rires qu'un rien provoque. Les rires chastes et innocents d'une joie de vivre que ne polluaient pas encore l'odeur de la poudre et le soufre de prêches haineux.

Je suis persuadé, un demi-siècle après, que si Z'hor, Aouaouèche et toutes les autres avaient dû partir, laissant Semha à sa Casbah, sa terrasse, son soleil, sa mer, elle serait, tout de même, morte de dépit devant une tasse d'un café tout aussi envoûtant mais sans les rires tant aimés.

Semha veut dire joie, et plus personne, depuis, ne s'appelle ainsi. ■

La révolte des lettres

José Cimerman

Comme chaque matin Josie descend à sa boîte à lettres retirer son courrier et son journal qui arrive par la Poste. C'est un moment qu'elle apprécie beaucoup. Au petit déjeuner, pendant que son thé refroidit un peu, elle feuillette le journal, lit quelques gros titres, regarde les photos.

L'après-midi après son travail, elle a davantage de temps pour lire les articles et ainsi elle apprend ce qui se passe dans son pays et dans le monde.

Mais aujourd'hui ce n'est pas pareil car lorsqu'elle déplie le journal, toutes les lettres imprimées se détachent et tombent sur le sol formant un tas où se mêlent tous les caractères. Elle ne tient plus dans ses mains que quelques pages blanches où apparaissent encore des dessins.

Josie ne bouge pas mais elle se met à trembler.

Qu'arrive-t-il ? Je rêve peut-être, pense-t-elle.

Puis elle se précipite vers les étagères, y prend un livre, un autre, un troisième et de chacun s'échappent toutes les lettres.

Alors, elle descend l'escalier, court vers le café où elle rencontre souvent des amis et s'écrie à l'entrée : avez-vous vu les journaux ?

— Quoi, répondent-ils, encore des mauvaises nouvelles ?

— Mais, regardez plutôt ! Et elle leur apporte les journaux qui se trouvent sur le comptoir. Elle les ouvre et les autres voient une pluie de lettres qui atterrissent sur le sol. Ils ne savent pas quoi dire, ils se regardent, ils lèvent les bras au ciel.

Josie ne perd pas une minute, elle a une idée. Quelqu'un peut l'aider à comprendre cette

chose incroyable. C'est M. Schtinschtein, un savant. Il sait tout, il a beaucoup étudié et il a beaucoup vécu. C'est un homme très âgé qui se pose toujours des questions dont il trouve les réponses car il réfléchit longuement et les solutions apparaissent.

Il ouvre la porte à Josie et s'étonne qu'elle vienne chez lui, comme ça, un matin, sans lui avoir d'abord téléphoné.

— M. Schtinschtein, vous avez un journal ?

— Ma foi non, mais vous n'êtes pas venue pour me poser cette question, je suppose.

— Alors, allez chercher un livre.

— Un livre ? Il n'y a plus de livres chez moi. Ma maison en était encombrée, je ne savais plus où les mettre. Eh bien c'est simple, maintenant je n'en ai plus.

— Vous ne lisez plus, M. Schtinschtein ? Je ne peux pas le croire. Un savant comme vous lit toujours de nouveaux livres, ou a besoin de trouver un renseignement dans l'un d'eux.

— Mais ma chère, nous sommes au XXI^e siècle, nous avons des ordinateurs, l'Internet. Je tape sur mon clavier, j'actionne la souris, je peux tout avoir sur mon écran, tout savoir.

— Alors, pouvez-vous me dire pourquoi les lettres imprimées disparaissent des journaux et des livres ?

— Demandez-le vous-même aux lettres.

— Mais M. Schtinschtein, les lettres entassées par terre ne peuvent pas s'exprimer. Il faut former des mots pour communiquer les uns avec les autres. Les lettres sont toutes mélangées, les mots n'existent plus.

— C'est ma foi vrai. Laissez-moi réfléchir quelques instants.

Puis aussitôt M. Schtinschtein déclare :

— La réponse est sous nos yeux. Les lettres dans les journaux et les livres se sentent menacées par les ordinateurs qui les remplacent aujourd'hui.

— Elles savent qu'on peut se passer d'elles et elles expriment leur inquiétude en se révoltant.

Oui, elles veulent attirer notre attention sur leur situation. Si on ne lit plus les livres ni les journaux, à quoi servent-elles ? Alors, elles se révoltent et leur révolte nous dérange. C'est ce qu'elles voulaient.

Allez vite leur parler, mon amie, elles vous écouteront car elles savent que vous les aimez.

Rassurez-les en leur disant que les livres, tout ce qui est imprimé ne disparaîtra jamais. En vérité, un ordinateur ne peut pas remplacer ce qui est écrit.

Un livre, on le lit assis confortablement dans un fauteuil, allongé sur un canapé, dans le métro, le bus, le train, l'avion. Il peut nous accompagner partout.

Et le journal — c'est parce que je suis très vieux que je ne le lis plus —, c'est aussi un compagnon, on prend le thé ou le café ensemble.

Josie est allée dire tout cela aux lettres qui ont poussé un soupir de soulagement. Ça se voyait bien, le tas se soulevait par endroits.

Ouvrez donc vous-même un livre. Tout y est en ordre, n'est-ce pas ?

P.S : Itamar à qui j'ai raconté cette histoire m'a confié qu'il y avait un livre dont il ne pourrait absolument pas se passer. C'est le Livre de la Magie. On le comprend.

Muriel Klein-Zolty, sociologue et par ailleurs présidente du Cercle Wladimir-Rabi de Strasbourg, vient de rédiger à l'intention des lecteurs de Diasporiques cette étude sur les Juifs d'Alsace, depuis les origines jusqu'à nos jours. Malgré sa longueur inhabituelle, il nous a paru préférable de la publier dans un seul numéro, pour ne pas interrompre votre lecture.

Les Juifs d'Alsace : réflexions sur l'identité juive

Muriel Klein-Zolty

Les historiens du judaïsme alsacien se cantonnent souvent à un point de vue régional et parfois microscopique. Pourtant, loin de se réduire à sa dimension locale, le judaïsme alsacien a marqué de son empreinte l'histoire juive en général ; c'est en Alsace et dans la vallée du Rhin qu'est né le yiddish. La communauté juive alsacienne a aussi été longtemps la plus nombreuse de France, elle a été le réservoir du rabbinat français et a donné à ce qu'on a appelé le franco-judaïsme de nombreuses caractéristiques. Par delà son particularisme, le Juif d'Alsace concentre ainsi bien des contradictions de l'identité juive. Du juif rhénan à l'israélite français, il a porté en lui les multiples facettes d'une identité mouvante et fluctuante que j'aimerais retracer. Pour terminer, j'aborderai la question de l'identité juive actuelle dans une région qui conserve certaines marques spécifiques mais où les interrogations identitaires rejoignent bien évidemment celles qui se posent à l'ensemble des Juifs de France.

Les Juifs d'Alsace, du Moyen Âge à la Révolution

1 – Une origine rhénane

Les Juifs sont-ils arrivés en Alsace avec les troupes romaines qui ont remonté la vallée du Rhône jusqu'à la vallée du Rhin ? Il n'existe pas de preuves tangibles. Mais on peut affirmer avec certitude qu'ils sont présents dans la région au Moyen Âge. L'Alsace appartient alors au Saint Empire Romain Germanique. Protégés par les princes, les Juifs se caractérisent par leur relative aisance et participent à l'éclosion des cités. Il semble que cette période faste ait duré plus

longtemps pour les Juifs d'Alsace que pour ceux d'autres communautés de la vallée rhénane, massacrés durant les croisades.

C'est au XII^e siècle qu'apparaît en Alsace l'amorce d'un déclin lié à l'irruption de l'antijudaïsme et à l'évolution de l'Église qui devient puissance politique et qui assoit son pouvoir politique et idéologique. Le concile de Latran en 1215 rend obligatoire le port de la rouelle jaune et du « Judenhut ». En 1349, c'est le sinistre bûcher de deux mille Juifs strasbourgeois accusés d'avoir provoqué la peste noire en empoisonnant les puits.

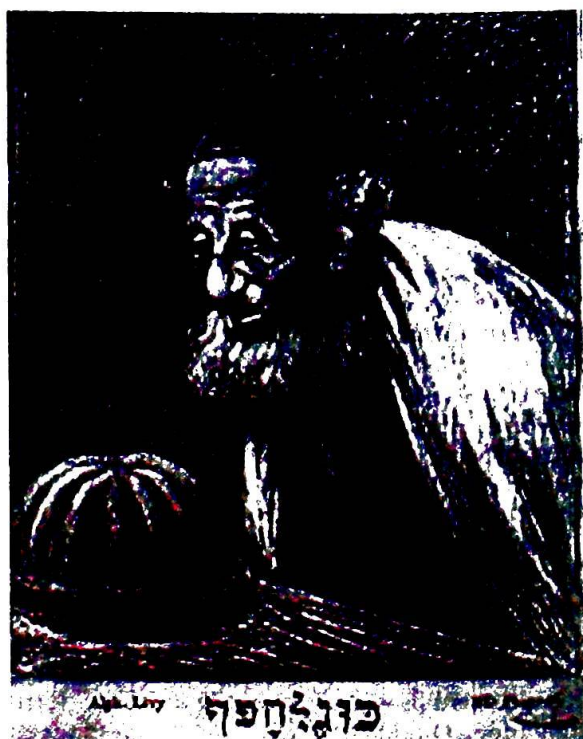
1349 représente ainsi un tournant dans l'histoire des Juifs d'Alsace. À partir de cette date, ils n'ont plus le droit de séjourner en ville et cet interdit perdurera jusqu'à la Révolution française. Les survivants du massacre trouvent refuge dans d'autres villes de la vallée du Rhin et déjà en Pologne. Ceux qui restent en Alsace s'installent dans les villages et le judaïsme alsacien devient un phénomène essentiellement rural.

Ce bref rappel historique permet de comprendre les origines de deux aspects essentiels du judaïsme alsacien, son appartenance au judaïsme rhénan et son caractère rural. Ces deux aspects se maintiendront malgré le rattachement de l'Alsace à la France.

2 – Le traité de Westphalie et les ambiguïtés identitaires

Le traité de Westphalie (1648) qui couronne la guerre de 30 ans et qui rattache l'Alsace à la France entraîne une amélioration du sort des Juifs en Alsace. L'Alsace juive connaît alors une véritable explosion démographique car les nouvelles conditions faites aux Juifs et la protection du roi de France dont ils bénéficient attirent les Juifs venus de l'autre côté du Rhin. Le grand mouvement de constitution du judaïsme alsacien, qui va devenir la communauté la plus nombreuse de France, date de cette période. (70% des Juifs de France vivent en Alsace avant la Révolution).

Les Juifs qui traversent la frontière

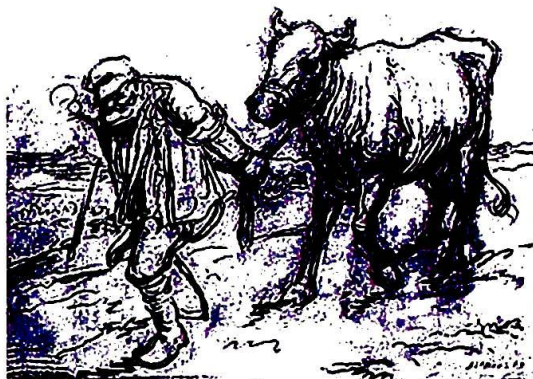


Le kugelhopf (gravure A. Lévy)

rêvent-ils déjà d'être « heureux comme Dieu en France » ? On peut en douter. L'idéalisation de la nation française qu'exprime ce proverbe est bien plus tardive. Pour l'heure, le sentiment national n'est pas encore constitué et ce sont des raisons pragmatiques qui poussent les Juifs à immigrer. Un grand nombre de familles juives de la vallée du Rhin vont vers l'Alsace, d'une part parce que les intendants de Louis XIV et de Louis XV sont plus tolérants et pratiquent une bonne administration là où les petits princes allemands sont tyranniques, d'autre part parce que les Juifs sont protégés de manière intéressée par l'armée française. Les Français en effet ont besoin de chevaux pour compenser les pertes de leur cavalerie et les Juifs d'Alsace s'offrent pour les leur fournir et pour ravitailler l'armée. Ainsi naît entre la monarchie de France et les Juifs d'Alsace une collaboration profitable pour les deux parties. C'est le début de la fortune d'une poignée de Juifs d'Alsace qui deviennent les notables de la communauté et qui forment une sorte d'oligarchie, intermédiaire entre la masse et le pouvoir. Le plus célèbre est Cerf Berr. Grand fournisseur de chevaux qu'il importe d'Allemagne, il est le premier Juif à obtenir l'autorisation de s'établir à Strasbourg, malgré l'hostilité de la ville. En dépit de l'enrichissement d'une petite caste de notables, la masse des Juifs continue à vivre dans la misère et à être soumise à des lois d'exception comme l'interdiction de résider dans les villes ou de posséder la terre. En fait, les Juifs d'Alsace se trouvent placés dans une situation paradoxale. Situation paradoxale tout d'abord du point de vue juridique. L'Édit d'expulsion du 17 septembre 1394 demeure en vigueur, rendant par là illégale la présence des Juifs en France. Cependant cette présence est tolérée et les Juifs payent un droit de protection royale qui les cantonne dans une sorte de « clandestinité légale ». Un aspect essentiel de cette tolérance est de s'exercer non pas à

titre individuel mais collectif. Ce mode d'organisation considère que les Juifs n'existent pas en tant

ques qui se forment dès le Moyen Âge et qui perdurent jusqu'au XIX^e voire au XX^e siècle.



Le marchand de bestiaux (gravure A. Lévy)

qu'individus, mais comme un entité collective ou « nation juive » comme on l'appelle alors. Celle-ci exerce sur ses membres aussi bien un pouvoir juridique que financier. Situation paradoxale également au point de vue « identitaire ». Sujets protégés du roi de France, dépendant politiquement et économiquement de lui, les Juifs d'Alsace appartiennent spirituellement, intellectuellement, au judaïsme rhénan. Leur lien à la France est encore très ténu et leur sentiment de francité très pragmatique et faible. Ils parlent le jeddish-daïtch et peu d'entre eux sont capables de s'exprimer en français. Malgré la coopération économique de certains parmi eux avec l'armée française, leur manière de vivre continue à ressembler à celle des Juifs de l'autre côté du Rhin. Les Juifs d'Alsace forment ainsi un groupe très particulier, plus proche du judaïsme rhénan que des autres branches de la judaïcité française comme les Sépharades du Sud-Ouest déjà intégrés économiquement, avec lesquels ils n'ont pas de contacts sinon, le cas échéant, des rapports conflictuels¹ La constitution du judaïsme français est en effet postérieure à la Révolution française.

3 – la culture judéo-alsacienne²

Le judaïsme alsacien présente des caractéristiques culturelles spécifi-

Le jeddich-daïtch

L'usage de cette langue délimite le judaïsme rhénan. Parlée par les Juifs de l'aire alémanique, elle est l'ancêtre du yiddish de l'Est qui se détache progressivement d'elle à partir du milieu du XIII^e siècle, quand les Juifs émigrent vers la Pologne. Le jeddish-daïtch a été pendant des siècles la langue de l'intimité familiale et communautaire et a représenté pour les Juifs d'Alsace un facteur décisif d'identité collective.

Un judaïsme rural

Les Juifs ne pouvant résider dans les villes jusqu'à la Révolution française, ils vivent dans les villages. Si, jusqu'à l'émancipation (et au-delà en raison de la persistance des préjugés), ils incarnent l'étranger et sont objet d'opprobre et de mépris, ils n'en jouent pas moins dans cette campagne rurale un rôle économique primordial. Les rapports qu'ils entretiennent avec leurs voisins non juifs sont ambigus, l'hostilité n'excluant pas, même sous l'ancien régime, une certaine symbiose avec le monde ambiant. Astreints à vivre dans les villages où ils n'ont pas le droit de cultiver la terre, les Juifs se spécialisent dans le commerce des animaux. En temps de guerre ils fournissent les chevaux aux autorités et, en temps de paix, vendent les bestiaux aux paysans. Ils cherchent les bêtes dans les prés du plateau lorrain, de Forêt Noire ou de

¹ Les clivages entre Alsaciens et Sépharades du Sud-Ouest apparaissent au grand jour en 1787 lors d'une commission promulguée par Mallesherbes dont l'objectif est d'étudier l'extension éventuelle aux Juifs des mesures prises en faveur des protestants. Les Portugais, dont l'émancipation économique est manifeste, refusent la promulgation d'une loi qui pourrait les assimiler aux Alsaciens (La scène se reproduit en 1790 lorsque les Sépharades envoient à la Constituante une pétition où ils font part de leur intégration à la bourgeoisie et où ils se désolidarisent des Juifs d'Alsace).

² Sur les traditions des Juifs d'Alsace, voir les ouvrages de Freddy Raphaël et Robert Weyl : *Juifs en Alsace et Regards Nouveaux sur les Juifs d'Alsace* (Privat 1977).



Bourgogne et les poussent le long des routes jusqu'à leurs clients attirés. Le Juif représente l'intermédiaire indispensable auprès du paysan alsacien.

Beaucoup de Juifs sont également colporteurs et apportent aux paysans tout ce dont ils ont besoin dans leurs fermes dispersées. Ils remplissent une fonction économique très utile et sont pratiquement le seul intermédiaire entre les centres commerciaux et la campagne. En plus de sa fonction économique, le colporteur tisse un réseau de communication. Il transmet en effet les informations inédites et fait fonction de journal parlé ambulante. Misérable, il entretient longtemps le mythe du Juif errant, immoral et effrayant.

Le point le plus délicat de la vie socio-économique est l'importance des Juifs dans le crédit local. Leur rôle de prêteur d'argent a alimenté l'antisémitisme traditionnel, comme le montre l'affaire de fausses quittances en 1777³. Leur position dans le prêt à intérêt n'est pourtant pas dominante. Il n'y a pas dans ce monde rural de gros banquiers juifs. Il reste des traces de prêts dans les archives notariales. Ce qui apparaît, c'est la multitude de ces prêts, portant sur des sommes très faibles.

La religion

Plus que par sa tradition intellectuelle, le judaïsme alsacien se caractérise par une sorte de religion candide qui colore la vie quotidienne, animée par les rassemblements communautaires. Cette religion vécue dans la quotidienneté est facteur d'identité au moins jusqu'au XIX^e siècle⁴.

La présence multiséculaire de ce judaïsme autochtone a contribué à modeler la région. L'Alsace regorge de traces juives aussi bien dans son parler (on a recensé cinq cents hébraïsmes qui ont pénétré le langage alsacien) que dans sa littérature ou dans ses lieux de mémoire.

³ Des paysans débiteurs de Juifs présentent à leurs créanciers des fausses quittances très bien imitées. Cette affaire se solde par des procès qui n'aboutissent à rien mais provoquent des émeutes antijuives surtout dans le sud de l'Alsace.

⁴ Voir note 2.

L'Émancipation : de la Nation juive à la communauté israélite

1 – Les principales étapes

Rappelons brièvement les principales étapes de l'émancipation. La Révolution accorde les droits civils aux Juifs : le 28 janvier 1790 aux Sépharim du Sud-Ouest, le 10 juin 1791 aux Juifs des enclaves pontificales qui viennent d'être rattachées à la France et le 27 septembre 1791 seulement aux Juifs d'Alsace. Cette différence s'explique par le fait que les Juifs portugais sont déjà fortement intégrés au moment du décret, alors que les Juifs d'Alsace apparaissent comme le groupe le plus déshérité et le plus retardataire au sein des juiveries françaises. D'autre part les Juifs alsaciens ont affaire pendant les premiers mois de la Révolution à une opinion hostile, tant sur place qu'à l'Assemblée nationale. On les accuse de délits économiques d'usure, d'accaparement de biens. Une forte opposition au projet d'émancipation est menée par les députés des régions Est, prétextant les troubles qu'ils peuvent entraîner dans la population non juive.

La deuxième étape de cette émancipation a lieu avec les décrets napoléoniens de 1808 qui, avec la création des consistoires, établissent les bases de l'organisation communautaire en France. Mais simultanément, en Alsace, un nouveau système d'inégalité juridique est instauré. Faisant de la « régénération » des Juifs la condition *sine qua non* de droits civiques, Napoléon reproche aux Juifs d'Alsace de ne pas s'être assimilés à leurs concitoyens et de continuer à pratiquer l'usure. Il signe le 17 mars 1808 le « décret infâme » qui remet les Juifs d'Alsace hors du droit commun pour les dix années suivantes.

Pour l'ensemble des Juifs de France et en particulier pour ceux d'Alsace, c'est sous la Restauration et la Monarchie de Juillet que l'émancipation juridique est définitivement acquise. La Restauration ne reconduit pas le « décret infâme » et la Monarchie de

⁵ Tous les Juifs comparaissant devant un tribunal devaient jurer sur la Torah.

Juillet accorde le statut de culte reconnu et salarié à la religion israélite (1834), puis abolit le serment *more judaico*⁵ encore exigé des Juifs d'Alsace (1846), dernière trace de l'inégalité devant la loi. Plus aucune loi écrite ne différencie désormais les Juifs des chrétiens : il n'y a plus d'antisémitisme légal. Toutes ces mesures entraînent le passage de la « nation juive » à la « communauté israélite », et la naissance progressive d'une nouvelle identité juive fondée sur la dichotomie espace privé/espace public. Le Juif français est désormais un israélite, à l'instar des catholiques et protestants, au moins sur le plan du droit. La relégation de la religion dans l'espace privé s'accompagne du développement du sentiment patriotique et de la rupture avec les éléments supranationaux du judaïsme.

2 – L'émancipation et l'identité des Juifs d'Alsace

Pour les Juifs d'Alsace le processus d'émancipation a une incidence contradictoire.

Persistance de la sociabilité traditionnelle

En un sens, l'émancipation ne change pas de fond en comble la sociabilité traditionnelle. Alors qu'on voit se dissoudre les anciens ghettos du pape, le judaïsme alsacien subsiste comme judaïsme villageois dans sa dimension religieuse et économique. En Alsace l'émancipation politique précède nettement l'émancipation économique et culturelle et les comportements traditionnels et modes de vie contractés sous l'ancien régime persistent.

Le décret d'émancipation de 1791 qui fait des Juifs des citoyens à part entière permet théoriquement le retour dans les villes et l'exercice de tous les métiers. Mais les Juifs ne deviennent pas paysans ou artisans pour autant. En effet, ces deux types d'activité qui n'offrent pas de véritables promotions économiques et sociales ne les attirent pas, en outre ils sont coupés depuis des siècles de toute expérience agricole.

La transformation du statut politique des Juifs en 1791 n'entraîne donc pas



une modification profonde de leur statut social. Au début du ^{xx}^e siècle, la grande majorité des Juifs d'Alsace continue ainsi d'assumer au sein de la société alsacienne la fonction que lui a imposée l'ancien régime, celle d'intermédiaire. À la veille de la Première Guerre mondiale, les deux tiers des Juifs d'Alsace résident encore dans les villages, malgré l'attrait commercial et culturel des centres urbains et le judaïsme traditionnel perdure avec l'usage du jeddich-daïtch comme langue vernaculaire. Certes, progressivement, les Juifs apprennent le français, intègrent la culture française et les valeurs de patriotisme. On assiste à la naissance d'une sorte de syncrétisme culturel, qui mêle des éléments de culture française aux usages traditionnels, en incorporant par exemple de temps à autre le drapeau tricolore aux *mappoth*⁶. À partir de 1860 le modèle urbain commence à s'imposer. La communauté juive de Strasbourg se constitue lentement, on compte 1 476 Juifs à Strasbourg en 1808, 3 126 en 1866 sous la Restauration. La première synagogue est ouverte. Avec l'urbanisation on assiste à une mutation socio-économique des Juifs et à leur embourgeoisement, le marchand de bestiaux devenant agent immobilier en ville, et à une mutation de l'identité religieuse qui se confessionnalise et

qui est reléguée dans l'espace privé. Les pratiques religieuses déclinent, le jeddich-daïtch devenant langue de connivence et non plus langue de communication courante.

Toutefois l'importance de ce modèle urbain strasbourgeois est à relativiser avant la Première Guerre mondiale et même encore après, et les Juifs alsaciens dans les villages ne pensent sans doute pas que leurs us et coutumes appartiennent à l'espace privé. En dépit du patriotisme auquel ils adhèrent progressivement, ils continuent vraisemblablement à se définir comme juifs plutôt qu'israélites. Le mot « israélite » n'existe d'ailleurs pas en jeddich-daïtch.

L'identité du Juif alsacien confronté à la modernité est donc complexe et contradictoire. Son appartenance à la culture rhénane contribue à cette complexité. De culture rhénane, il intègre peu à peu une identité française qui le distingue de ses cousins de l'autre côté du Rhin, d'une part à cause de la montée du sentiment patriotique et d'autre part à cause de la fermeture des frontières. Le Rhin devient en effet une frontière à partir de la Révolution. En fermant ses frontières la Révolution délimite l'entité alsacienne et amène les Juifs d'Alsace à prendre conscience de leur différence culturelle et géographique avec les Juifs rhénans.

Mais, en même temps, des relations vivantes sont maintenues entre le judaïsme d'Alsace et le judaïsme rhénan, à la fois parce que les références culturelles restent communes, parce que les liens familiaux persistent (on continue à chercher femme en Rhénanie voisine), et à cause de l'expérience de l'annexion pour la grande majorité des Juifs alsaciens. Cette majorité de Juifs d'Alsace restée sur place pendant l'annexion de 1870 à 1918 s'est bien adaptée à l'Allemagne de Guillaume II. Il est difficile de dire (aucune étude historique n'aborde cette question) dans quelle mesure ces Juifs alsaciens devenus allemands intègrent les valeurs du patriotisme allemand ou s'ils sont suffisamment francophiles pour que leur francophilie soit un antidote. En tout cas, ils fréquentent l'école allemande et un certain nombre d'entre eux combat-

tent sous l'uniforme allemand pendant la Première Guerre mondiale contre leurs frères, patriotes français.

Les Juifs d'Alsace et le franco-judaïsme

Si le processus d'émancipation n'érode que très lentement la sociabilité traditionnelle des Juifs d'Alsace, il permet aussi à une minorité d'entre eux de s'expatrier à Paris, de constituer la communauté juive parisienne et de contribuer à forger une nouvelle définition de l'identité juive. En effet, la montée du sentiment patriotique conjuguée aux effets de l'annexion et des raisons aussi sans doute économiques poussent un certain nombre de Juifs d'Alsace, en particulier les couches les plus aisées et celles qui sont déjà urbanisées, à émigrer à Paris ou dans d'autres villes de province. Les chiffres de ces expatriés oscillent entre 6 000 et 10 000, il s'agit d'une minorité par rapport à l'ensemble des Juifs d'Alsace restés sur place. Mais cette minorité joue un rôle déterminant dans la constitution du judaïsme français. Elle donne ses caractéristiques spécifiques au judaïsme parisien et à la communauté juive française dans son ensemble.

Communauté la plus nombreuse en France avant la Révolution, les Juifs d'Alsace constituent le réservoir biologique de la population juive en France pendant tout le ^{xx}^e siècle jusqu'à l'arrivée des Juifs d'Europe de l'Est. Leurs descendants, à Paris ou dans d'autres communautés en province, influencent les institutions et les caractéristiques de la population juive moderne en France.

Il y avait 550 juifs à Paris en 1789, 3 800 sous l'Empire, 11 000 en 1861 et 25 000 en 1872, et les Alsaciens en représentent selon les sources entre la moitié et les trois quarts.

Après l'annexion allemande de 1870, le départ des Juifs vers Paris permet le développement de la population juive parisienne dont ils deviennent les cadres religieux.

Le premier Juif alsacien à jouer un rôle dans l'encadrement religieux est le président du grand Sanhédrin, David Sintzheim (beau-frère de Cerf Berr). Devenu grand rabbin et



Le Grand Rabbin David Sintzheim, dessin de Damame

⁶ Linge servant à envelopper les rouleaux de la Torah.

président du Consistoire Central des Israélites de France, il persuade l'Empereur que les rites des Juifs ne les empêchent pas de se plier à l'autorité de l'État.

L'Alsace fournit pratiquement tous les rabbins jusqu'à l'arrivée de Juifs d'Europe de l'Est. Le père du grand rabbin de France, Zadoc Kahn (1839-1905), est un colporteur juif de Mommenheim qui parcourt la campagne pour vendre du tissu aux paysans. Figure emblématique, le rabbin Zadoc Kahn est patriote jusqu'au bout des ongles et tient des discours au patriotisme vibrant et quelque peu ampoulé.

Autre exemple, le rabbin de Mulhouse, Isaac Lévy. Abandonnant son poste à Mulhouse pour ne pas devenir allemand, il dit avoir aimé la France « d'un amour vif et ardent, parce qu'elle est bonne et généreuse, parce qu'elle prend en main la cause du faible et des opprimés, parce qu'elle est l'instigatrice du progrès et parce que sur son sol germent les nobles idées de tolérance et de fraternité. Parce qu'elle a réparé les iniquités dont les Juifs furent victimes depuis des siècles »⁷.

Il y a de véritables dynasties de rabbins d'origine alsacienne. La lignée des Durkheim comporte huit générations de rabbins. En 1978 est mort un des derniers représentants du rabbinat alsacien, le grand rabbin Ernst Gugenheim, héritier d'une autre lignée.

Les Juifs d'Alsace établis à Paris ont joué un grand rôle dans la constitution de ce franco-judaïsme qui se traduit par une relégation de la religion dans l'espace privé et l'identification des valeurs juives aux valeurs républicaines. La troisième République est l'âge d'or du franco-judaïsme qui vénère tout autant Jules Ferry que Moïse, comme s'il transférait sur le patriotisme français le messianisme hérité des ancêtres. Entre les Juifs et la France républicaine, il y a non seulement une communauté d'intérêts mais aussi une communauté d'identité. Le Juif de France est désormais

un Français israélite et en tant que tel se lance dans la surenchère patriotique pour payer sa dette à la République.

Un certain nombre de Juifs d'Alsace, dignes représentants de l'ordre républicain issu de la tradition révolutionnaire, occupent une place éminente dans la vie économique (Albert Kahn, le banquier devenu mécène, originaire de Marmoutier), politique (Léon Blum), culturelle (Émile Durkheim, descendant des rabbins alsaciens, ou Marcel Mauss) ou littéraire (André Maurois).

Les optants et les migrants des anciens départements du Rhin constituent aussi une large part de ceux que Pierre Birnbaum a classés comme « Les Juifs d'État » ou « les fous de la République »⁸, hauts fonctionnaires ou hommes politiques importants de la Troisième République. Ces Juifs d'État trouvent dans les principes de 1789 tels qu'ils se voient définitivement appliqués après l'instauration de la Troisième République le fondement de leur existence vouée au service de l'État. Passionnés par leur nouveau rôle au service de l'intérêt public, conscients de leurs devoirs, ils s'investissent corps et âme dans leur nouvelle fonction et aiment la République avec dévotion.

Un des résultats de l'émancipation est ainsi la formation d'une élite de hauts fonctionnaires attachés au service public et soucieux d'apparaître comme tel. Et c'est là une des spécificités de l'émancipation à la française. Alors que l'Allemagne demeure hostile à l'entrée des Juifs dans les structures politico-administratives, en France les structures d'un État jacobin intégrateur évitent aux Juifs d'avoir à acheter « leur billet d'entrée dans la société » au prix d'une conversion, comme c'est le cas en Allemagne et en Autriche. Un exemple emblématique de ce parcours est Camille Sée. Juif originaire de Colmar, son engagement républicain sous l'Empire lui permet de devenir à 23 ans en 1870 secrétaire général

du ministère de l'Intérieur. Devenu député, il fait adopter en 1878 la loi organisant l'enseignement secondaire public des jeunes filles. Pour lui, la République naissante a besoin de femmes instruites et soustraites à une influence cléricale trop prégnante... Le modèle républicain pousse nombre de Juifs d'Alsace à s'engager dans l'armée. Par cet intermédiaire ils démontrent leur patriotisme qui doit les intégrer définitivement dans la Nation. À partir de la Restauration la carrière militaire apparaît comme une voie sûre pour assurer la promotion sociale des Juifs d'Alsace souvent d'origine très modeste, et plus tard un nombre non négligeable de jeunes gens issus des communautés rurales parviendront au grade d'officiers de l'armée française. Comme le montre l'historien Birnbaum, le pourcentage des Juifs d'origine alsacienne formés à l'École Polytechnique qui entrent dans l'armée est important, Dreyfus était loin d'être un cas isolé. Nombre de Juifs alsaciens sortis de l'École Polytechnique et devenus officiers de l'armée française sont morts au champ d'honneur. André Durkheim, le fils d'Émile, normalien de grand

MOTION EN FAVEUR DES JUIFS,

Par M. GRÉGOIRE, Curé d'Embermenil, Député de Nancy; précédée d'une Notice historique, sur les persécutions qu'ils viennent d'essuyer en divers lieux, notamment en Alsace, & sur l'admission de leurs Députés à la Barre de l'Assemblée Nationale.



Motion en faveur des juifs d'Alsace, par l'Abbé Grégoire. 1789. Fac-simile Edhis 1968.

⁷ Citation extraite de l'ouvrage de Béatrice Philippe : *Être juif dans la société française*, Éditions Complexe, 1997.

⁸ Pierre Birnbaum : *Les Fous de la République*, Seuil, 1994.



avenir, meurt au combat, au grand désespoir de son père.

Je terminerai ce deuxième point en m'interrogeant sur les contradictions de cette identité franco-juive que le Juif alsacien a contribué à forger. Car si ce modèle de l'israélite patriote dont l'histoire a montré les limites ne convient plus à notre sensibilité d'aujourd'hui, il est pourtant important de faire le bilan de ce franco-judaïsme de manière non manichéenne. Celui-ci présente en effet deux aspects, positifs et négatifs, à la fois concomitants et contradictoires.

- L'histoire de ces Juifs alsaciens expatriés qui ont cru aux valeurs de la République est en général occultée de l'historiographie juive, sous le prétexte de leur assimilation. Il importerait de réparer cette injustice. En effet certaines valeurs auxquelles ils ont adhéré, comme le rationalisme, l'humanisme, l'universalisme..., appartiennent à notre héritage d'humanistes mais aussi de Juifs laïques. Il manque une étude qui montrerait qu'à l'instar des Juifs allemands ou autrichiens, certains Juifs français du XIX^e siècle couramment considérés comme assimilés ont moins abandonné le judaïsme que transposé des valeurs juives sur le plan laïque. Les valeurs juives traditionnelles, le souci pour la famille, une certaine intransigeance morale, le respect du travail intellectuel, héritier du prestige de l'enseignement religieux, le rationalisme, l'espérance messianique, ont pu se trouver ainsi transférés sur le plan laïque.

- Ce processus d'intégration et de laïcisation a assuré la vitalité de la présence juive en culture et en politique et cette présence a enrichi l'héritage culturel français et européen.

Cependant le franco-judaïsme porte en lui également des écueils que l'histoire a largement révélés.

- L'éloignement de la pratique religieuse a pu se traduire par un processus de délitement identitaire, d'assimilation ou par un traditionalisme sclérosé, conformiste et peu exigeant.

- Associées aux effets de la promotion sociale et de l'embourgeoisement, les valeurs pragmatiques ont pu se substituer au culte de la raison.

- Même si le franco-judaïsme, et en particulier le judaïsme alsacien, a été républicain et a fourni des militants notoires au mouvement socialiste, il présente aussi, contrairement au judaïsme d'Europe de l'Est, un caractère légaliste et faiblement politisé. Favorables à l'ordre politique qui a permis leur émancipation, les Juifs d'Alsace et de France en général ont célébré avec une égale sérénité tous les régimes qui se sont succédé, y compris celui de Louis Philippe après les journées de 1830.

- Un repli sur soi frileux s'est substitué chez beaucoup de Juifs à l'adhésion aux valeurs universelles et le nationalisme a pris le pas sur l'adhésion à la nation. Les Juifs ont embrassé en effet le nationalisme avec l'élan des nouveaux convertis. La reconnaissance légitime des Juifs envers la France s'est pervertie en chauvinisme.

Cette contradiction que porte en lui le franco-judaïsme est peut-être la même que l'on peut repérer à l'échelle plus globale de la nation française, celle de l'État républicain émancipateur, rationaliste et laïque, et celle du nationalisme.

C'est dans cette perspective qu'il convient de comprendre le rejet et l'ostracisme dont sont victimes les Juifs d'Europe de l'Est à leur arrivée en France aussi bien à Paris qu'à Strasbourg. Un patriotisme exacerbé et chauvin, un mépris ethnocentrique et condescendant à l'égard des Juifs miséreux fuyant l'Europe orientale, tel est le billet d'entrée que les Juifs d'Alsace payent pour être admis dans la société majoritaire et particulièrement dans la bourgeoisie. La présence de ces Juifs venus d'ailleurs souligne leur propre vulnérabilité. Ils remettent en question par l'image qu'ils donnent cette assimilation longtemps rêvée et si chèrement acquise.

Pour les Juifs de l'Est, le judaïsme ne constitue pas une simple religion mais est plutôt un mode de vie, lié à l'existence d'un particularisme linguistique, socioculturel, politique et national, la *yiddishkeit*. On a là deux conceptions opposées du judaïsme, d'une part la tendance à réduire le judaïsme à une religion organisée autour du culte synagogal, d'autre part l'affirmation d'une dimension culturelle et

laïque de la judéité.

Au recensement de 1931 le nombre de Juifs étrangers établis à Strasbourg représente 39% de l'ensemble de la population juive de la ville. Ils ont choisi l'Alsace pour des raisons à la fois géographiques et linguistiques (l'alsacien est proche du yiddish).

Jusqu'à la guerre deux formes de judéité se côtoient ainsi de manière conflictuelle, la communauté israélite de Strasbourg autour de la synagogue quai Kléber, et les Juifs d'Europe de l'Est autour de leurs petits oratoires et leurs réseaux de sociabilité politiques et culturels. Ces derniers sont soumis à un certain nombre de mesures vexatoires telles l'obligation d'enterrer leurs morts dans un cimetière spécial, à Gerstheim par exemple.

Malgré l'affaire Dreyfus, et l'antisémitisme qui atteint son apogée entre les deux guerres, les Juifs d'Alsace ne se départissent pas de leur loyalisme et de leur patriotisme. Rappelons que depuis la Restauration (abolition du serment *more judaico*) et jusqu'à Vichy, il n'y a plus de discrimination légale des Juifs. L'antisémitisme disparaît de la législation, (sauf durant la période d'annexion allemande) Malgré la persistance d'un antijudaïsme populaire qui s'exprime en particulier aux moments de crise (lors de la Révolution française ou pendant la Révolution de 1848), les Juifs d'Alsace entretiennent plutôt de bonnes relations avec leur environnement et vivent paisiblement.

Entre les deux guerres, on assiste pourtant en Alsace à l'émergence d'un antisémitisme moderne qui puise ses sources à la fois en France et en Allemagne et qui vise d'abord les Juifs immigrés. Le 24 septembre 1939, ont lieu le début de pogroms et une réunion antisémite à la Maison Kamerzell.

À la défaite de 1940 les Juifs sont expulsés des villages et l'Alsace est *judenrein*. Leurs biens mobiliers et immobiliers sont confisqués par les Allemands, souvent distribués aux Alsaciens ou pillés par eux. La grande synagogue est détruite. Bannis de leur terre, les Juifs alsaciens deviennent des parias, se mêlant aux Juifs étrangers jetés avec eux sur la route de l'exil.

L'Après-guerre

Les survivants qui rentrent à Strasbourg fin 1944 entreprennent de reconstruire sur des ruines et de reconquérir une place au sein d'une Alsace qui s'emploie à bâtir une mémoire unanimiste fondée sur l'occultation de toute responsabilité. Les Juifs découvrent que leurs biens ont été spoliés ou que leurs appartements sont occupés par des nouveaux habitants pas toujours prêts à accueillir les revenants de manière chaleureuse. Quelles sont les caractéristiques de ce judaïsme alsacien d'après guerre ?

1 – La communauté juive d'après-guerre

On observe tout d'abord l'érosion du judaïsme rural. La plupart des Juifs de la campagne s'installent à Strasbourg, poursuivant un processus de promotion sociale déjà amorcé avant guerre. On observe également la lente agonie et la disparition progressive du judaïsme laïque et de gauche en tant que structure. Il y a à Strasbourg, en ce qui concerne les enfants d'immigrés survivants, soit une relégation de leur spécificité dans le cadre de l'intimité familiale soit une fusion avec le judaïsme majoritaire local. Le yiddish de l'Est n'était plus parlé – et pas encore revenu à la mode. Il ne reste alors comme force constituée que les institutions communautaires, centralisées à Strasbourg. Par rapport à l'avant-guerre, ces institutions ont quelque peu évolué. Les persécutions ont entraîné la prise de conscience d'un destin juif commun et l'antagonisme entre les deux communautés (alsacienne et d'Europe de l'Est) s'est estompé. La guerre a cassé le rêve de l'assimilation heureuse, a cassé ce qui est apparu rétrospectivement comme une tragique illusion. Néanmoins, pour l'heure, le modèle de l'israélite français, comme avant guerre, reste dominant, et le patriotisme français est encore à l'honneur. C'est plus tard que ce modèle entrera en crise en même temps que l'émergence de la mémoire de la Shoah et la réévaluation du régime de Vichy.

L'arrivée de 4 000 Juifs maghrébins après la décolonisation insufflé à la judaïcité strasbourgeoise un dynamisme nouveau. Ils ont en général choisi cette ville à cause de sa réputation de religiosité de la communauté. On compte parmi eux un grand nombre de Juifs mozabites. Leur arrivée a conféré aux Juifs une plus grande visibilité avec l'ouverture de restaurants casher et d'espaces communautaires. Ils ont dans l'ensemble été mieux accueillis que leurs prédécesseurs venus d'Europe de l'Est, même s'ils ont eu des difficultés d'adaptation au ciel gris d'Alsace et ont apporté avec eux la nostalgie du pays natal et d'une communauté plus solidaire.

Leur immigration à Strasbourg a porté à 15 000 le nombre de Juifs dans la ville, chiffre qui est resté constant depuis lors. Aujourd'hui on peut dénombrer en effet à Strasbourg environ 15 000 Juifs, dont 10 000 rattachés aux institutions officielles. Les chiffres sont éloquentes. Davantage qu'à Paris ou dans d'autres villes de province, la communauté juive est fortement structurée autour d'un noyau, la communauté israélite de Strasbourg, et ses différentes organisations (cercle d'études juives, *Wizo*, etc.)

Cette communauté est restée fidèle aux institutions d'avant guerre, et en même temps elle a évolué. Ce qui est resté constant, c'est l'emprise de l'identité religieuse. Symboliquement, la plupart de ces 10 000 juifs qui ont fait le choix d'adhérer à la « communauté israélite » se perçoivent comme membres d'une collectivité religieuse. Pourtant, comme partout, la pratique est fortement édulcorée. En Alsace comme ailleurs, les oratoires restent relativement vides, hormis le jour de Yom Kippour, malgré la présence de la communauté sépharade. Mais que la réalité ne soit pas conforme au mythe n'entame en rien la force de celui-ci. Il tient lieu de discours idéologique dont la fonction est de masquer la laïcisation de fait des modes de vie. En Alsace, plus que dans d'autres régions de France, le concept de laïcité juive et même de judaïsme libéral reste incompris. Il est violemment rejeté par ces mêmes Juifs dont l'attitude à

l'égard de la religion est faite de compromission

Cette incompréhension est due à la fois à la tradition confessionnelle du judaïsme alsacien, à la disparition du judaïsme séculier yiddishisant d'avant guerre qui aurait été en mesure de proposer un contre-modèle à cette identité confessionnelle, et au fait que le judaïsme sépharade n'a pas de tradition de sécularisation et a pu trouver sa place dans ce modèle dominant. Un autre raison qui explique la prégnance de cette identité confessionnelle est l'existence en Alsace du système concordataire encore en vigueur qui met sur le même plan les trois religions dominantes (israélite, catholique et protestante). Lors de son retour à la France en 1918, l'Alsace n'est pas assujettie à la loi de séparation de l'Église et de l'État de 1905. C'est la raison pour laquelle les rabbins, curés, pasteurs rémunérés par l'État sont très nombreux dans la région et cette pléthore de rabbins contribue à forger dans la représentation collective l'image des Juifs comme entité religieuse. Dans toutes les écoles publiques sont dispensés des cours de religion protestante, catholique et israélite. La religion musulmane n'étant pas reconnue par le Concordat, les petits musulmans fréquentent des cours de morale institués pour les enfants des couples mixtes ou de ceux qui rejettent l'identité confessionnelle.

Malgré la prégnance de cette identité confessionnelle semblable à celle d'avant guerre, la communauté juive a évolué et plusieurs éléments permettent d'expliquer cette évolution.

Tout d'abord il y a l'adhésion au sionisme. En 1967, il se produit un tournant dans l'identité juive des Juifs de France et particulièrement ceux d'Alsace : la Guerre des Six jours. Rappelons que jusqu'en 1945 la quasi-totalité des Juifs de France est hostile au sionisme politique et que jusqu'en 1967 les relations diaspora-Israël ne dépassent pas le stade d'un intérêt lointain pour une terre non moins lointaine.

Ce ralliement au sionisme s'est traduit à Strasbourg par le départ des intellectuels les plus en vue et, pour ceux qui sont restés, par une inféodation



radicale à l'État d'Israël. On pourrait dire qu'Israël a pris dans la conscience juive la place que revêtait avant guerre l'État français. En effet, depuis 1967 de nombreux Juifs entretiennent le même rapport à l'égard d'Israël que leurs prédécesseurs avaient avec la France. Même état d'esprit, allégeance totale et sans esprit critique, patriotisme et langue de bois. Ces Juifs si enclins à critiquer le patriotisme de leurs prédécesseurs ne savent pas à quel point ils leur ressemblent. Il ne sert à rien de critiquer l'allégeance docile et la passivité des Israélites du XIX^e siècle, si le résultat doit en être la recréation de comportements similaires à l'égard d'Israël. On aurait pu imaginer que le soutien à Israël se définisse sur des bases éthiques et culturelles à la manière de Buber ou de Ahad Ha'Am, le héraut du retour à la culture juive en tant que fondement essentiel de l'identité collective du peuple juif. Au lieu de cela, il s'est accompagné le plus souvent d'une forme de nationalisme fermé, une langue de bois et un conformisme intellectuel navrants. Le point positif de la rupture qu'a introduite le sionisme, c'est que le judaïsme n'est plus limité aux frontières de l'État français et la notion de peuple juif s'impose. Le terme de juif

est progressivement revendiqué plutôt que celui d'Israélite. Le point négatif est que cette notion de peuple est interprétée dans un sens politico-mystico-religieux et non pas culturel. À Strasbourg, davantage qu'ailleurs, le soutien à Israël a pris la forme de l'inconditionnalité et il a pu s'installer un climat d'intolérance et de violence verbale à l'égard de tous ceux qui osent émettre la moindre critique sur la politique israélienne. Les sceptiques sont considérés comme des traîtres. Dans un monde marqué par l'uniformisation des modes de vie, l'État d'Israël peut apparaître comme la seule manière d'exprimer une différence. Il s'agit là d'une réaction d'extrême fragilité de ces Juifs qui vivent par procuration et qui expriment, en fait, la faiblesse de leur identité.

Deuxième caractéristique du judaïsme actuel, dont l'Alsace n'a pas le monopole, ni d'ailleurs les Juifs, c'est l'augmentation du fondamentalisme. Elle touche un petit secteur de la population juive, la plus grande partie, je l'ai dit, poursuit un processus d'érosion de la pratique religieuse. Ses adeptes sont en général (mais pas uniquement) des Juifs sépharades qui animent les courants orthodoxes à la périphérie de la communauté (mouvement Loubavitch, yeshiva des étudiants, communauté sépharade). En quête d'une communauté chaude et vivante, ils remettent en cause le modèle français d'intégration où pourtant, jusqu'à présent, ils avaient trouvé leur place. Ne sachant pas très bien qui ils sont, ils ressentent une angoisse de vide et sont donc enclins à adhérer à des idéologies de repli sur soi. Troisième élément de différenciation par rapport à l'avant-guerre : le judaïsme se pense en termes non plus uniquement individuels mais aussi collectifs, simultanément à la substitution du terme « Juif » au terme « Israélite ». Les causes sont diverses :

Il y a eu la guerre, il y a eu l'effet du sionisme qui a entraîné la perception d'une entité collective des Juifs, liés par un destin commun. Il y a eu également, dans les années 1970-80, les révélations sur la responsabilité de l'État français qui ont mis en évidence

la vanité du patriotisme juif. Dans les années 70 en effet, la mémoire de la Shoah a émergé et a poussé à la réévaluation du régime de Vichy. Il y a eu enfin l'émergence d'un phénomène qui dépasse le monde juif : on assiste depuis la fin des années 1980 à la fin de l'optimisme républicain et à la crise des valeurs de l'État (idéal assimilationniste, idéologie du progrès, école). L'État n'incarne plus l'universalisme républicain. Simultanément est né un discours particulariste qui tend de plus en plus à s'affirmer dans l'espace public (le fameux *droit à la différence*). Ainsi, pour des raisons qui leur sont spécifiques et aussi pour des raisons qui concernent l'histoire nationale, les Juifs qui assument leur judéité revendiquent en général aujourd'hui leur appartenance supranationale à une entité collective, un peuple, un groupe ou éventuellement à une culture qui dépassent la nation française. Cependant, sous l'influence de la lecture mystico-politico-religieuse de la notion de peuple juif ainsi que du développement du fondamentalisme, le caractère légitime de la revendication du fait juif comme phénomène collectif a tendance à dévier. Il est de plus en plus de bon ton aujourd'hui de s'en prendre aux mythes fondateurs de la République et de remettre en cause le modèle français d'intégration, qui aurait désarmé les Juifs en tant que groupe. (Exemple : Schmuël Trigano dans son livre *Ébranlement d'Israël et la nouvelle question juive*). Ce type de discours reste marginal mais tend à se répandre. Il y a là une réflexion à avoir qui ne concerne pas que les Juifs, et qui, loin des positions nostalgiques de repli sur soi, se réapproprierait les valeurs de notre héritage républicain tout en reconnaissant le droit aux différentes cultures d'exister. Cette réflexion est menée au sein du Cercle Gaston-Crémieux sur la place des cultures dans l'espace public ; elle l'est également à Strasbourg dans le Cercle Wladimir-Rabi.

2 – Le judaïsme laïque

Né il y a vingt ans, ce Cercle qui est un contre-modèle au judaïsme dominant compte une centaine de



L'ancienne synagogue de Strasbourg



personnes : des enfants des immigrés juifs de l'entre-deux-guerres, des couples mixtes rejetés par la communauté officielle ou quelques représentants de jeunes générations, peu nombreux il faut le dire, en quête d'un judaïsme éthique et culturel.

Mais le cercle Rabi est confronté aux mêmes difficultés que l'ensemble des associations juives laïques de France. Sur le plan idéologique, ce qui nous lie est une conception non religieuse de la judéité, fondée sur l'histoire et la culture. En un sens, nous sommes les héritiers du judaïsme séculier d'Europe de l'Est, mais en un sens seulement. En effet, les Juifs d'Europe de l'Est parlaient yiddish. Membres du Bund ou d'autres mouvements politiques, ils étaient porteurs d'une idéologie universaliste révolutionnaire, ils étaient ouvriers ou artisans. Nous ne formons plus un milieu social qui nous distinguerait de la masse des Français, même si nous aimons nous retrouver ensemble et si la judéité constitue souvent de manière obsessionnelle le centre de notre interrogation. Nous ne sommes plus des petits artisans ou des ouvriers et la crise du politique et des idéologies a fait de nous des orphelins de l'engagement.

Le mal que nous avons à cerner et à transmettre une spécificité qui ne soit pas uniquement celle causée par les persécutions nous pousse à réintroduire la pratique de certains rites. Comme si avec eux notre judéité gagnerait en substance. À Strasbourg comme ailleurs nous commémorons depuis quelque temps le *Seder de Pessah*. Ceci nous impose d'entamer une réflexion sur le sens de ce rituel pour des juifs laïques, et donc en principe rationalistes. Que représente-t-il pour nous ? Comment nous dégager

du modèle religieux ? La lecture historique suffit-elle à créer un symbole qui peut être commémoré ?

En continuité avec l'héritage des Juifs du Yiddishland, politiquement nous nous situons à gauche. Cependant, même si nous votons socialiste ou si nous participons à titre individuel à des associations humanitaires, nous hésitons à mêler nos associations aux problématiques sociales et politiques du monde d'aujourd'hui. La première raison vient de la crise de l'engagement, corollaire à la crise des idéaux politiques, qui nous pousse en effet à ce retrait.

La deuxième raison est la difficulté que nous avons à définir une éventuelle spécificité juive dans la nature de nos engagements ; même si notre judéité intervient forcément comme mobile de nos actions, on ne se découpe pas en rondelles. Mais cette difficulté ou impossibilité que nous avons à cerner la part juive que nous portons en nous, nous rend dubitatifs en ce qui concerne l'intervention éventuelle de nos associations dans le champ politique ou humanitaire. Elle nous cantonne dans un éventuel engagement individuel.

S'il nous arrive d'intervenir dans le champ politique, cela concerne deux thèmes qui ont en commun de nous concerner spécifiquement en tant que Juifs. Le premier est la lutte contre l'extrême droite et d'une manière générale la lutte contre l'antisémitisme, le deuxième est notre rapport avec Israël. Au nom de nos valeurs éthiques, nous avons en effet refusé de chanter avec les sirènes du sionisme inconditionnel et nous avons signé des textes qui prônent un discours de paix. Mais le rapport à Israël reste éminemment passionnel et même à l'intérieur du Cercle il n'y

a pas d'unanimité. Le discours passionnel supplante le discours rationnel.

Plus que son engagement politique, le point fort du Cercle a été d'apporter un renouveau culturel juif en Alsace et de rendre tangible et visible la culture juive dans ses aspects les plus variés, occultés par la communauté officielle. Grâce à nos innombrables manifestations, concerts, expositions, conférences ouvertes au grand public, le Cercle est devenu peu à peu une composante essentielle de la vie culturelle locale et son pouvoir symbolique est incontestable.

Cependant il faut dire aussi que ce pouvoir symbolique est en contradiction avec la faiblesse de nos effectifs, (une centaine de personnes dont une dizaine de militants actifs). On est bien obligé de remarquer que depuis vingt ans les jeunes générations n'ont pas adhéré au cercle Rabi. Ni les enfants des couples mixtes qui auraient pu y trouver une place. Ni ceux qui ne vont pas à la synagogue sauf à Yom Kippour, aucun des « Juifs du tennis » qui se reconnaissent davantage dans une sorte de religion minimale, avec une célébration superficielle des principales fêtes, que dans notre positionnement identitaire complexe. Nous avons beaucoup de mal à transmettre notre conception de la judéité et à faire comprendre nos options auprès d'un public éventuellement consommateur.

Sommes-nous les derniers des Mohicans ou au contraire un contre-modèle qui logiquement devrait se développer en rassemblant tous ceux qui sont attachés à la culture juive et à la pluralité d'expression de l'identité ? Je préférerais opter pour la seconde hypothèse. ■

Rectificatif

Dans le numéro 28 de *Diasporiques*, nous avons entre autres recensé le livre de Macha Rolnikaite *Le Journal de Macha*. A la fin de cette recension il était écrit que l'auteur venait d'être distinguée à Paris par un prix. Le fait est exact, mais il faut préciser que c'est la **Fondation du Judaïsme Français - Fondation Jacob Buchanan** qui a décerné à Madame Rolnikaite le Prix de la Shoah 2003.

Le numéro 28 de *Diasporiques* a été posté le 20 décembre 2003. En raison des fêtes de fin d'année, plusieurs exemplaires ne sont pas arrivés à leurs destinataires. Si vous êtes dans ce cas, veuillez simplement demander à la Rédaction qu'on vous le renvoie.



Bien accueillis en Hongrie au XIX^e siècle, les Juifs ont joué un rôle essentiel dans la modernisation tardive du pays. La noblesse libérale, qui a besoin d'une alliance avec cette population mobile et dynamique, disposant de capitaux et éduquée, lui propose un « contrat social assimilationniste ». Malgré la rupture de ce contrat au XX^e siècle, le lien entre les Juifs et la Hongrie a survécu jusqu'à ce jour. Voici le résumé d'un mémoire rédigé sur ce thème par Victor Karàdy¹, spécialiste de l'histoire juive en Hongrie. Nos lecteurs retrouveront d'autres réflexions de V. Karàdy dans nos numéros à venir.

Le « miracle » de l'assimilation juive en Hongrie au XIX^e siècle

D'après Victor Karàdy, résumé par Martine Kis

La Hongrie contemporaine se singularise, en Europe centrale et de l'Est, par le nombre de personnes se réclamant d'une identité juive ou pouvant au moins s'attribuer une telle ascendance : les estimations se situent dans une fourchette entre 70 000 et 100 000. Pourtant, à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, les Juifs hongrois se retrouvèrent exsangues, dans des proportions plus importantes que dans certains autres pays de la région. Sur 400 000 ou 700 000 Juifs (selon les territoires pris en compte) on ne compte que 200 000 survivants en 1945. Mais, alors que les survivants des autres pays quittent massivement leur lieu de naissance soit peu après leur libération par l'Armée rouge soit par vagues successives au hasard des crises d'antisémitisme ou des accès de « permissivité » des régimes, ne laissant derrière eux que quelques lambeaux de communautés juives, en Hongrie les départs des années 1946-1947 et 1956-1957 n'ont entraîné, selon les estimations, que la moitié environ des survivants.

Cette singularité peut être comprise comme le signe d'un solide enracinement qui a survécu aussi bien au régime antisémite de l'amiral Horthy qu'à la Shoah et aux contraintes de l'intégration communiste. Pour en

retrouver les fondements historiques, il faut revenir aux conditions sociales de l'installation des Juifs dans le pays et à l'idéologie nationale-libérale qui a présidé en Hongrie à la création de l'État-nation moderne.

Un pays d'immigration juive

Le peuplement juif de la Hongrie contemporaine remonte, pour l'essentiel, aux migrations du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle. Certes, la présence juive est attestée dès la fondation du royaume au début du XI^e siècle, et sans discontinuité jusqu'en 1699, à la fin de l'occupation turque. Mais, lors de la reconquête de Buda par les Habsbourg en 1686, les Juifs de la ville furent moitié massacrés, moitié pris en otage. À la fin du XVII^e siècle, ne subsistent que de rares communautés en Transylvanie ou à l'extrême ouest, dans les propriétés des princes Esterházy, où se retrouvent les rescapés des expulsions de Vienne, devenue *judenrein* en 1670. Le vide démographique laissé par les Turcs ainsi qu'une politique moins antisémite dans le royaume de Hongrie que dans les territoires cisleithaniens de l'Empire expliquent une immigration de plus en plus vive qui se divise en deux périodes, séparées par le règne de Joseph II (1780-1790). En 1735, on recense officiellement 11 600 Juifs dans 30 comitats. Chiffre à augmenter d'un bon tiers pour une estimation correcte, soit 18 000 à 20 000 personnes, dont un tiers déjà natives du pays. La loi sur les familles juives (*Familiantengesetz*) de Rudolf III (1726), qui réserve le droit

de se marier aux seuls aînés, ainsi que l'annexion de la Galicie polonaise expliquent qu'en 1787 la conscription trouve déjà 83 000 Juifs. La plupart des immigrés sont des « Polaks » yiddishisants alors que les Juifs des pays tchèques, plus urbains, sont le plus souvent germanisés. Cette dualité entre Juifs d'origine « occidentale » et « orientale » (*Ostjuden*) marque jusqu'au-delà de la Shoah le destin social des Juifs de Hongrie.

À un fort élan migratoire – jusqu'aux années 1860 la Hongrie joue pour les Juifs de l'Est européen le rôle de pays d'accueil qu'assumera par la suite l'Amérique – s'ajoute une très forte natalité, maintenue jusqu'à la dernière décennie du XIX^e siècle.

Les chiffres attestent la croissance du poids démographique des Juifs dans le pays (hors la Croatie) :

1805 : 130 000 ; 1840 : 239 000 ;
1850 : 340 000 ; 1857 : 407 000 ;
1869 : 542 000 ; 1890 : 708 000 ;
1910 : 911 000.

Le tournant radical de Joseph II (fin du XVIII^e siècle)

C'est avec Joseph II que la politique juive des Habsbourg connaît un tournant radical avec une orientation à tous égards révolutionnaire, menée avec une double visée émancipatrice (à terme) et productiviste. Il s'agit d'une part de réorienter et exploiter les capacités économiques des Juifs, d'autre part de les « protéger » contre les excès de l'antijudaïsme religieux et l'intolérance des villes où la bourgeoisie corporatiste les considère comme de dangereux concurrents.

¹ Sociologue en histoire de l'ancienne équipe de Pierre Bourdieu. Actuellement professeur au Département d'histoire du Central European University de Budapest. Son dernier livre est paru en anglais : *The Jews of Europe in the Modern Era. A Socio-Historical Outline* (Budapest-New York, CEU Press).

Le décret édicté par Joseph II en 1783 sur les Juifs comporte un premier ensemble de mesures libérales telles que la liberté résidentielle et migratoire presque complète, la liberté d'entreprise et d'affermage de terres agricoles, l'accès aux écoles et aux universités assorti de l'obligation scolaire et de la création d'écoles publiques israélites. L'imposition de noms de familles germaniques (1787), loin d'être une disposition vexatoire, tend à normaliser la présentation de soi et à rompre avec un aspect visible de la singularité juive dans la vie publique. Ces réformes, que les successeurs de Joseph II ne remettront pas en cause, seront complétées par les législateurs hongrois à partir de 1840.

Dès 1859-1860, la chancellerie de François-Joseph, à qui on prêterait des penchants philosémites, démantèle les dernières limitations à l'égalité économique et professionnelle. L'émancipation, proclamée en 1867, ne sera qu'une formalité achevant le processus entamé sous Joseph II.

Les artisans et commerçants des villes libres, regroupés en corporation, craignent cependant la concurrence juive, d'autant qu'elle échappe aux obligations corporatistes. Ainsi, certaines villes sont obligées d'admettre les Juifs après la loi de 1840 ; les villes

minières ne s'ouvrent pas avant 1860. Certaines villes tirent un bénéfice pécuniaire de l'établissement des Juifs en imposant des « droits d'entrée » élevés. De la sorte, la tendance précoce des Juifs à la sururbanisation sera d'abord sélective et concernera avant tout des négociants, médecins etc., catégories les plus riches et recherchant les marchés citadins. Avant 1860, l'urbanisation est en tout état de cause freinée par l'interdit portant sur l'acquisition de propriétés immobilières ou foncières et par l'activisme antisémite des fractions allemandes de la bourgeoisie. Effrayée par les perspectives d'égalité civique étendue aux Juifs par les lois révolutionnaires d'avril 1848, c'est elle qui organise les seules tentatives de pogroms en Hongrie avant l'achèvement du processus d'émancipation.

La « politique juive » de la noblesse

Mais le principal interlocuteur politique de la cour impériale est la noblesse. Jusqu'à la révolution de 1848, elle détient le monopole de l'accès à la haute fonction publique, du droit de vote et de l'éligibilité aux Assemblées législatives. Ses représentants les plus cultivés réalisent l'abolition du féodalisme, l'indépendance nationale et la modernisation socio-économique dans le cadre d'un État-nation à l'occidentale. Comme dans les autres domaines, elle est prédisposée à opter pour des solutions libérales en matière de « politique juive ». Contrairement à la situation dans les pays voisins, cette noblesse tente de s'associer les Juifs sous l'égide d'un véritable contrat social assimilationniste non écrit pour réaliser ses projets, ce qui autorisera un niveau d'intégration politique du judaïsme hongrois inconnu ailleurs. La convergence de trois facteurs contribue à produire ce programme libéral. Tout d'abord, la noblesse hongroise ne s'autodéfinit pas par rapport à un exclusivisme ethnique, religieux ou « racial ». Ethniquement composite et fragmentée religieusement, elle ne peut développer une idéologie xénophobe exclusiviste. De plus, la noblesse propriétaire foncière est très tôt liée aux Juifs par de forts

intérêts économiques. En effet, les immigrants juifs se chargent des fonctions intermédiaires : commercialisation des surplus agricoles, crédit, affermage des « petits bénéfices nobiliaires » (droits de bouilleurs de cru, péages routiers, vente d'alcool...). L'appareil communautaire juif garantit les services et le paiement des impôts, ainsi qu'un contrôle moral excluant tout problème de sécurité. Contrairement à la paysannerie asservie ou à d'autres minorités ethnico-religieuses, les Juifs apparaissent comme dépourvus de toute prétention politique, ne serait-ce qu'en raison de leur dépendance à l'égard de leurs protecteurs. Enfin, troisième raison, les Juifs sont considérés par certains nobles comme des alliés potentiels pour leurs projets de modernisation. D'un côté la bourgeoisie juive a besoin de la noblesse modernisatrice, de l'autre la noblesse manque de capitaux mobiles, de compétences financières, de réseaux à l'étranger alors qu'elle seule peut abolir les corporations, éliminer les privilèges économiques et politiques, assurer la liberté d'investissement. Certes, le séparatisme communautaire et l'archaïsme religieux des Juifs sont regardés comme des obstacles à leur intégration et l'arrivée de nouvelles masses juives réputées inassimilables en épouvante plus d'un. Mais la volonté intégratrice de la noblesse rencontre un écho positif immédiat parmi les citadins juifs. Une association israélite pour la promotion de l'artisanat et l'agriculture (1842) s'intègre dans le comité de défense de l'industrie nationale. L'union pour la magyarisation (1844) milite pour que les Juifs adoptent le hongrois, langue officielle depuis 1843. Les écoles juives, premières parmi les écoles allogènes, inscrivent l'étude du hongrois et, dans les synagogues réformistes, sont prononcés les premiers prêches en hongrois. Les négociants juifs participent à toutes les actions en faveur de l'économie nationale : financement du premier pont fixe sur le Danube, fondation de la première banque commerciale, création d'entreprises industrielles. Dans un pays sous-urbanisé et dépourvu de classes prêtes à s'affirmer sur les marchés libres, les



Reliquaire du roi Saint Etienne, réalisé pour la célébration du millénaire du royaume de Hongrie en 1896 par Károly Bachruch, (arrière-grand-oncle de Martine Kis)



possibilités de mobilité professionnelle et d'embourgeoisement sont exceptionnelles pour les Juifs.

Le contrat social assimilationniste est offert à toutes les minorités. Mais les Juifs sont les plus fervents pour l'accepter, sans doute parce qu'ils ont tout à y gagner et rien à y perdre, contrairement à d'autres minorités : ni renoncement à des privilèges historiques ni abandon de prétentions à l'autonomie territoriale. De plus, l'égalité religieuse et la défense contre l'antisémitisme sont des dispositions inconnues dans d'autres États de l'Est européen. Du côté de l'élite politique, le contrat assimilationniste sera entièrement respecté jusqu'à l'effondrement de la monarchie en 1918.

Une symbiose judéo-hongroise

La Révolution et la guerre d'indépendance de 1848-1849 représentent le premier grand moment de la symbiose judéo-hongroise. La majorité des Juifs soutient activement la cause indépendantiste et beaucoup s'enrôlent dans les rangs des Honvéds (armée de défense nationale), si bien que l'Assemblée nationale vote l'émancipation formelle lors d'une de ses dernières séances, « en reconnaissance des sacrifices consentis par les citoyens de foi mosaïque ». L'égalité juridique des Juifs sera confirmée par la nouvelle Assemblée réunie après le Compromis austro-hongrois dès 1867. La noblesse libérale va plus loin encore : dans le cadre de la laïcisation des institutions, le culte israélite est collectivement reçu parmi les grandes religions soutenues par l'État. La « confessionnalisation » des Juifs, considérés comme un groupe allogène, s'achève. Le terme « Juif », à connotation ethnique, est banni du vocabulaire de l'État. Au-delà des actes législatifs, l'État lui-même s'engage dans la défense des Juifs lors des émeutes anti-juives de mars-avril 1848 aussi bien qu'en 1892-1893 lors du procès pour meurtre rituel de Tiszaeszlár qui s'achève par la disqualification complète des accusés.

Quelles sont les conséquences du contrat assimilationniste sur la communauté juive ?

La première concerne la magyarisation linguistique et culturelle.

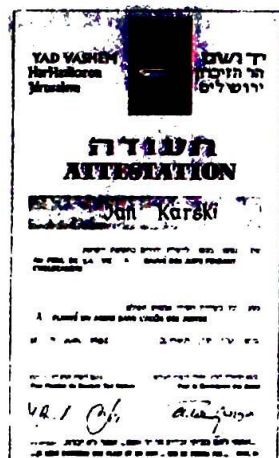
Celle-ci est rapide au centre et à l'ouest du pays et dans les villes où se concentrent la majorité des Juifs à la fin du XIX^e siècle. Les communautés réformées sont plus touchées que les orthodoxes. La magyarisation s'exprime par la proportion élevée de ceux qui se déclarent de langue maternelle hongroise (76% en 1910) ou par l'importance relative des Juifs parmi les candidats à l'adoption d'un nom de famille magyar (61% du total entre 1897 et 1919).

Plus spectaculaire encore est le processus « d'auto-assimilation » religieuse propre au judaïsme hongrois. Les 400 à 500 écoles primaires juives ne dispensent leur enseignement qu'en hongrois (contrairement aux réseaux catholiques, luthériens ou de rite grec). On prêche en hongrois dans la plupart des synagogues réformées (*néologues*) voire chez les semi-orthodoxes (*statu quo ante*). Certaines synagogues orthodoxes (13% en 1912) commencent même à abandonner le yiddish. De plus en plus de magyarisants se trouvent parmi les fractions les plus traditionalistes (*hassidim*) du centre-est hongrois. Lors du Compromis austro-hongrois, le ministre des Cultes, le libéral baron Eötvös, convoque un congrès des représentants des communautés juives pour fixer les cadres juridiques de leurs relations avec l'État. Ce congrès, un échec, aboutit à un schisme entre les « Congressistes », néologues réformateurs, leurs adversaires orthodoxes et le groupe restant, *les statu quo ante*, divisions formalisées et reconnues par l'État.

Magyarisme triomphant

Les néologues, et plus faiblement les *statu quo ante*, rapprochent le culte juif des pratiques chrétiennes (restructuration du temple, introduction de l'orgue et des chœurs...). La néologie gagne constamment du terrain mais ne devient majoritaire que durant l'entre-deux-guerres, après le démembrement du royaume historique. Si la néologie favorise la sécularisation, elle maintient la référence religieuse, même chez les plus indifférents. L'orthodoxie, malgré son conservatisme absolu en matière religieuse et sa méfiance à

l'égard de toute assimilation, est affectée sur le tard par le magyarisme. Finalement, autorités orthodoxes et néologues reprendront à l'unisson les thèmes du chauvinisme politique, aussi bien face aux minorités allogènes qu'aux sionistes, regardés comme des « ennemis de l'intérieur ». Ce magyarisme triomphant est lié à des dates précises, telles la célébration du millénaire de l'État (1896) ou la Grande Guerre. Avec cette identification affective à la « patrie commune », les Juifs tombent dans le piège du « chauvinisme d'emprunt » au point de se porter volontaires pour représenter la « cause magyare » en Slovaquie ou en Transylvanie. Assimilés devenus assimilateurs, les Juifs manifestent un grand conformisme politique, sans jamais créer de partis juifs et les élites s'intègrent à l'appareil politique. Le ministre de la Défense est un Juif converti et, sous Charles IV, qui succède à François-Joseph pendant la Grande Guerre, le ministère de la Justice est confié à Vilmos Vázsonyi, premier Juif à détenir un portefeuille aussi sensible. Parallèlement à l'intégration politique, l'intégration sociale progresse également. Sans jamais disparaître totalement, la distance sociale entre Juifs et non-Juifs se réduit surtout dans les classes moyennes intellectuelles, chez les cadres industriels et commerçants, chez les propriétaires, voire dans le prolétariat. En témoignent également le nombre croissant de mariages mixtes, la conversion de femmes chrétiennes au judaïsme, l'accueil de l'élite juive dans les lieux de sociabilité de la gentry (casinos, cafés, salons). Certains milieux socioprofessionnels jouent le rôle de creuset : le barreau, où avocats juifs et non juifs collaborent, les partis et organes de presse et mouvements libéraux, radicaux-socialistes ou socialistes, les avant-gardes culturelles ou la franc-maçonnerie. Avant la Grande Guerre, il était possible de croire en une prochaine fusion de l'ancienne classe moyenne et de la nouvelle, à dominante juive. Espérance démentie entre les deux guerres. Mais c'est une autre histoire... ■



Jan Karski, héros méconnu

À l'occasion d'un séminaire à la Sorbonne, j'ai constaté qu'une quinzaine de personnes, apparemment bien au fait des questions juives, ne connaissaient pas Jan Karski, « juste parmi les Nations ». Certes, tel n'est pas le cas des lecteurs de Diasporiques, puisqu'un article lui a été consacré dans le numéro 20 ; mais il convient de revenir sur ses importants écrits, inédits en français, qui montrent que la résistance polonaise n'a pas été totalement indifférente au génocide du peuple juif et que la résistance juive était bien organisée et capable d'exploits d'une audace inouïe.

Jan Karski fut envoyé en Occident durant l'occupation allemande comme émissaire de la résistance polonaise (A.K.). Il avait pour mission d'expliquer aux Alliés la situation de la Pologne occupée et notamment la tragédie du peuple juif. Son voyage jusqu'à Londres fut une longue et difficile épopée, mais c'est une autre histoire.

En 1943, il était encore possible de sauver dans les camps quelques centaines de milliers de personnes. Grâce notamment à Karski, les Alliés connaissaient déjà alors l'ampleur du crime qui se perpétrait en Pologne. Pourtant rien n'a été fait. Ainsi le Haut-Commandement des forces anglo-américaines a préféré anéantir Dresde plutôt que de détruire les voies d'accès à Auschwitz...

Dans le court extrait ci-dessous de son livre, Histoire d'un pays clandestin, édité en polonais en 1999, Jan Karski raconte sa découverte du camp de Belzec. La résistance juive qui avait déjà organisé sa visite du Ghetto de Varsovie, souhaitait que l'envoyé officiel en Occident soit au courant de l'horreur des camps. En l'occurrence, les responsables du Bund estimaient que seule la force d'un témoignage oculaire pouvait convaincre les Alliés d'infléchir tant soit peu leur politique.

Henri Sobowiec

(Chapitre III)

Trois jours après ma deuxième expédition dans le Ghetto de Varsovie, le responsable du Bund organisa une nouvelle rencontre :

« Nous vous sommes reconnaissants d'avoir accepté ces visites du Ghetto. Vous avez réussi votre « examen ». Nous voulons vous proposer quelque chose de plus dangereux mais qui a pour nous une importance considérable. Nous avons l'intention de vous introduire dans le camp de Belzec. Nous avons un plan qui devrait réussir. Est-ce que vous acceptez ? »

Avant que je réponde, le bundiste me dit tout ce qu'il savait sur le camp. Ses informations provenaient principalement des cheminots polonais. Cet endroit était la dernière étape pour des milliers de Juifs qui étaient amenés là uniquement pour y mourir.

Je devais pénétrer dans le camp vêtu d'un uniforme de la garde ukrainienne, unité de soutien de la SS. Les Ukrainiens, comme les Lettons et les Estoniens, étaient utilisés comme gardiens dans les camps allemands. Un gardien ukrainien devait constamment m'accompagner. C'était lui qui

devait me confier l'uniforme et les papiers de l'un de ses collègues qui ce jour-là était de repos. Tous ces « services » avaient été grassement payés. Le responsable me garantissait que toute l'opération avait été minutieusement préparée et que je n'avais rien à craindre. Il m'assurait que dans le camp régnait une grande confusion due à la surpopulation et à la rapide « rotation » des prisonniers. Les gardes étaient souvent ivres. Il y avait donc toute chance de passer inaperçu. Je donnai mon accord.

Le jour convenu je rencontrai aux abords de la gare centrale de Varsovie le guide qui devait m'escorter. Il connaissait le mot de passe. Je fus pourtant étonné de constater qu'il avait des traits sémites. Il avait tout à fait l'air d'un Juif. Ses papiers étaient certainement en règle mais au moindre contrôle la première patrouille allemande venue le jetterait hors du train. Ne voulant pas le blesser, je lui proposai de voyager dans des compartiments différents. Il accepta sans difficultés.

Notre train parvint à Lublin où une carriole nous attendait. Le paysan qui

conduisait évitait les routes fréquentées. Visiblement, malgré la bonne rétribution, il appréhendait des passagers tels que nous. En fin d'après-midi nous arrivâmes dans une petite ville. Mon guide renvoya le charretier et à pied nous atteignîmes, non loin de la place du marché, une modeste quincaillerie tenue par un membre de la résistance qui se faisait appeler Onechko.

Nous fûmes conduits dans l'arrière-boutique où nous trouvâmes un uniforme et des sous-vêtements rangés sur une chaise et, sur le sol, des bottes. Une casquette était accrochée au dos de la chaise. Le garde ukrainien refusa de prêter ses papiers. Il nous donna en échange ceux de l'un de ses confrères qui avait disparu. Il serait retourné dans son pays. Cette explication me parut douteuse. Il paraissait plus vraisemblable qu'il avait déserté et vendu ses pièces d'identité. Après réflexion je conclus que dans ma situation cela n'avait pas d'importance. Si j'étais arrêté, qu'importait l'origine des papiers. L'essentiel était de passer le portail sans problème.

Je commençai à m'habiller.



L'uniforme et les bottes étaient à ma taille. La casquette était trop grande, je la rembourrai avec du papier. Je demandai à mon guide de quoi j'avais l'air. Il répondit qu'il n'avait jamais vu d'Ukrainien plus authentique. Une heure plus tard arriva le gardien qui devait m'emmener au camp. Il parlait bien le polonais. Son plan était le suivant. Nous entrerions dans le camp par l'entrée Est surveillée par deux Allemands qui ne contrôlaient jamais les gardes ukrainiens. Il suffisait de les saluer et de dire quelques mots en allemand. Une fois à l'intérieur, il me conduirait dans un endroit d'où je pourrais observer l'embarquement des prisonniers dans les wagons. Puis, à la fin de l'opération, nous devions quitter le camp en nous mêlant à un groupe de prisonniers. L'Ukrainien était convaincu qu'il n'y aurait pas de problème car les journées d'embarquement étaient toujours épuisantes pour l'ensemble des gardiens et personne ne s'attarderait à de tels détails. Il me demanda de cirer soigneusement mes bottes et de bien serrer la ceinture car les Allemands ne toléraient pas de tenue négligée. Le camp se trouvait à environ deux kilomètres du magasin. Le garde emprunta des voies détournées. À l'évidence il voulait éviter toute rencontre. À mi-chemin, nous commençâmes à entendre des ordres, des hurlements et des coups de feu tirés par intermittences.

– Que se passe-t-il ? demandai-je.
– Les Juifs ont la fièvre... répliqua-t-il, heureux de sa plaisanterie.
Je le fixai intensément. Il changea de ton.
– Que se passe-t-il ?
– On prépare un transport.
Je ne demandai pas de détails. Le vacarme s'amplifiait.
– On peut s'évader d'ici ? demandai-je.
– Sans rire, d'ici on ne s'évade pas...
– Même une seule personne ne réussirait pas ?
– Peut-être... Mais pas sans aide..., répondit-il prudemment.
– L'aide de qui ?
– D'un gardien. Comme moi, peut-être. Mais c'est de la folie. Si un surveillant se faisait prendre en train d'aider un Juif, ce serait la mort sur le champ pour l'un et pour l'autre. Je l'avais intéressé car, tout en mar-

chant, il m'observait du coin de l'œil. Je faisais semblant de ne rien remarquer. Il n'y tint plus.

– Il est évident que si un Juif paie honnêtement, on pourrait trouver une combine. Le risque a un prix, ajouta-t-il d'un air finaud.

– Mon pauvre ! Comment veux-tu qu'ils te paient ? Ils n'ont pas un sou !

– Mais qui leur demande de l'argent à eux ? Il faut régler d'avance. Avec eux personne ne fera affaire ; les affaires sont possibles avec des gens qui sont à l'extérieur. Des personnes comme vous. Si un type vient me voir et me dit que dans le transport de demain il y aura un Juif comme ci et comme ça, moi je peux m'en occuper. La condition : payer d'avance... (Il avait mis cartes sur table.).

– Vous avez déjà sauvé quelqu'un de cette manière ?

– Quelques personnes. Pas beaucoup. Je pourrais faire mieux... Il se mit à rire.

– Il y a beaucoup de gens comme vous qui sauvent des prisonniers ?

– Qui sauvent ? Qui parle de sauver ! Ici il s'agit d'affaires...

Son point de vue était pratique et la discussion embarrassante. Mais il ne désarma pas.

– Et vous, pourquoi êtes-vous là ? demanda-t-il sur un ton faussement naïf.

– Moi aussi j'aimerais « sauver » des Juifs. Avec votre aide, évidemment...

– Mieux vaut ne pas essayer sans nous.

– Bien sûr ! Sans vous je ne réussirais pas. Ensemble nous nous ferions un peu d'argent.

– Vous feriez-vous payer par tête ? (Il entra dans les détails).

– Et que me conseillez-vous ? Qu'est-ce qui est préférable à grande échelle ? Il réfléchit un instant.

– À votre place, je prendrais la formule à la pièce. « En gros » on perd beaucoup d'argent. Chaque Juif représente une affaire en soi. Tu ne sais jamais sur qui tu tombes et ce que tu peux en tirer. Si quelqu'un tient absolument à sortir une personne d'ici, il ne marchandera pas. Il faut avoir une bonne tête,

un « kepele » comme ils disent. Sans cela tu ne gagnes rien.

– Vous avez raison, concédai-je.

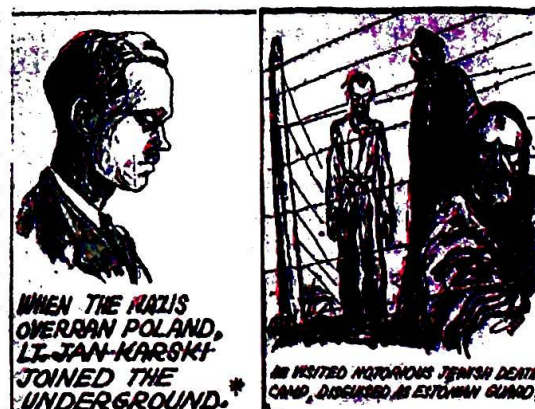
– Certainement. Donc d'accord pour « moitié, moitié », mais sans tricher ! Je l'assurai que j'étais honnête.

– Vous êtes de Varsovie. Là-bas c'est mieux. Plus près du Ghetto. On peut facilement « sauver » (Il me fit un clin d'œil).

Je lui répondis qu'à cause de cela, là-bas les « prix » étaient bas. Il se plaignit de la dureté de la vie. Une bouffée de puanteur nous enveloppa. Nous approchions. Je songeai avec soulagement que bientôt je n'aurais plus à l'écouter. Le portail surgit devant nous. Autant que je pouvais le voir, le camp s'étendait sur un terrain plat d'environ un kilomètre carré et demi. Il était entouré d'une solide clôture de plusieurs rangs de fils barbelés fixés sur des poteaux en bois. L'enceinte avait plus de deux mètres cinquante de haut. Des patrouilles espacées d'une cinquantaine de mètres déambulaient à l'extérieur. Et à l'intérieur des gardes armés étaient postés tous les quinze mètres. À l'intérieur des barbelés s'élevaient une dizaine de baraquements. Autour de ces constructions s'entassait une foule ondulante. Les prisonniers se bousculaient. Les gardiens essayaient de maintenir un semblant d'ordre.

L'enceinte du camp avait, en plus des deux portails principaux, quelques entrées secondaires qui servaient au personnel de garde. Deux Allemands en uniforme se tenaient à chacune d'entre elles.

À gauche du portail, à environ cent mètres de la clôture, il y avait une voie



Dessins illustrant la première édition anglaise du livre de Jan Karski

D.R.

ferrée, une sorte de rampe reliée à l'enceinte par une allée de planches. Sur les rails attendait un train composé d'une trentaine de wagons de marchandises. Ils étaient sales et couverts de poussière. L'Ukrainien suivait mon regard, curieux de connaître mes impressions sur cette « entreprise ».

– Ils vont les charger dans ces wagons. Vous verrez..., précisa-t-il. Nous étions près du portail. Deux sous-officiers allemands étaient occupés à bavarder. L'Ukrainien me donna discrètement un coup de coude.

– Allons-y, allons-y..., grogna-t-il, mécontent. Tout ira bien. Ils ne vérifieront même pas nos papiers.

Nous fîmes un énergique salut militaire. L'Allemand répondit d'un geste de la main comme pour chasser une mouche. Le second allumait justement une cigarette. Ils ne nous regardèrent même pas. Nous étions dans le camp.

– Suivez-moi. Je vais vous indiquer un bon endroit..., dit le garde.

Nous dépassions justement un vieillard. Il était assis sur le sol, nu et se balançait en rythme d'avant en arrière. Ses yeux brillaient et il clignait continuellement les paupières. Personne ne lui prêtait attention. À côté, un enfant était étendu en haillons. Il était secoué de spasmes et regardait autour de lui avec effroi.

La foule pulsait avec une espèce de rythme dément. Ils hurlaient, balançaient les bras, se disputaient et juraient. Ils savaient sans doute que bientôt ils partiraient vers l'inconnu. La peur, la faim, la soif augmentaient encore le sentiment d'insécurité et de menace. Auparavant, les gens avaient été dépouillés de tout ce qu'on leur avait permis d'emporter. Cela représentait cinq kilos de bagages. De simples objets de voyage indispensables : oreillers, couvertures, un peu de nourriture, une bouteille d'eau. Parfois des bijoux ou de l'argent. Généralement arrivait ici une population des ghettos qui n'avait déjà plus rien...

Le séjour dans le camp ne durait pas, d'ordinaire pas plus de quatre jours. Ensuite on les chargeait dans ces wagons de la mort. Pendant tout leur séjour dans le camp, ils n'étaient

pratiquement pas nourris. Ils ne pouvaient compter que sur leurs propres réserves. Les baraques du camp n'étaient en mesure d'accueillir qu'environ la moitié des prisonniers. Les autres restaient dehors. Il régnait une odeur pestilentielle d'excréments humains, de sueur, de saleté et de pourriture.

Nous avançons lentement en direction de l'endroit que l'Ukrainien avait choisi. Fort de son expérience, le garde évitait habilement le contact avec cette masse humaine. Il sautait par-dessus les corps couchés, écartait ceux qui nous barraient la route, repoussait du pied ceux qui bloquaient le passage. Je ne parvenais pas à faire comme lui. Coup sur coup, j'ai entendu des cris de douleur en écrasant quelqu'un du pied. Je m'arrêtais alors. Instinctivement, je voulais demander pardon mais immédiatement le garde me pressait d'avancer.

– Je vous prie de vous comporter normalement ! grondait-il.

Nous parvînmes enfin sur les lieux. À environ vingt mètres à droite se trouvait le portail que devaient emprunter les Juifs menés au train. Derrière, de petites baraques servant sans doute de magasins.

– Vous pouvez rester ici. Moi je vais un peu plus loin. Ne vous approchez pas des gardes ukrainiens. Ils vous reconnaîtraient. Quand le moment sera venu, je vous rejoindrai. Si quelque chose arrive, je ne vous connais pas et vous ne me connaissez pas. C'est clair ?

Je fis un signe de la tête.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté là. Je fus témoin de scènes qui resteront gravées dans ma mémoire jusqu'à la fin de mes jours. Je n'étais pas un bon observateur. Plusieurs fois je voulus m'enfuir mais je ne savais pas comment. De toutes mes forces je tâchais de rester calme. De temps à autre je dirigeais mon regard vers la forêt au loin. Je surveillais aussi les gardes ukrainiens. Quand l'un d'entre eux s'approchait, je me cachais derrière une baraque. Le solide portail était fait d'énormes pièces de bois équarries. L'espace vide au centre était rempli de fils barbelés cloués à cette structure en bois. Elle était verrouillée par une

puissante barre de fer. Deux SS peinèrent un certain temps avant de parvenir à la relever. Les deux lourds battants libérés, les Allemands les poussèrent de part et d'autre. Quelques gardes allemands utilisèrent le passage en bois et prirent position près du premier wagon destiné au « chargement ». À ce moment-là je remarquai que l'allée en planches était bordée des deux côtés par une barrière en bois équarri. La foule des arrivants ne pouvait aller que dans une seule direction : vers le wagon.

L'officier SS, à coup sûr le responsable du chargement, se planta devant la multitude de Juifs, les jambes écartées.

– Ruhe ! Ruhe ! Du calme ! hurla-t-il. Tous les Juifs doivent entrer dans les wagons. Vous allez partir là où il y a du travail pour vous. Et en bon ordre ! Il est interdit de pousser ou de retarder le chargement. Celui qui provoquera de la panique ou opposera de la résistance sera fusillé.

Il s'interrompit et planta son regard dans la mer humaine face à lui. Calmement il commença à dégainer son pistolet. Il sortit l'arme. Les premiers rangs de Juifs se mirent à reculer. L'Allemand éclata de rire et, trois fois, il tira dans la foule. Dans un silence de mort, des cris déchirants retentirent. Lui, tranquillement rangea son pistolet.

– Et maintenant aux wagons ! Raus ! La foule s'était figée. Derrière, des coups de feu retentirent. Les gens avancèrent en masse avec des cris d'effroi. Ils s'approchaient du passage en bois qui était bien trop étroit pour pouvoir contenir ce torrent humain. Les SS ouvrirent le feu. Des victimes commencèrent à tomber. Un piétinement sourd se déclencha sur le plancher de la rampe. Maintenant les gardes du wagon commencèrent à tirer. La foule stoppa son élan.

– Ordnung ! Ordnung ! vociféra un SS.

Les premiers Juifs furent précipités dans le wagon. Les Allemands près de la porte les comptaient. Au chiffre 140 un SS gueula « Halt ! » et tira deux fois. Ils s'arrêtèrent. Le train s'ébranla lentement et un nouveau wagon se présenta à la hauteur de l'appontement. De nouveaux



prisonniers commencèrent à le remplir.

Selon le règlement militaire, un wagon de marchandises pouvait transporter 8 chevaux ou 40 soldats. De force et sans bagages, on pouvait entasser cent personnes par wagon. Les Allemands donnèrent l'ordre d'en charger 130 et ils parvinrent même à y ajouter une dizaine supplémentaire. Quand la porte refusait de se fermer, ils cognaient à l'aveuglette avec leur crosse, tiraient à l'intérieur du wagon et invectivaient les malheureux. Ceux-ci pour faire de la place aux nouveaux, grimpaient sur les épaules et la tête des gens qui étaient déjà à l'intérieur. Au fond du wagon se faisait entendre une espèce de rugissement apocalyptique.

Quand 140 personnes étaient entassées, les gardiens procédaient à la fermeture de la porte. Elle était lourde, faite de bois garni de fer. Elle écrasait les membres qui dépassaient au milieu des hurlements de douleur. Une fois fermée, la porte était consolidée par une barre de fer que l'on verrouillait. Avant le chargement, une couche de chaux vive avait été versée sur le plancher des wagons. Officiellement, c'était une mesure d'hygiène. Il s'agissait de prévenir la propagation de maladies infectieuses. En fait la chaux absorbait intensément l'humidité de l'air. La teneur en oxygène s'effondrait et les gens commençaient à étouffer. En même temps, au contact des excréments humains, la chaux libérait des substances toxiques, entre autres du chlore qui asphyxiait les prisonniers entassés. Les Allemands réalisaient ainsi un double objectif. D'une part les maladies infectieuses ne se répandaient pas et le wagon était plus facile à nettoyer après le transport ; d'autre part, peu de « voyageurs » survivaient au transport.

Des informations circulaient, provenant des cheminots polonais, que de tels wagons stationnaient plusieurs jours sur des voies de garage. Quand on les ouvrait, on n'y trouvait que des cadavres.

La procédure du chargement se répéta plusieurs fois. Le jour tombait lorsqu'on claqua la porte du dernier wagon. Selon mes calculs, c'était le quarante-sixième. Le convoi était

beaucoup plus long que je ne l'avais pensé. J'eus l'impression que le train tout entier, mu par une force diabolique, vibrait et palpitait, qu'il s'élevait au-dessus des rails...

Sur la place du camp, seuls gisaient les tués et les moribonds. Les gardiens déambulaient d'un pas lent et achevaient les mourants d'une balle dans la tête. Bientôt le silence régna. Plus personne de vivant. Le train n'était plus visible. Les suivants étaient en route pour le camp. Combien y en aurait-il encore ? Quand cette folie meurtrière se terminerait -t-elle ?

– Putain de ta mère ! Tu veux mon malheur ou quoi ? Idiot de Polonais ! Tu restes là bouche bée comme une vache qui regarde passer un train. Les Allemands vont tout de suite te liquider et moi également. Suis-moi et file ! me hurla l'Ukrainien dans les oreilles.

Je bafouillai une excuse et je le suivis docilement. Au portail, le gardien s'approcha des Allemands et leur dit quelque chose en me montrant du doigt. Ils s'esclaffèrent tous les trois. – Sehr gut, gehen Sie ! répliqua le sous-officier.

Nous sortîmes du camp. L'Ukrainien voulut se débarrasser de moi au plus vite. Il me conduisit jusqu'à l'endroit d'où je pouvais facilement retrouver le chemin de la boutique.

– Cher Monsieur... Nous ne ferons pas d'affaires ensemble. Vous ne pouvez que porter malheur. Allez votre chemin et oubliez moi, grommela-t-il, furieux. Et il partit sans me saluer. Je rejoignis la boutique à bout de souffle. Je ne me souciais pas de me montrer en uniforme ukrainien. Je voulais l'ôter au plus vite. Il me brûlait la peau. Onechko fut effrayé en me voyant.

– Il s'inquiéta : Vous êtes poursuivi ? Je demandai où je pouvais me laver. Il me conduisit dans la cuisine. Dans un coin, je trouvai un seau d'eau et une bassine sur un tabouret. Je défis mon uniforme, mes sous-vêtements, mes chaussettes. Je me mis à me laver au savon noir en éclaboussant tout autour. Décontenancé, le boutiquier hochait la tête.

– Il y a eu une inondation ici, Monsieur ? Pourquoi êtes-vous si nerveux ?

– Je ne suis pas nerveux, je suis sale, répliquai-je embarrassé.

Je demandai au propriétaire des lieux si je pouvais prendre un peu de repos dans son jardin. Il faisait noir. La lune luisait dans un ciel sans étoiles. Onechko se gratta la tête en réfléchissant.

– Allez-y donc..., bougonna-t-il.

Je m'emmitouflai dans mon manteau et m'assis sous un arbre. Je ne sentais pas le froid. Je ne ressentais rien. Je m'endormis.

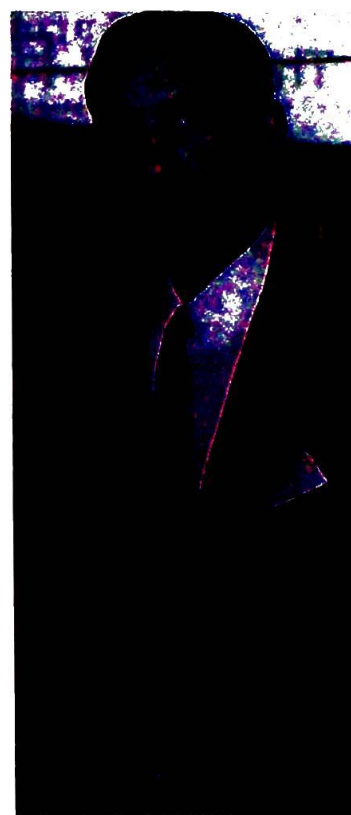
Je m'éveillai engourdi par le froid. Je ne savais plus où j'étais. Après un instant je retrouvai mes esprits. Je m'étirai et me traînai jusqu'à la bicoque. Onechko ronflait dans sa chambre ; il m'avait préparé un lit dans la cuisine. Je m'y jetai à demi inconscient. Il paraît que j'avais crié pendant mon sommeil et qu'il avait été agité. Des nausées me réveillèrent au petit matin. Je sortis de la maison pour vomir. Je me recouchai et dormis jusqu'à midi. Onechko ne me réveilla pas. Il est probable qu'il ne savait plus que faire de moi.

– Monsieur Onechko, donnez-moi de la vodka, ce furent mes premières paroles au réveil.

– Je n'ai que de la bistouille, ça ira ? – Certainement.

Je bus d'un trait deux verres à la suite. Je me recouchai et dormis jusqu'au matin suivant. Je me réveillai ragailardi. Je déjeunai d'une énorme omelette aux oignons arrosée de lait. Je pouvais rentrer à Varsovie. Je pris le même chemin qu'à l'aller. En carriole jusqu'à Lublin puis le train de Varsovie. Personne ne m'escortait. ■

Traduit par Henri Sobowiec



D.R.

Aaron Lansky et le *National Yiddish Book Center*

Nelly Furman

L'équivalent du bol à café français s'appelle aux États-Unis *a mug*, grande tasse avec poignée, sans soucoupe, sur laquelle s'étalent des images, des inscriptions, de la publicité. Dans la boutique-cadeaux du *National Yiddish Book Center*, on peut acheter des livres, des CD, des DVD, des jeux, des t-shirts – ainsi qu'un « mug » portant d'un côté un dessin à la Chagall où, sur un fond bleu, un homme vole par-dessus les toits vers une étoile et, de l'autre, inscrit en yiddish, un proverbe suivi de sa traduction en anglais : *la vie n'est qu'un songe, mais ne me réveil-*

qui, après un début précaire et un avenir douteux, s'est, en un peu plus de vingt ans, révélée un succès incontestable.

En 1979, jeune étudiant à Montréal, Aaron Lansky en déambulant dans les rues de la ville remarqua des livres yiddish entassés dans des poubelles, laissés là sans doute par les enfants de parents yiddishisants qui n'avaient plus lire. Depuis ce jour, Aaron Lansky dédia sa vie à la sauvegarde du livre yiddish. Faisant appel aux familles pour qu'elles ne jettent pas les livres, organisant des volontaires (*zamlers*) pour les ramasser, louant garages et immeubles pour les entasser, Aaron Lansky se lance alors dans une aventure passionnée mais à l'avenir incertain. Alors que les organisations juives éconduisent ses démarches, en 1989 sa persévérance est récompensée par un prix MacArthur, prix prestigieux, décerné annuellement à des gens du monde des arts et des lettres. Cette première marque de reconnaissance assure la publicité nécessaire à son entreprise. Aujourd'hui, Aaron Lansky est à la tête d'une organisation qui compte plus de trente mille adhérents et supporters, qui a réuni plus d'un million et demi de volumes, et qui reçoit encore en moyenne mille livres pas semaine de tous les coins du globe. Lieu de réception mais aussi de distribution de livres yiddish, le *National Yiddish Book Center* vend au public, répond aux besoins de chercheurs et alimente des collections. Pourvoyeur de bibliothèques universitaires et d'archives nationales telles que la *Library of Congress* aux États-Unis ou la *British Library* en Angleterre, le *National Yiddish Book Center* peut se féliciter aujourd'hui de son rayonnement international ainsi que de la place qu'il occupe comme lieu de mémoire et de propagation d'une culture ashkénaze en grande partie disparue. Après dix huit ans de nomadisme dans

des résidences temporaires toutes situées à l'ouest de Boston dans une région du Massachusetts où sont regroupés de nombreux collèges d'enseignement supérieur autour du campus principal de l'Université du Massachusetts à Amherst, le *National Yiddish Book Center* s'est installé en 1997 sur le campus de Hampshire College. Non plus locataire, mais propriétaire d'un terrain de quatre hectares et d'un magnifique immeuble conçu par l'architecte Allen Moore et réalisé grâce à un don de H. et J. Weinberg, le *National Yiddish Book Center* est devenu une organisation aux activités multiples capable d'accueillir cinquante mille visiteurs par an. Niché dans le décor agreste d'un ancien verger, le *National Yiddish Book Center* se présente à première vue comme une juxtaposition de petites maisons construites en bardeaux de bois, surmontées de toits dont le style varie légèrement de l'une à l'autre. Mais, une fois à l'intérieur, c'est au contraire la découverte d'un long bâtiment d'un seul tenant baigné par endroits par la lumière du jour qui pénètre par les fenêtres et les lucarnes des toits. L'entrée surplombe une imposante cavité où sont alignés des rayonnages de livres, et que l'on atteint par une rampe qui contourne l'intérieur du bâtiment. Même le nombre impressionnant de livres accessibles ici ne suffit pas à contenir tout l'acquis ; le surplus est entreposé dans une annexe de plus de 4 600 mètres carrés, ancienne usine à papier située dans la petite ville voisine d'Holyoke. Dans le Harry and Jeanette Weinberg Building, la rampe qui mène à la découverte des livres sert aussi de lieu d'exposition pour les objets, les tableaux et les photos qui témoignent eux aussi de la culture juive. Un amphithéâtre, un studio d'enregistrement pour des émissions de radio, un autre pour des programmes vidéo, un restaurant casher sont soit déjà en place soit en cours de réalisation.



D.R.

lez pas... L'ironie de cette maxime, comme le dessin chimérique, dénotent clairement l'esprit et l'humour du monde yiddish. Mais en anglais, le mot *mug* a aussi un second sens, par exemple dans « *mug shot* », où il désigne une photo d'identité. Dans ce sens là, le proverbe inscrit sur la tasse pourrait peut-être s'appliquer au destin fabuleux d'Aaron Lansky, fondateur et président du *National Yiddish Book Center*, organisation



Outre des programmes enregistrés et filmés, le *National Yiddish Book Center* offre des cours de yiddish, des conférences, des projections de films et publie une revue, le *Pakn Treger* (*Le Porteur*), qui présente aux lecteurs des articles de fond, des textes littéraires bilingues, une page dédiée à quelque aspect spécifique du yiddish ou à l'usage de mots passés dans l'anglais new-yorkais, tels que *shlemil*, *shlimazel*, *chuzpa*.

Ce qui frappe le visiteur, c'est la jeunesse de ceux qui vaquent aux divers besoins de l'organisation, certains probablement étudiants des collèges avoisinants. Mais pour travailler au *National Yiddish Book Center* tous doivent connaître ou apprendre le yiddish. À un journaliste qui lui demandait s'il croyait à une « renaissance » du yiddish, Aaron Lansky a répondu que non, parce que, à l'exception de petites communautés hassidiques où le yiddish est encore la langue vernaculaire, il ne s'attend

pas à ce que les juifs américains adoptent le yiddish comme idiome de communication. En revanche, si par « renaissance » on entend une revitalisation, une énergie nouvelle ou renouvelée à travers la yiddishkeit du patrimoine culturel des juifs américains, alors oui, puisque le *National Yiddish Book Center* est à la fois le moteur et la preuve de ce retour vers les sources d'une identification ethnique. Pour les juifs américains qui ont abandonné, soit par choix personnel soit en conséquence de la Shoah, toutes les attaches avec leurs racines européennes, le rapport à la yiddishkeit offre une dimension culturelle séculaire absente de l'appartenance identitaire religieuse caractéristique de la vie juive américaine. D'où la vision d'Aaron Lansky, réaffirmée lors de la cérémonie d'ouverture du centre, de faire du *National Yiddish Book Center* non pas un entrepôt, ni un mausolée de livres, ni même un musée, mais un

lieu de mémoire actuel et vivant, « *a lebedike velt* », lieu de préservation, d'exploration et d'exploitation, témoin d'une culture, non pas morte mais en friche, et d'une ethnie encore bien robuste.

Résolument tourné vers l'avenir, le *National Yiddish Book Center* avec l'appui du metteur en scène Steven Spielberg, s'est depuis deux ans lancé dans un nouveau projet de sauvegarde : la conservation des livres imprimés sur papier acide et qui sont en voie de désintégration. À ce jour, plus de 12 000 ouvrages numérisés sont disponibles à l'achat sous format livre sur le site

www.yiddishbooks.org.

À ceux qui lui demandent si, maintenant que le *National Yiddish Book Center* est bien établi et reconnu, son rêve se trouve enfin réalisé, Aaron Lansky répond sans hésitation que tout ceci ne marque pas une apogée, mais simplement une étape... ■

Je suis juif, ça ne se soigne pas...

Jacques Burko

Je suis un Juif, je suis Français ;
 Je suis juif, et je ne suis pas Israélien ;
 Je suis juif et je voudrais pouvoir penser à moi, Juif français, davantage qu'au Proche-Orient ;
 Je suis juif et chaque matin je me réveille en me demandant s'il y a eu encore un attentat en Israël ou quels dégâts a faits Tsahal ;
 Je suis juif et chaque jour je me demande pourquoi les Israéliens s'entêtent à se suicider en gardant Sharon ;
 Je suis un Juif et je me dis que les Israéliens doivent être bien désespérés pour garder Sharon ;
 Je suis juif, je pense qu'on doit rendre justice aux Palestiniens ;
 Je suis juif et je ne veux pas qu'on jette les Israéliens à la mer ;
 Je suis un Juif de la Diaspora éternelle. Pourquoi les Israéliens ont-ils décidé que je vais bientôt disparaître ?
 En attendant cette disparition, pourquoi ne veulent-ils me considérer que comme un auxiliaire d'Israël ?
 Je suis juif et je me demande pourquoi tant de Juifs se prêtent à leur jeu ;
 Je suis un Juif de la Diaspora et je me demande pourquoi les institutions qui prétendent me représenter ne me représentent pas ?
 Je suis juif et je m'interroge sur les Juifs qui arborent le keffieh ;
 Je suis un Juif de la Diaspora et je m'interroge sur les « jeunes des banlieues » qui se prennent pour des Palestiniens ;
 Je suis juif et je regarde ces « Palestiniens des banlieues » importer l'Intifada en France ;
 Je suis un Juif de France et je trouve inacceptable que les autorités israéliennes confondent ces déplorables manifestations avec un « antisémitisme français » ;
 Bref, je suis juif et je suis mal ;
 Je suis juif, je suis mal, mais je resterai juif et diasporique. ■

Jean-Michel Lecomte, qui a coordonné la rédaction d'un très important dossier sur l'enseignement de la Shoah (voir Diasporiques n° 20) et dont la vigilance et la compétence ne sauraient être mises en doute, attire l'attention sur des excès de zèle qui viennent parfois troubler à tort l'opinion publique sur les ouvrages pédagogiques qui touchent de près ou de loin au judaïsme.

Un livre interdit ?

J-M. Lecomte

Cœdité l'été dernier par les éditions Nathan et le CRDP¹ de Besançon, *Enseigner le fait religieux – un défi pour la laïcité*, coordonné par René Nouailhat, est bientôt l'objet, avant même sa distribution, d'une rumeur au sein du réseau des CRDP et du CNDP², rumeur sciemment lancée et entretenue, puisqu'elle ira jusqu'à la publication d'un article dans *Libération* : il s'agirait d'une abominable publication « judéophobe », et en plus d'un « manuel », c'est-à-dire d'un instrument d'intoxication des enfants. De fait, ladite rumeur a suffi à entraîner le retrait de la vente par le CRDP, dans des conditions juridiques douteuses, Nathan poursuivant la vente sans qu'aucune plainte soit venue prolonger l'affaire... Destiné aux enseignants, l'ouvrage est érudit, et le point de vue résolument laïc. Étant donné la rumeur, après la lecture de l'introduction, je me suis aussitôt dirigé vers les chapitres sur le judaïsme et sur la section (cinq pages)

intitulée « questions actuelles autour du judaïsme ». Sont évoqués le développement et l'évolution de l'antisémitisme européen aux XIX^e et XX^e siècles, l'importance que la Shoah, le sionisme et la création d'un État ont eue pour les Juifs d'Israël et de la diaspora, mais aussi pour les non-Juifs. Le texte est manifestement non lénifiant, il veut provoquer la réflexion et la discussion : il évoque les tentatives et les dangers du négationnisme, la tendance de certains milieux (Juifs ou non Juifs) à une sacralisation du judéocide (pouvant déboucher sur une « religion sans dieu »). Les auteurs stigmatisent, entre antisémitisme occidental et conflit israélo-palestinien, des attitudes de paranoïa, dans une formulation maladroite, puisque là où ils écrivent « des » Juifs, la rumeur n'a qu'à substituer « les » pour que l'amalgame soit avéré – et toute rumeur se satisfait toujours d'une toute petite mauvaise foi...

Après beaucoup d'agitation dans le Landerneau du CNDP, l'affaire a fait long feu, au fur et à mesure qu'on lisait effectivement les textes incriminés. En restent des auteurs et un éditeur (celui du CRDP de Besançon) qu'on a voués aux gémonies. Bien petite affaire, mais bien représentative de la difficulté à avancer un regard résolument laïc sur le fait religieux – et partant, de sa nécessité. Ce qui me semble le vrai déclencheur de la campagne haineuse qui a été menée est la dernière phrase de ce court chapitre sur la période actuelle : « Enfin, il faut se garder de tout amalgame : l'antisémitisme, ou même la simple condamnation de certains agissements de l'État d'Israël à l'égard des Palestiniens ne saurait être ramené à un antisémitisme en quête

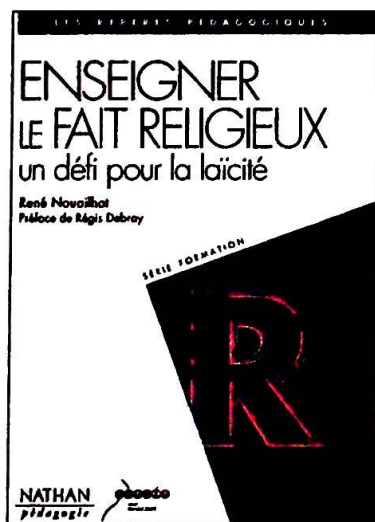
d'honorabilité, comme on peut quelquefois l'entendre. »

Mais on est allé très loin dans les conséquences à l'intérieur du réseau des CRDP et du CNDP (établissements publics sous tutelle du ministère de l'Éducation), puisque le directeur général de l'époque a édicté (en total abus de pouvoir) l'instauration d'une procédure d'*imprimatur*, pour interdire la publication d'ouvrages qui pourraient heurter la sensibilité de telle ou telle obédience de telle ou telle religion : étrange compréhension de la notion de laïcité !

À mon modeste niveau de responsable éditorial dans un autre CRDP, je tire deux types de questionnements de cette lamentable affaire.

– Le premier est relatif à l'attitude de certains qui semblent chercher avec passion ou délectation ce qui pourrait être le signe d'un antisémitisme que l'on rebaptise judéophobie (et j'ai constaté ce phénomène chez des personnes non suspectes de fondamentalisme ou d'un quelconque extrémisme : je reste effaré devant ce qui m'a paru une jouissance de l'effroi).

– Le second, plus important car moins conjoncturel, est la façon dont l'éducation (le système éducatif, mais aussi nous tous, dans les sphères où par la vie et l'exemple nous donnons à voir aux enfants) doit, dans l'indispensable enseignement du fait religieux, se garder avec la plus extrême vigilance des fondamentalismes religieux : assurément se trouve ici, et non dans les morceaux d'étoffe, le véritable enjeu de la laïcité. ■



¹ Centre régional de documentation pédagogique.

² Centre national de documentation pédagogique.



Nous devons à Bernard Fernandez d'avoir attiré notre attention sur ce choix de quelques réflexions du grand savant visionnaire, qui s'était intéressé à tous les aspects de la vie juive. Il s'agit de textes extraits par Alice Calaprice du livre d'Albert Einstein Pensées intimes, éditions du Rocher, Paris, 2000.

Sur les Juifs, Israël, le judaïsme et le sionisme

Albert Einstein

Si nous nous révélons incapables de parvenir à une cohabitation et à des accords honnêtes avec les Arabes, alors nous n'aurons strictement rien appris pendant nos deux mille années de souffrances et mériterons tout ce qui nous arrivera.

Lettre à Chaïm Weizmann, 25 novembre 1929 ; Archives Einstein 33411.

La judéité a prouvé que l'intellect est la meilleure arme de l'histoire. [...] C'est notre devoir à nous, Juifs, de mettre à la disposition du monde les souffrances que nous avons endurées pendant plusieurs millénaires et, grâce aux traditions éthiques de nos ancêtres, de devenir les soldats du combat pour la paix, unis aux plus nobles éléments de tous les milieux culturels et religieux.

Extrait d'une allocution prononcée lors d'un rassemblement juif à Berlin, en 1929.

La soif de la connaissance pour elle-même, un amour quasi fanatique de la justice et un désir d'indépendance personnelle – tels sont les traits de la tradition juive qui me font remercier les étoiles de lui appartenir.

Ibid.

Un accord raisonnable avec les Arabes sur la base d'une cohabitation pacifique serait à mes yeux de loin préférable à la création d'un État juif.

Extrait d'une allocution intitulée « Our Debt to Zionism », prononcée devant le *National Labor Committee for Palestine*, le 17 avril 1938 à New York ; le texte intégral figure dans *New Palestine* (Washington), 28 avril 1938.

Ma conscience de l'essence de la nature du judaïsme résiste à l'idée d'un État juif avec des frontières, une armée, et une part de pouvoir temporel. [...] J'ai peur des dommages internes que le judaïsme subira – surtout avec le développement à l'intérieur de nos rangs d'un nationalisme étroit, que nous avons déjà dû combattre vigoureusement même sans État juif. [...] Un retour à la nation au sens politique du terme équivaldrait à nous détourner de la spiritualisation de notre communauté que nous devons au génie de nos prophètes.

Ibid.

Le lien qui a uni les Juifs pendant des milliers d'années et qui les unit aujourd'hui est avant tout un idéal démocratique de justice sociale, couplé à un idéal d'entraide et de tolérance entre tous les hommes. [...] La deuxième caractéristique de la tradition juive est la haute considération dans laquelle elle tient toute forme d'aspiration intellectuelle et d'effort spirituel.

Extrait de « Why Do They Hate Jews ? », *Collier's Magazine*, 26 novembre 1938.

L'attitude que nous adopterons à l'égard de la minorité arabe constituera le vrai test pour nos critères moraux en tant que peuple.

Cité in Nathan et Norden, *Einstein on Peace*, p. 638.

Si je devais être président, j'aurais parfois à dire au peuple israélien des choses qu'il n'a pas envie d'entendre.

À Margot Einstein, après qu'il eut décidé de refuser la présidence d'Israël ; cité in Sayen, *Einstein in America*, p. 247.

Anne Brunswic, qui a vécu plusieurs mois à Ramallah (voir Diasporiques n° 28), tente ici de traduire l'état d'esprit des Palestiniens occupés qu'elle a côtoyés de près. De là le ton de son article.

Tu es occupé

Anne Brunswic

Tu crains que tes garçons, en rentrant de l'école, ne s'approchent des soldats pour leur jeter des pierres, tu trembles qu'ils soient blessés, mutilés, tués, simplement parce qu'ils se trouvaient dans les parages. Deux cents gamins sont déjà morts ainsi au cours des trois dernières années. La vie de tes fils t'occupe. Tu crains surtout pour ton aîné, celui qui s'est marié l'an dernier ; de toi, il tient sa silhouette massive d'ours de la steppe, de son père ses yeux noirs aigus ; pourvu que les soldats ne prennent pas peur en croisant son regard. L'angoisse t'occupe.

Tu regardes tes enfants grandir avec inquiétude car tu ne pourras pas payer à tous les études, il te faudra choisir qui ira à l'université et qui restera à la maison ou se mariera de bonne heure ; mais qui sait si celui-là ou celle-là ne choisira pas le suicide pour se sentir bon à quelque chose. L'avenir de tes enfants t'occupe.

Tu ne peux rejoindre ton épouse et tes petits de l'autre côté de la ligne qu'en empruntant un long sentier qui conduit au fond d'un jardin à un mur caché que tu enjambes dans le noir ; une nuit, un tireur en embuscade t'attendra là et ce sera la fin de ton roman. Ce soir, tu n'iras pas. La solitude t'occupe.

Tu n'avais pas vu tes vieux parents dans la ville de Gaza, à une heure de route d'ici, depuis trois ans. Tu t'es fait violence pour demander un laissez-passer aux autorités, tu es retourné quatre fois au poste de police et tu as fait la queue quatre longues journées, tu as expliqué quatre fois ton histoire aux administrateurs militaires qui sont aussi des colons, ils t'ont finalement délivré un permis de trois jours, dont un entier a été consacré au voyage aller-retour. Pour finir, tu as vu tes parents deux jours

en trois ans ; la vérité c'est qu'il est plus facile à tes cousins de Toronto et de Chicago de venir les voir qu'à toi qui vis dans la ville voisine. Le sort de tes parents t'occupe.

Pour aller aux obsèques de ta mère à Jérusalem, tu n'as pas eu d'autre choix que de te faire délivrer un certificat médical et te faire transporter de l'autre côté de la ligne de démarcation en ambulance. Pourtant, Jérusalem, c'est la ville où tu es née, tu en connais chaque pierre. Mais les autorités ont décidé, pendant que tu suivais tes études à Paris, que tu avais perdu à jamais le droit d'y mettre les pieds. Les larmes t'occupent.

Tu empruntes chaque jour les routes réservés aux indigènes, ici des blocs de pierre posés par l'occupant obligent à ralentir et rouler sur le bas-côté, là les obus ont creusé des nids de poule jamais comblés, les canalisations déversent des flots boueux, les ordures s'entassent sur les côtés ; l'entretien de tes routes dépend du mauvais vouloir des autorités ; souvent elles trouvent plus commode de les fermer et de t'interdire tout déplacement même au village d'à côté. L'humiliation t'occupe.

Tu lèves les yeux et tu vois au sommet des collines des lotissements flambant neufs protégés par des radars, des lignes de barbelés électrifiées, des chicanes et des portails électroniques ; leurs habitants empruntent les routes principales de ton pays, des routes admirablement entretenues, éclairées, dotées de panneaux de signalisation en trois langues. Ces routes sont protégées par des barrages militaires que tu ne peux franchir que lorsque les citoyens des lotissements le veulent bien puisque ce sont eux les maîtres de ton pays. Tu t'efforces de ne pas croiser le regard des soldats, de n'offrir aucune prise à leur suspicion,

de n'être rien qu'une anonyme couleur de muraille dans la foule des indigènes. La colère t'occupe.

Les maîtres ne font pas un pas dans ton pays sans leur arme automatique à portée de main, mais toi, ne t'avise pas d'avoir un couteau sur toi sinon tu rejoindras tes frères en prison. La révolte t'occupe.

Chaque objet manufacturé que tu consommes a été fabriqué ou importé par tes maîtres qui prélèvent au passage leur dû. Quand tu entres dans un magasin, tu remplis leurs poches. La honte t'occupe.

Ta ville ne produit plus que pour la consommation locale car, pour transporter un chargement jusqu'au district voisin, il faut obtenir tant de permissions et franchir tant de barrages militaires que les camions y ont renoncé. La fromagerie d'à côté qui employait soixante-dix personnes et livrait dans toute la contrée n'a plus que dix-sept salariés. La plupart des entreprises tournent au ralenti ou ferment leurs portes. Le chômage galope. La pauvreté t'occupe.

Pour assurer leur tranquillité, les maîtres ont coupé ton oliveraie en deux et ouvert en son milieu une route à deux voies bordée par une double rangée de fils de fer barbelés haute de deux mètres. Leurs bulldozers ont arraché soixante-cinq arbres que ton grand-père avait plantés et les ont laissés sur le terrain. Tu les as débités l'un après l'autre pour en faire du bois de chauffage. Il t'a fallu demander un permis pour demeurer à la ferme, un autre permis pour franchir la barrière électrifiée afin d'accéder à l'autre moitié de ton oliveraie et à ton village. Les soldats te permettent à certaines heures de passer, mais seulement à pied. Ta femme, elle, n'a pas le droit de passer de l'autre côté, ni d'aller dans l'oliveraie avec toi, ni



d'accompagner les enfants au village. Tu portes donc sur ton dos chaque sac d'olives après la récolte. L'autre jour, les soldats ont aperçu ton tracteur un peu trop près de la clôture, ils t'ont infligé une amende équivalente à dix sacs d'olives. Depuis la construction de la « clôture », chaque minute de ta vie est occupée.

Ton père souffre du cœur mais il n'existe aucun service de cardiologie chez les indigènes. Les maîtres, en revanche, ont accès à tous les soins dans leurs hôpitaux. Vas-tu solliciter auprès de l'administration militaire une permission spéciale pour le faire soigner de l'autre côté ? Elle te sera sûrement refusée car l'un de tes cousins est en prison. Les maîtres ont d'excellents médecins mais ils ne soignent pas les familles de terroristes. La maladie t'occupe.

Tu t'es réveillée ce matin avec une crampe horrible dans la mâchoire : cette nuit, tu as encore trop serré les dents dans ton sommeil. La douleur t'occupe. ■

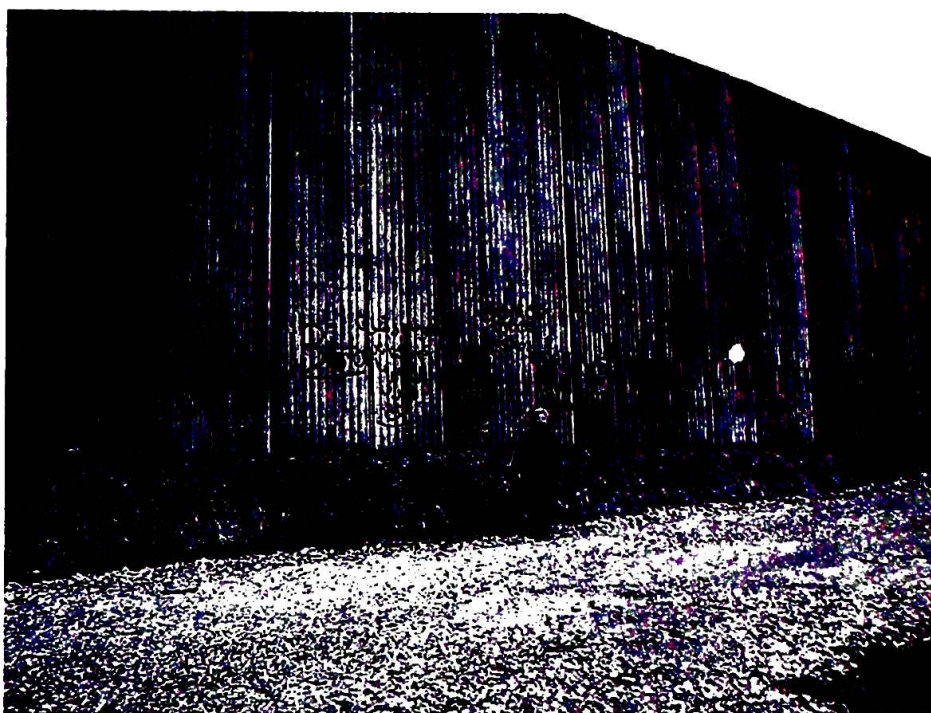


photo A. Brunswic

L'auteur le dos au mur à Qalqilya, un jour de pluie



Georges Yoram Federman, « citoyen psychiatre » à Strasbourg, très dévoué à la cause de tous les minoritaires opprimés, vient d'adresser cette lettre qui doit être publiée par notre confrère Témoignage Chrétien. Nous avons apprécié sa pertinence et sa concision et l'auteur nous a autorisés à la reproduire ici.

Des institutions juives...

Georges Yoram Federman

On peut s'interroger sur la représentativité du Crif et du Consistoire israélite. Les personnes élues dans ces instances sont des notables. On y retrouve peu de gens issus des classes moyennes ou défavorisées et aucune femme. Ce sont des instances qui influencent puissamment le débat public, notamment en Alsace, compte-tenu de la présence juive depuis des siècles et de l'existence du Concordat. Leur représentativité est extrêmement limitée. Elle se résume à la désignation, sans contre-pouvoir, de quelques candidats masculins par un collège d'électeurs inscrits dans la seule communauté juive organisée administrativement, qui regroupe à Strasbourg

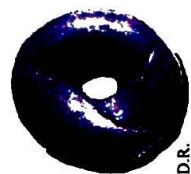
15% des juifs. Elle ne tient pas compte de l'émergence de nombreuses formes d'expression du judaïsme : laïque, féminine, ashkénaze, séfaraïte, libéral, agnostique, athée, sans parler de l'apport des couples mixtes. Le Crif et le Consistoire sont reconnus comme « la seule voix juive ». Cette voix est incontestablement conservatrice, très marquée à droite, sur la dénonciation exagérée d'une exacerbation de l'antisémitisme en France, sur une forme d'exclusivité de la mémoire de la Shoah ou encore sur la légitimité de la politique de l'Etat d'Israël, que celle-ci devienne militariste ou colonialiste. Je reste convaincu que d'autres voix juives sont possibles. Elles luttent déjà pour

préserver une mémoire de la Shoah vivante : liée à la défense des marginalisés d'aujourd'hui et des victimes de toutes les formes de racisme, liée à la dénonciation de tous les génocides – rwandais, bosniaque et tchétchène – ainsi qu'à la reconnaissance de la fraternité de destin entre les Juifs et les Tsiganes. D'autres voix juives sont possibles, qui créeraient des ponts avec nos concitoyens de confession musulmane en évitant de les stigmatiser une fois de plus pour un soutien implicite à une loi inutile sur le voile, qui s'exprimeraient pour la défense du droit de vote des étrangers non européens aux élections locales ainsi que pour la reconnaissance d'un accueil digne des étrangers. ■



Carnets new-yorkais : le triomphe du all-American bagel

Carol Mann



Chaque fois que je viens à New York, je me demande comment on fait pour se sentir chez soi (c'est-à-dire non exclu) quand on est bourgeois tendance riche et « Old Money », blanc et misérablement goy. Certes, dans ce cas, il faut habiter le ghetto Wasp¹ de la Upper East Side, en face du Upper West Side occupé par l'aristocratie juive généralement originaire de Brooklyn. Heureusement les grandes avenues et Central Park séparent les protagonistes d'une tension civile qui se joue en formules de politesse. C'est simple, les riches ne se parlent pas : il est impossible d'acquérir un appartement dans le Upper East Side du côté ultra chic de Sutton Place et la East River, l'assemblée des copropriétaires s'y opposerait. Amis lecteurs de *Diasporiques*, la plupart d'entre vous devront se rabattre côté Hudson River où je pense que les New-Yorkers de souche puritaine n'auraient jamais l'idée de

s'aventurer à plein temps.

La culture de la classe moyenne semble avoir été entièrement colonisée par les Juifs. Lors de mon dernier voyage, en décembre

dernier, un article du *Village Voice*, parlant d'un écrivain à la mode le décrit « J... is some yidl » (sans italiques), puis fait l'apologie de ses hauts faits. Même les noirs dans la rue, à qui je demande où se trouve la sortie du métro Times Square qui mène au kiosque des billets de théâtre à moitié prix, me souhaitent « Enjoy ». Des chanukiot² ornent tous les bureaux de

banque, les fenêtres et les magasins de vêtements, dont la boutique *Bonpoint* sur la Madison avenue. Le seul endroit de ma vie où j'ai entendu la version complète, quoique rayée, de *l'Internationale*, jouée dans un recueillement des plus religieux, c'est dans la *Revolutionary Bookstore* sur la 19^e rue, extraordinaire librairie qui fait défaut à Paris (surtout pour ses livres féministes) dirigée de tout évidence par un Yidl engagé d'une soixantaine d'années, idéaliste rescapé de la grande époque. Il déclarait, ému, que cette version ancienne enregistrée à Moscou (sans doute sous Staline) lui avait été offerte le 1^{er} mai dernier... Même après 17 ans de vie intense à Malakoff, banlieue rouge s'il en est, je n'avais connu de pareilles émotions. N'empêche que, dans la *Revolutionary Bookstore*, être violemment contre Sharon et afficher tout un rayonnement intitulé « Occupied Territories » constitue une prise de position courageuse. En parlant à ce copain de Jerry Rubin et autres Robespierre en herbe de l'ère présente, je comprends aussi à quel point je suis moi-même une curiosité dans cette ville où les curiosités sont légion..... Des amis me voulant faire plaisir m'ont emmenée dîner dans un vieux restaurant de New York où ils venaient, enfants, quand les parents voulaient faire la fête. *Sammy's Roumanian* dans le Lower East Side est absolument bondé ce samedi soir, comme tous les soirs paraît-il. Situé dans une sorte de sous-sol, très bas, le lieu est à la limite de l'insalubre et les prix aussi – mais en ordre inverse : c'est cher. Cependant l'ambiance, la musique (un Juif russe d'importation récente penché sur un synthé), le chaos orchestré enchantent les dîneurs

qui s'abreuvent à la vodka servie dans un bloc de glace. On y vante la cuisine des origines, avec un petit lexique anglais-yiddish pour les novices, complètement fondée sur la nostalgie et le souvenir d'une cuisine yiddish d'une autre époque, ce qui explique sans doute les prix. Parce que rien n'est enjolivé (faux plafond en polystyrène en voie de décomposition, comme le lino façon parquet), on échappe à la Disneyfication forcenée du passé qui guette les centres-ville des capitales du monde entier – y compris Times Square. Vu la tête des clients, il est évident que cela fait surtout plaisir aux Américains du Midwest, mariés à des Juifs qui viennent faire étalage de la culture révolue des ancêtres. Ce qui légitimera par la suite, à Milwaukee, la présence d'étoiles de David en alu posées sur l'arbre de Noël et une boîte de « Rakusen's Haimische » (Matsos) à Pâques. Qui d'autre peut apprécier à ce point les tombereaux de gefilte fish, les steaks gigantesques (à \$23 la version « small » qui déborde de l'assiette), ou les carafes (mais oui) de schmalz sur la table, que certains ont visiblement pris pour de l'huile d'olive, arrosant allègrement tout le contenu de leur assiette. Quand Sammy décédera, le restaurant fermera ses portes, les New-yorkais sont obsédés par le cholestérol et l'(im)-puissance Viagra (cf. « *Men on the pill* », « les hommes prennent la pilule » en couverture du magazine du très sérieux *New York Times* du dimanche lors de mon séjour).

Les New-yorkais sont grands amateurs de folklore et de nostalgie, ce qui leur tient lieu d'arbre généalogique, en particulier par la nourriture, ce qui n'est, somme toute, guère étonnant puisque c'est sans doute la pratique essentielle du Old Country durablement conservée par les immigrés. Il est instructif de comparer *Sammy's Roumanian* à *Sylvia's* à

² Lampes de Hanoukah (à bougies ou à huile) : en décembre, on allume ces lampes tous les soirs pendant 8 jours lors de la fête juive de Hanoukah.

¹Wasp signifie guêpe, mais aussi White Anglo-Saxon Protestant.



Harlem : les deux aux murs couverts de photos fanées et de cartes de visite attestant l'honorabilité des clients, les deux proposant la nourriture ethnique d'origines parfois incertaines, le tout résumé par la corbeille de pain qu'on vous met d'emblée sur la table dès votre arrivée : Rye *mit schmalz* chez Sammy, corn bread sucré avec du beurre chez Sylvia. Deux kilos de plus sur le « *toukhess*³ » avant l'arrivée même des entrées. Dîner se transforme en expérience historique qui s'inscrit dans une Histoire (la suite des photos sur le mur) et parfois, presque par inadvertance, gastronomique. Avec mon vieil ami Peter (Cohen, faut-il le préciser ?) nous avons entrepris une expédition à Queens. Seulement avec un autre anthropologue pouvais-je étudier l'enchevêtrement de quartiers indiens, afghans, mexicains, chinois, coréens. Ce qui nous a paru intéressant, c'est d'étudier les symptômes de l'adaptation à l'*American Way of Life*. Il est évident qu'aucune communauté ne peut garder intacte sa façon de vivre d'autrefois, néanmoins la transition se fait lentement et dans un ordre différent par groupe. Notre terrain d'enquête, c'était surtout les « drogueries » et les supermarchés, infiniment passionnants — je vous les recommande. Partout des décorations et des guirlandes de Noël, que tous s'arrachent, peu importe leur religion, c'est un premier pas vers la « Green Card ». Dans les quartiers les plus pauvres, chez les *griner* nouvellement arrivés du Bangladesh ou de l'Afghanistan, ce sont les innombrables poudres contre les cafards et les cadenas qui dominent, ce qui résume bien le triste niveau de (sur)vie. Dans la version Latino, où l'on est déjà moins misérable, le luxe c'est un protège-siège des WC en plastique rose fleuri ou des petits dessous plus que convenables, d'une marque malencontreusement French « Javel ». Et sous le pont du chemin de fer, à Flushing, des kilomètres d'Amérique Latine, avec ses gynécologues par dizaines qui proposent des tests de grossesse (en grandes lettres, sur les pancartes), les boutiques « Botanica » où l'on

vend des poudres/huiles/savons/bougies/amulettes pour « attraper des dollars », pour « dominer sa femme », pour « garder un travail ». J'ai ramené apparemment tout ce qu'il faut afin de transformer mon fils bien-aimé en lycéen assidu, garanti, señora. Je vous ferai part des résultats, promis. Les supermarchés sont révélateurs dans ce quartier, nous avons pris comme terrain de chasse un exemplaire latino. En face de la porte d'entrée, le rayon des produits ethniques composé uniquement de conserves et bocaux importés du Mexique, de Colombie etc., puis des demi-rayonnages de diverses communautés. Puis vient la section qui introduit une notion de choix c'est-à-dire un produit d'origine et sa version américaine bien moins chère. La ménagère apprend le doute, en s'initiant à la consommation. Puis on arrive aux sections all-Américain, c'est-à-dire les Cocas, des sucreries et surtout une énorme sélection de gâteaux en poudre à confectionner chez soi (section en nette régression dans les quartiers chics). Ce n'est pas le gâteau fini qu'on achète, mais un produit destiné à accélérer un processus traditionnel tout en conservant les formes. Ces « mix » ont été sans doute conçus pour des femmes travaillant à l'extérieur qui voulaient quand même garder les attributs de la bonne ménagère. Seulement, quand on est colombienne/pakistanaise, le geste est plus significatif encore puisque c'est la fonction nourricière qui s'altère : on nourrit sa progéniture avec de l'américain. Pour les enfants immigrés, et cela je l'ai entendu de la part de personnes d'origine différente,

c'est à l'heure du déjeuner que tout se joue : ces enfants qui emportent à l'école (où il n'y a pas de cantine) le sandwich diversement garni de poulet tandoori, autrefois de pastrami, ne rêvent que d'une chose : des plaques de pain-buvard tartinés de beurre de cacahuète et de gelée.

Comment devient-on Américain, *in fine* ? Par la fourchette ou plutôt la timbale en plastique. Que consomment-on dans les petits *deli* à tous les coins de rue de Queens ? Certes, les spécialités des communautés locales, mais certains aliments récurrents, devenus des symboles de l'Amérique, que chaque immigré s'empresse de dévorer afin de la conquérir. Je vous donne en mille, mais oui, vous avez deviné, côte à côte le tandem pizza-bagel (bien plus que les Mac Do qui brillent par leur heureuse absence dans ce quartier). Les aliments de base des générations anciennes d'immigrés sont devenus les emblèmes de l'Amérique de ceux qui ont réussi. Le dénominateur commun de la jeune génération, toutes immigrations confondues, sera la consommation de cette nourriture hégémonique, celle par laquelle on devient américain et à travers laquelle on s'oppose à l'offre culinaire de la maison. De nombreux « bagels bars » sont aujourd'hui tenus par des immigrés du sous-continent indien. Sans doute leurs enfants auront des souvenirs attendris du bagel'n cream cheese que leur offrait Papa au retour de l'école, voire de la madrassa⁴. Leur madeleine-de-Proust sera parfumée aux oignons et au cumin et c'est peut-être cela qu'ils transmettront aux générations qui suivront, tout autant que le curry à l'agneau : on attend d'ailleurs non sans impatience, le bagel garni de poulet korma, de dall⁵, sur le modèle du « chili bagel » que ma copine Marge croit avoir vu au Texas.... Comme quoi, je vous l'avais bien dit, on le sait depuis longtemps, et cela se confirme chaque jour, la Goldene Medine (sans doute moins dorée que jadis, mais Medina plus que jamais), se trouve bien de l'autre côté de l'Atlantique. ■

⁴ École coranique.

⁵ Purée de lentilles indienne.



³ De l'hébreu « derrière » (tahat).

« Le Yiddish est une langue monde qui défie l'Anéantissement »

Nous avons été heureux d'accueillir Rachel Ertel, membre du Cercle Gaston-Crémieux presque depuis ses origines, qui nous a fait l'amitié de venir nous parler de son dernier livre Brasier de mots¹ – un livre qui lui tient à cœur et qu'elle a dédié à son mari, Marcel. Publier la transcription de cette réunion est aussi une façon pour nous de rendre un nouvel hommage à la mémoire de cet ami trop tôt disparu².

Une soirée-débat avec Rachel Ertel

Comment parler de ce livre ? Il m'est toujours très difficile de parler de mes propres livres, mais plus particulièrement de celui-ci, à cause des circonstances tragiques dans lesquelles il a été composé. Mais aussi parce qu'un livre, une fois paru, échappe à son auteur et appartient au lecteur qui, par sa lecture, lui donne sens et existence. Je procéderai donc de la façon la plus simple, en suivant le déroulement du texte.

Le titre de l'ouvrage – *Brasier de mots* – est inspiré d'un cycle de poèmes de Nelly Sachs intitulé « Brasier d'énigmes », tout comme *Dans la langue de personne* était inspiré par un poème de Paul Celan, « La rose de personne ». Le double sens du terme *brasier*, ce qui s'enflamme et ce qui est détruit par le feu et réduit en cendres, me permettait de retracer le destin du yiddish et du yiddishland dans son éclosion et dans sa destruction. Je tenais à ce que sous la même couverture se trouvent réunis le yiddishland vivant et son anéantissement, anéantissement qui est l'héritage des rescapés, des survivants, épargnés par le hasard de l'histoire et par l'aléatoire de la dispersion géographique du peuple juif, et enfin de leurs descendants, à qui est dévolu « le sac à héritage [...] vide », selon l'expression de Jacob Glatstein. Ce livre, dédié à mon mari, Marcel Ertel, se devait d'être le parcours, le cheminement d'une vie – une somme.

Mais un livre n'est pas seulement un acte délibéré et voulu à un moment donné. Un livre est quelque chose qui vit en vous bien avant sa réalisation matérielle. Un livre est quelque chose qui se construit en vous, souvent à votre insu, longtemps avant que le travail commence. Celui-ci s'est imposé à moi un peu comme une œuvre musicale, avec son prélude : « Voyage en Pologne », dans une Pologne fantôme, une Pologne *Judenrein*, le contraire de ce qui était évoqué dans le *Shtetl*, grouillant d'une vie protéiforme. Œuvre musicale qui se termine par une coda : une adresse au lecteur inconnu. Parce que la lecture est un acte solitaire, tout lecteur est inconnu. On peut donc lui livrer des réflexions générales, bien sûr, mais aussi, à travers elles, le plus intime de son être, justement parce qu'il est un lecteur inconnu et solitaire et que, par ce fait, il se trouve à la bonne distance, à la distance juste pour

lever l'inhibition de la pudeur. Œuvre musicale enfin, parce qu'elle développe un thème à travers des variations qui peuvent être infinies, variations sur des idées, variations sur des vocables, variations sur des énoncés, variations et répétitions qui vont et viennent, répétitions conscientes et inconscientes, reprises de citations comme des leitmotive.

Le thème de cet ouvrage est la langue, la langue yiddish, langue d'élection, langue choisie par ses écrivains et par ses lecteurs plurilingues ; langue atypique par son histoire, ses pérégrinations, son anéantissement. Mais précisément parce qu'elle est atypique elle peut aussi être considérée comme le paradigme, comme la jauge du destin d'autres langues au cours du xx^e et maintenant du xxi^e siècle. Car la langue n'est pas un simple acte de communication. Elle est consubstantielle à l'être humain. Elle façonne aussi bien la pensée (on ne pense pas de la même manière dans différentes langues), elle façonne l'individu, elle façonne la société. Et, pour le yiddish, c'est d'autant plus vrai qu'il est le substitut d'une existence nationale. Il est la terre où le peuple juif d'Europe orientale, quel que soit le lieu où il se trouve, s'est enraciné, il est la source où le peuple juif d'Europe orientale, quel

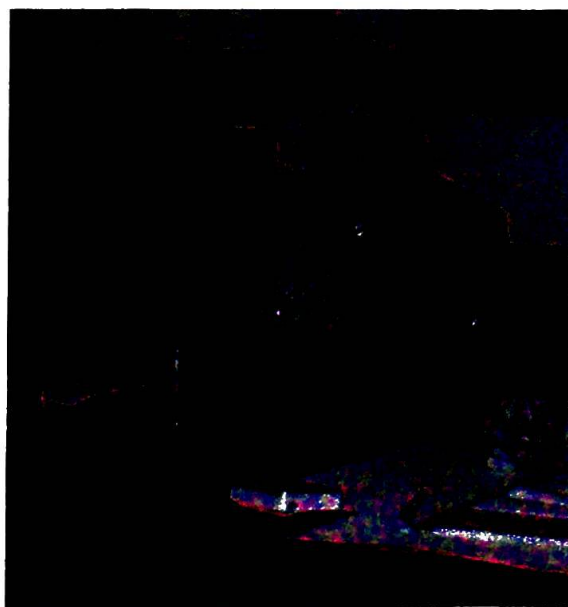


Photo Ph. Lazar

¹ Ed. Liana Levi, 2003.

² Voir *Diasporiques* n°26, p. 49.



que soit son lieu de vie, s'est abreuvé, et cela jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et jusqu'au génocide.

C'est l'objet de la première partie de mon livre, qui s'efforce de montrer l'interaction entre la langue yiddish et la vie sociale, politique et intellectuelle de ses locuteurs. Une langue qui, loin d'être un ghetto, un vase clos, est une *langue monde*, comme on parle de mappemonde. Le yiddish introduit dans la société juive, relativement archaïque par rapport à son environnement, les idées, les concepts politiques, aussi bien nationaux que sociaux. Il introduit les idéologies contemporaines : le socialisme, le communisme et le sionisme dans ses divers avatars. La réflexion et les débats de ces divers partis et courants sont menés en yiddish. Ce qui veut dire aussi que le yiddish se transforme du point de vue lexical, syntaxique, morphologique.

Il en va de même lors de l'apparition et de l'éclosion des avant-gardes à partir des années 1905, aux États-Unis, essentiellement à New York ; dans les grandes villes de Russie – à Saint-Petersbourg puis Leningrad, Moscou, Kiev, Kharkov ; en Pologne – à Varsovie, Lodz, Lublin, Vilno ; dans les capitales de l'Europe centrale, comme Berlin et Vienne ; d'Europe occidentale telles Paris et Londres. Comme toutes les avant-gardes, littéraires, plastiques ou musicales, celles du monde yiddish ont pour but la transgression, le bouleversement de la langue et des formes d'écriture. C'est un ouragan qui passe sur le *yiddishland*, et pour ces créateurs avant-gardistes un arrachement douloureux au monde ancien, mais aussi un espoir, un élan qui les propulse dans l'inconnu. Espoir fou de mettre le monde à l'envers, et cela même si leurs écrits, qui récusent la transparence, qui refusent de délivrer des messages sociaux et préfèrent l'obscur, l'oblique, l'hermétique ne peuvent toucher qu'un lectorat réduit. Mais tout ce qui est littérature, qu'elle soit compréhensible ou incompréhensible aux masses juives, représente pour elles leur véritable espace de vie.

Dans leur naïveté et leur rhétorique la plupart du temps apocalyptique, ces avant-gardes, juives ou non juives, voient l'art comme levier d'une révolution sans précédent dans le monde. C'est une des dernières utopies de notre univers mental et imaginaire. Mais leurs espérances et leurs rêves se muent en cauchemar avec l'arrivée des dictatures, fasciste, bolchevique et nazie. Le monde bascule. La langue yiddish est exterminée, réduite en cendres par le nazisme en même temps que ses locuteurs. Et la violence de cette rupture entre l'avant et l'après de l'anéantissement, l'abîme insondable qui sépare à jamais le monde des vivants de l'univers des exterminés forcent les uns au silence imposé par le tabou et le sacré, condamnent les autres, ce qui est mon cas, à une parole qui se dit sous le regard pétrifiant de la Méduse, une parole de mort, une parole de deuil.

D'innombrables questions se posent dès lors. Elles se sont présentées à moi pendant toutes ces années d'enseignement et de recherche ; elles se sont posées au contact de centaines d'étudiants qui venaient chercher à mes cours quelque chose dont ils ignoraient eux-mêmes ce que c'était.

La première de ces questions est : comment vivre une langue morte, une langue sans filiation, une langue qu'on reconnaît comme sienne en souvenir des morts, mais qu'on ne connaît pas et à laquelle s'attachent le devoir de mémoire et un sentiment de responsabilité impossible à assumer ? Pour la plupart des survivants, une langue intransmissible ; pour leurs enfants, après une période où la langue yiddish est frappée d'interdit, une tentative de remémoration, elle aussi impossible. Car on ne peut se remémorer que ce que l'on a déjà su. Or la langue yiddish n'a jamais été sue, n'a jamais été transmise, n'a jamais été vécue autrement que comme un tabou par la plupart des enfants des survivants, même s'ils la fantasment comme leur appartenant.

Ainsi l'absence de cette langue maternelle « creuse profond », comme dit Celan, dans le psychisme des enfants de survivants, même si leur langue de culture et d'écriture est autre. Sans la connaître, ils portent en eux la langue morte, ou plus précisément son absence et cette absence est un évidence de leur être. En cela, elle est fondamentalement différente de la langue de l'exilé, qui peut soit la garder soit la perdre tout en sachant qu'elle poursuit sa vie ailleurs. En revanche la langue morte, la langue absente et inconnue se love, s'enkyste au plus profond pour ceux qui devraient en être les héritiers. Ces héritiers sans héritage deviennent la sépulture, la crypte de la langue morte, de la langue absente.

L'autre question qu'on peut se poser, c'est à quoi tient la difficulté de l'apprentissage de cette langue, pour ceux qui choisissent de le faire ? Le yiddish n'est pour eux ni langue étrangère ni langue familière. Elle vogue dans l'entre-deux, entre deux mondes, comme dans *Le dibbuk* d'An-ski. Il faut l'énergie du désespoir pour se l'approprier. Rares sont ceux qui y parviennent complètement. On peut aussi s'interroger sur les obstacles particuliers qui se dressent dans le processus de traduction à partir de cette langue. En quoi la traduction du yiddish est-elle, pour le traducteur, une expérience différente de celle éprouvée lorsqu'il traduit à partir d'une autre langue, comme par exemple l'espagnol, le russe, l'anglais ou l'allemand ? Traduire le yiddish, n'est-ce pas plonger dans cette crypte où la langue se terre et l'exposer en pleine lumière dans une autre langue ? Traduire le yiddish n'est-ce pas l'arracher au néant auquel il était voué ? Pour le lecteur la traduction du yiddish est bien sûr une traduction comme toutes les autres, mais pour le traducteur elle est à la fois un acte de deuil et un acte de témoignage.

Enfin, la question fondamentale se tapit au cœur de cette contradiction, au cœur de cette aporie, de ce paradoxe : comment dire l'indicible ? Ou, en d'autres termes, face à cet événement inédit, s'est-il dégagé une littérature inédite ? L'écriture réaliste semble inadéquate dans la mesure où cet événement unique, sans précédent, l'anéantissement du peuple juif dans les formes qu'il a prises, ne trouve pas d'équivalent langagier pour le décrire. Les mots ordinaires sont trop faibles, trop usés

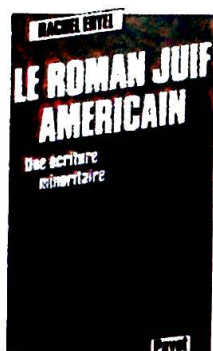
Le Shtetl

La bourgade juive de Pologne

Rachel Ertel



Payot



pour en rendre compte. Et pourtant l'écrivain qui s'affronte à cet événement n'a à sa disposition que le langage humain, forgé au cours des millénaires dans diverses langues. C'est donc avec cet outil, avec ces mots préexistants mais triturés, détournés, déformés, avec des formes préexistantes mais elles aussi subverties, amalgamées, abâtardisées, métissées que les écrivains vont tenter de dire l'anéantissement.

Parmi toutes ces langues, le yiddish est seul à parler du sein même de la mort, seul à dire la mort du peuple juif en même temps que la propre mort de la langue qui le dit, que ce soit en prose ou en poésie. J'ai consacré à cette réflexion un livre, *Dans la langue de personne*. Il m'a paru que la poésie était la forme la plus adaptée pour parler cet événement, dans la mesure où la poésie a pour vocation de dire l'indicible.

Mais avec le temps qui passe et qui, au lieu d'éloigner l'événement de nous, ne fait paradoxalement que le rapprocher, d'autres langues européennes ont éprouvé le besoin de trouver les formes susceptibles de dire ce cataclysme. « Consonnes et voyelles/crient dans toutes les langues », disait Nelly Sachs dans un de ses poèmes. Et l'on peut en effet constater que l'anéantissement hante la littérature yiddish, mais qu'il hante aussi, de façon plus générale, toutes les littératures en langues européennes, comme en atteste l'accroissement constant du nombre d'œuvres qui prennent le génocide des Juifs pour thème. Aussi douloureux que cela soit, il faut bien admettre que, en yiddish bien entendu mais aussi en d'autres langues, cette destruction sans précédent est devenue le fondement même de ce qu'il y a de plus marquant dans l'écriture contemporaine, tout comme le récit de la destruction de Troie – l'Iliade – est devenu le fondement même de l'écriture occidentale.



Philippe Lazar : Merci, chère Rachel, de nous avoir fait partager, pendant quelques moments de réflexion et d'émotion, cette mélancolie freudienne que vous évoquez dans les dernières pages de votre livre, dans une lucidité mêlée d'une sans doute illusoire espérance : celle qui peut naître, l'espace d'un instant, du partage fugace des mémoires. La parole est à l'auditoire.

Michel de Vriès : Y a-t-il quelque chose d'analogue à ce que vous venez de dire s'agissant de l'effet sur la langue des autres génocides de l'Histoire (ceux qui ont été perpétrés vis-à-vis des Khmers, des Biafraïses, des Arméniens...)?

R.E. : Je peux vous donner un avis de profane, comme tout un chacun pourrait le faire. La situation n'est pas la même, me semble-t-il, selon que les survivants de ces massacres continuent de vivre dans leur pays d'origine ou ont été contraints de le quitter. Dans ce second cas, les enfants des émigrés sont en quelque sorte dans un état de

claudication : ils utilisent la langue de leur pays d'insertion tout en ayant conscience de l'existence d'une langue originelle qui ne leur a pas été transmise. Leur mère leur a parlé une langue qui n'était pas la sienne. Et comment peut-on vivre sans langue maternelle ?

P. L. : Vous étiez vous-même dans cette situation, Rachel ?

R.E. : Non, ma langue maternelle est le yiddish : je suis passée par la Pologne, la Russie et la France, j'ai parlé les langues de ces pays, mais mes parents parlaient l'un et l'autre le yiddish, et dans mon milieu on parlait aussi cette langue. J'ai donc eu la chance d'avoir comme langue maternelle celle de ma mère. Mais ce n'est pas le cas de la plupart de mes étudiants. Leurs parents leur parlaient en français, et sans doute s'explique ainsi cette pression que je ressens lorsque j'enseigne le yiddish : une demande... de maternité – autre chose en tout cas qu'une simple demande d'apprentissage d'une langue. Les Arméniens issus de l'immigration ont probablement une expérience du même ordre.

Fania Perez : Au-delà de l'obtention d'un diplôme, que font les étudiants du yiddish que vous leur avez appris ? Le transmettent-ils à leurs enfants ? Ont-ils pu, le cas échéant, en faire une langue maternelle ?

R.E. : Est-ce qu'ils en font une langue « maternelle » ? En général, non ! Lorsqu'ils ont des enfants, ou plutôt des petits-enfants, ils les appellent sans doute volontiers *mein chepsele* ou *mein ketzele*, mais en dehors de cela... En fait, beaucoup de nos étudiants sont des nostalgiques de la langue : ils viennent surtout pour l'entendre parler, souvent après la disparition de ceux de leurs aînés avec qui ils pouvaient encore l'utiliser et conscients de ne pouvoir la parler ailleurs. Avec des sentiments mitigés, douloureux parfois. Lorsqu'on a commencé à enseigner le yiddish à l'université, nos étudiants en étaient très fiers : il s'agissait pour eux d'une véritable promotion de cette langue, alors que, dans la bouche de leurs parents, c'était celle de tous les jours – le jargon quotidien oserai-je même dire... Là, elle acquerrait tout à coup un statut, et quel statut ! Mais, en même temps, ils en étaient quelque part blessés : nous révélions au grand jour une part de leur intimité. Parce que cette langue était aussi cela pour eux... Et voilà qu'elle était écrite au tableau ! « *Mais, ma grand-mère, elle ne décline pas ! Elle ne conjugue pas !* » pouvions-nous quelquefois entendre. Et il s'agissait pourtant d'étudiants confirmés, souvent adultes, parlant plusieurs langues et bien au fait, intellectuellement, que leur grand-mère déclinait et conjugait, comme chacun, sans le savoir !

Cela dit, ce que nous avons sans doute fait de plus important a été de former des enseignants et, plus encore, des traducteurs. Dorénavant la plupart des éditeurs n'acceptent plus que le yiddish soit « traduit »... à partir d'une autre langue ! Et c'est important, parce que la traduction du yiddish n'a rien à voir avec celle de langues telles que l'allemand ou l'anglais. Il ne s'agit pas seulement d'une



traduction, c'est aussi une maïeutique qui oblige à plonger profondément en soi-même, c'est en même temps un témoignage et d'une certaine façon un travail de deuil.

Jacques Stern : J'ai eu le yiddish comme langue maternelle, c'était même la seule langue de communication à la maison parce que mes parents parlaient à peine le français. Et je ne sais pas au fond pourquoi je ne l'ai pas transmise à mes enfants. Deux raisons me viennent à l'esprit à ce propos. La première est l'absence d'un environnement me permettant de le faire aisément. J'ai des cousins américains et j'ai découvert plus tard qu'il y avait chez eux, à l'université, des cours de langue et de littérature yiddish, ce qui n'est évidemment pas le cas, en général, pour nous. La seconde raison est que l'évolution de notre société – indépendamment même du génocide – ne se prête guère à la survivance de langues qui étaient celles de groupes humains vivant en communautés fermées telles que les *Shtetls*, sauf au travers de mots ou d'expressions désormais passés dans le langage courant. C'est frappant aux États-Unis (pas seulement à New York !) : *mensh* est devenu un mot usuel !

R.E. : Je suis sûre, naturellement, qu'il y a une assimilation linguistique permanente. Néanmoins, dans les grandes villes juives comme Varsovie (où résidaient plusieurs centaines de milliers de Juifs), il y avait une vie en yiddish que je qualifierai volontiers d'explosive : une vie qui n'était pas celle d'un *Shtetl* mais bien celle d'une ville, où tout se faisait dans cette langue. Une partie de la population s'assimilait, mais une autre vivait avec et dans cette langue...

J.S. : C'était fermé quand même !

R.E. : Mais pas du tout ! Une revue comme *Khaliastra* – une authentique revue d'avant-garde – n'était pas du tout repliée sur le *Shtetl* ! Ses rédacteurs étaient polyglottes : ils parlaient le polonais, le russe, l'allemand, certains – plus rares – le français, et bien sûr l'hébreu aussi. Ils avaient donc chacun quatre ou cinq langues à leur disposition. Ils s'inspiraient de ce que l'avant-garde anglaise publiait en anglais, de ce que les Français publiaient en français, les Russes en russe, etc. Mais ils écrivaient en yiddish ! Leur activité n'était donc pas spécifiquement liée au *Shtetl*, elle était bien l'expression de la vie juive en tant que telle. L'environnement yiddish constituait cette véritable *langue monde* dont j'ai parlé. On pouvait vivre à New York et publier en yiddish à Vilnius. On pouvait être à Kiev, à Saint-Petersbourg, à Lublin... et c'était la même langue qui réunissait : les déperditions à un endroit pouvaient être compensées ailleurs. On dit parfois à ce propos : il n'y a pas eu de génocide aux États-Unis et la littérature américaine et le yiddish auraient pu continuer à y prospérer comme si de rien n'était. Je dis moi qu'à partir du moment où un génocide avait eu lieu en Europe, les Juifs américains yiddishophones ont été eux aussi sidérés et que cette langue est morte brutalement là aussi.

J.S. : Ce que je voulais dire, c'est qu'en Pologne, dans les grandes villes, et même s'il ne s'agissait pas de ghettos, les Juifs vivaient habituellement sinon entièrement entre eux du moins dans des lieux de forte concentration juive. De même, je suis allé dans les années cinquante aux États-Unis, j'y avais une tante qui parlait yiddish, et tout le monde de même autour d'elle. Et à cette époque, dans certains quartiers, on pouvait difficilement s'en passer, du yiddish, ne serait-ce que pour faire ses commissions ! C'est bien fini tout cela !

R.E. : Il faut sans doute un peu nuancer votre propos. Moi j'y suis allée vers la fin des années cinquante, aux États-Unis, pour y apprendre l'anglais, et c'est quand même bien en anglais que j'achetais de quoi manger !...

Une voix : Sans doute ne mangiez-vous pas la même chose ! (*rires*)

Raphaël Rappaport : Pour revenir à vos propos antérieurs, je dirai que le yiddish, aujourd'hui, est vécu avec douleur. Et cela parce qu'il n'y a que des Juifs – et peu de Juifs ! – qui soient candidats à le parler. Si des traducteurs non juifs connaissaient bien le yiddish, ils le traduiraient sans doute de façon différente...

R.E. : Absolument ! Mais si, jusqu'à présent, j'ai eu des étudiants en yiddish qui n'étaient pas juifs, mes traducteurs sont, eux, tous juifs...

R.R. : En fait, le processus d'assimilation, tel que nous l'avons connu, a été imposé par la guerre : on ne voulait plus « en » entendre parler, on voulait « être comme les autres », et donc, entre autres, on ne voulait pas que les enfants apprennent le yiddish ! Mais peut-être cette dilution était-elle néanmoins inévitable, peut-être serait-elle intervenue en tout état de cause...

R.E. : Oui, mais pas avec cette douleur, et c'est ce dont je parle...

R.R. : Je vais dire quelque chose de terrible : n'était-elle pas déjà condamnée, cette langue ? Les structures sociales de la Pologne n'avaient-elles pas déjà tendance à la rejeter, et cela bien avant le génocide ? Mais ne peut-on néanmoins, aujourd'hui, espérer revenir en arrière, interrompre ce processus d'anéantissement ?

R.E. : Oui, cet espoir existe effectivement. Un certain nombre de jeunes aujourd'hui parlent yiddish entre eux. Et même si cela peut paraître un peu artificiel – je ne sais pas ce qui se passera pour eux lorsqu'ils auront leur vie d'adulte, leurs propres enfants... Mais la tentative mérite d'être engagée. L'objectif que, personnellement, je poursuis, est que le yiddish continue d'être enseigné, qu'il y ait des recherches sur ce monde et sur cette culture, et qu'il

*Une maisonnette
au bord
de la Vistule*

et autres nouvelles de monde yiddish



Textes choisis et présentés par Rachel Erul
PRÉSENTÉES PAR ALAIN MICHEL

y ait des traductions. À partir de là, je ne suis pas prophète mais je ne crois pas en la résurrection, comme Bachevis Singer, et que la première chose que demanderont alors les Juifs sera : « *Quel est le dernier livre qui vient d'être publié en yiddish ? Je veux le lire !* ». Pour moi, le yiddish, et c'est ma douleur, est une langue qui a toutes chances d'être condamnée. Mais si tel est le cas, nous porterons toujours en nous le fait qu'elle soit morte autrement que le grec ou le latin.

P.L. : Vous avez dit : parler, traduire, mais je n'ai pas entendu : écrire...

R.E. : Je n'ai pas dit « écrire » en effet. Pour être poète, il faut – dans la plupart des cas – écrire dans la langue de l'enfance... La prose présente plus d'exceptions : Conrad, Beckett, Wiesel... Mais le dernier écrivain yiddish encore en vie, le dernier écrivain à écrire *naturellement* dans cette langue..., c'est à ma connaissance Sutzkever, qui va fêter ses quatre-vingt-dix ans ! Il y a certes de jeunes poètes qui s'essaient à écrire. Quelques-uns viennent de Russie et tentent d'écrire en yiddish bien que ce ne soit pas leur langue maternelle. Mais ils écrivent quand même principalement dans d'autres langues...

Jacques Burko : Je m'appuie sur le pessimisme dont vient de faire état Rachel pour revenir à la question de Fania Perez, que je trouve lourde de sens. « *Les Juifs qui acquièrent le yiddish* – demandait-elle en substance – *peuvent-ils en « faire » une langue maternelle ?* ». M'appuyant pour ma part sur ma propre expérience d'apprentissage du français à l'âge de seize ans (et je pense assez bien posséder cette langue), je crois que c'est strictement impensable. Père et grand-père, aucun âge de la vie ne m'échappe, je rêve en français, mais sur mon lit de mort, je suis convaincu que je délirerai en polonais... Cela étant, je ne suis pas d'accord avec Rachel sur l'impossibilité d'écrire de la vraie poésie dans une langue acquise, mais elle ne sera pas la même que celle qu'on écrit dans sa langue maternelle...

R.E. : Oui, il y a par exemple Milosz... Au fond, je suis d'accord !

Georges Wajs : Tout d'abord un grand merci de m'avoir permis d'entendre tout à l'heure quelques belles phrases en yiddish³, il y avait bien longtemps que cela ne m'était pas arrivé, et puis le yiddish chante merveilleusement !

R.E. : Ce sont les poètes qui chantent merveilleusement !

G.W. : Mais la langue elle aussi chante, et votre yiddish chante... Tout au long de votre exposé, je me suis demandé ce qui était le plus important pour vous et pour nous : la langue ou la culture ? Je sais bien

³ ndlr : phrases non reproduites dans cette transposition écrite...

qu'on peut me répondre qu'elles sont presque indissociables. Mais si je pose la question, c'est parce qu'elle me semble entrouvrir un espoir, une nuance d'espoir : si la langue est morte, la culture ne l'est pas, et même elle rebondit aujourd'hui de façon sensible. Alors cette nostalgie de la perte – incontestable – de la langue en tant que telle n'est-elle pas quelque peu réductrice ?

R.E. : Eh bien ! D'abord à mon tour merci pour cette remarque, qui rejoint ma conviction personnelle, et c'est bien à cela que je consacre une bonne part de mon activité. Former des chercheurs et des traducteurs s'inscrit évidemment dans cette logique ! Remarquons aussi que, si le yiddish n'était pas traduit du temps où il avait de nombreux locuteurs, c'est maintenant, quand cette langue est quasiment morte et que la culture correspondante a largement disparu, que s'exprime le plus fortement cette volonté de transmettre ces textes ! Sans doute ce qui attire en la matière est-il leur universalisme et l'absence de rupture entre les espaces politique et privé qui pour une bonne part les caractérise. Et pour poursuivre dans le même sens que vous : le vide qui est en nous n'est pas seulement destructeur, il est aussi constructeur. Nous sommes ce que nous sommes : ce vide, cette aspiration, ce manque que nous avons en nous, nous nous construisons avec ! Pour notre génération en tout cas. Et pour certains d'entre nous, mais certains seulement, dans l'absence douloureuse de la langue originelle.

Françoise Weil : J'ai cru comprendre que vous disiez que le yiddish s'est particulièrement épanoui aux États-Unis au début du xx^e siècle. Pourquoi ?

R.E. : C'est exact. Il y a eu alors – et même en fait dès le dernier tiers du xix^e siècle – une grande vague d'immigration dans ce pays à partir des populations d'Europe de l'Est, localement en butte à des discriminations, des violences et à la pauvreté. En 1917, il y avait quelque trois millions de Juifs dans la seule ville de New York ! Les écoles enseignant en yiddish se sont alors multipliées, relevant indifféremment des courants sioniste, bundiste ou communiste (les idéologies différaient mais, sociologiquement, on avait affaire aux mêmes groupes sociaux !). Le yiddish s'est donc tout naturellement épanoui à cette époque. Ses locuteurs ont constitué des bibliothèques, édité des revues avant-gardistes, publié des centaines de journaux populaires, comme le *Forverts*, dont le but avoué était d'assimiler les Juifs à la « nouvelle vie » et qui tirait, dans les années quarante, à rien moins que 500 000 exemplaires (pour cinq millions de Juifs seulement) ! Ils ont fondé des théâtres, introduit des auteurs contemporains (comme Ibsen) sur la scène yiddish bien avant que les Américains ne les traduisent en anglais... Le théâtre a joué un grand rôle dans l'instruction de ces masses populaires, c'était un lieu de rencontre entre intellectuels et prolétaires.

Liliane Kuczynski : « *Sur une destruction, avez-vous dit, une littérature est en train de se construire* ». Et vous avez





bien insisté sur le versant « destruction ». Je voudrais pour ma part mettre l'accent sur le volet créatif directement issu de cette destruction. Que crée, du point de vue littéraire, cette destruction ? Des procédés littéraires (pensons à Perec), des thèmes (une exigence dans le regard sur soi-même), dont se saisissent maintenant de nombreux auteurs juifs mais aussi non juifs. Ces cendres sur lesquelles vous avez énormément insisté (à juste titre) sont aussi un exceptionnel terreau. Et dans la mesure où ce sont autant des non-Juifs que des Juifs qui l'utilisent, on peut se demander s'il est bien légitime, en matière de création littéraire, de faire aussi nettement le départ entre les uns et les autres ? N'existe-t-il pas un héritage sans transmission ? Sans transmission directe en tout cas ?

R. E. : C'est bien la conclusion à laquelle j'aboutis en effet. Tout le dernier chapitre de mon livre est consacré à deux choses. D'une part à intégrer – ce que personne ne fait – la littérature yiddish dans la littérature mondiale ; d'autre part à montrer que toutes les langues se sont emparées de ces thèmes et de ces procédés. Ce qui est douloureux à dire, c'est que ce n'est pas qu'une langue qui a péri mais aussi – et combien ! – des hommes, des femmes et des enfants ! Mais, si douloureux que soit ce constat, on est bien obligé aussi de prendre acte du fait que sur cette destruction il y a aussi une construction...

L. K. : La dernière fois que je vous ai entendue parler de votre livre, j'ai pleuré, et c'est pour cela que je suis revenue aujourd'hui et que je suis heureuse de vous avoir entendu dire ce que vous avez dit.

R.E. : Merci.

Etienne Brunswic : Bien que n'étant pas de culture yiddish, je me suis senti très concerné par ce que vous avez dit. Je me demande cependant comment vous expliquez qu'il ait fallu attendre la fin du XIX^e siècle pour qu'apparaisse vraiment au grand jour cette culture. L'interprétation que vous avez semblé donner est qu'un certain nombre d'intellectuels juifs qui ne voulaient s'exprimer ni dans la langue religieuse (l'hébreu) ni dans celle des *goyim* ont fini par choisir le yiddish. Mais y a-t-il des écrits et une littérature yiddish avant cette époque, qui correspondent à celle de l'émancipation des Juifs ?

R.E. : Le yiddish est né en Rhénanie, aux XI^e et XII^e siècles ; comme la plupart des langues européennes en tant que langue populaire au départ, mais aussi comme langue instrumentale pour la traduction de la Bible pour ceux qui ne lisaient pas l'hébreu. Le *humesh-taytch*, c'est-à-dire la traduction littérale de la Bible et, à partir de là, sur cette base et sur celle de la littérature médiévale environnante, s'est créée une littérature, du théâtre (notamment pour Pourim), des contes moraux (essentiellement pour les femmes), une traduction-adaptation de la Bible, (toujours destinée aux femmes, incorporant tout un corpus de contes et de légendes) et toute une littérature qui brassait les thèmes de la vie juive quotidienne. Avec l'émancipa-

tion est apparue la *Haskala* : des Juifs ont commencé à critiquer leur propre société. On pouvait le faire dans la langue du pays – donnant ainsi des arguments aux ennemis des Juifs. On pouvait le faire en hébreu mais cela ne pouvait concerner qu'une toute petite partie de la population, ou on pouvait le faire en yiddish, et cela concernait alors tous les Juifs. Le choix qui a été fait ne fut donc pas le fait de quelques intellectuels farfelus mais le seul moyen de l'*Aufklärung* de la population juive, son point de passage obligé. Tous les grands auteurs de cette époque, qui avaient commencé par utiliser l'allemand, le russe, ou l'hébreu, etc., ont fini par passer au yiddish. Mais ils n'ont pas pour autant créé la littérature yiddish : elle existait avant eux. Je vous renvoie à ce sujet aux travaux de Jean Baumgarten sur la littérature yiddish ancienne (il a notamment traduit la *Bible pour les femmes*, que j'évoquais, et écrit une histoire de cette littérature).

Muriel Daude : Pouvez-vous nous parler un peu de l'hébreu, qui est maintenant la langue des Juifs ?

R.E. : L'hébreu est soit une langue sacrée (pour les religieux), soit une langue d'État. Mais il ne faut pas oublier pour autant que tout le mouvement sioniste s'est exprimé en yiddish ! L'État israélien aurait pu faire le choix d'être multilingue ; tel n'a pas été le cas. Mais personne ne parle l'hébreu dans le monde, sauf les Israéliens qui vivent ailleurs qu'en Israël ! Et ils sont plusieurs centaines de milliers aujourd'hui. Ne confondons donc pas ! L'hébreu n'est pas une languemonde...

Philippe Lazar : Cette sorte de fascination, exprimée dans votre livre, pour le caractère constructeur de la destruction, voire des tentatives d'anéantissement – celle-là même qu'évoquait tout à l'heure Liliane Kuczynski dans son intervention et qui vous fait dresser, dans un raccourci saisissant, un parallèle entre les événements tragiques du XX^e siècle et la fondation de la littérature occidentale en tant que conséquence de la destruction de Troie – n'est-elle pas à l'image de notre fascination vis-à-vis de la mort et de son caractère créateur ? Quand une langue et une culture sont conduites à la mort en même temps qu'un peuple, cela ne peut pas ne pas nous rappeler notre propre condition. L'échelle est différente, mais, fondamentalement, le questionnement ou la souffrance sont peut-être de même nature, en tout cas nous interpellent de façon similaire, et c'est sans doute ce qui fait la force des conclusions de votre livre.

R. E. C'est bien pour cela que je constate en effet que les destructions, même les plus massives, finissent par être génératrices de renouveau et de construction. Et le caractère anthropomorphique de cette situation ne saurait évidemment nous échapper. ■

Propos retranscrits par Philippe Lazar

Rachel Friel
Brasier
de mots



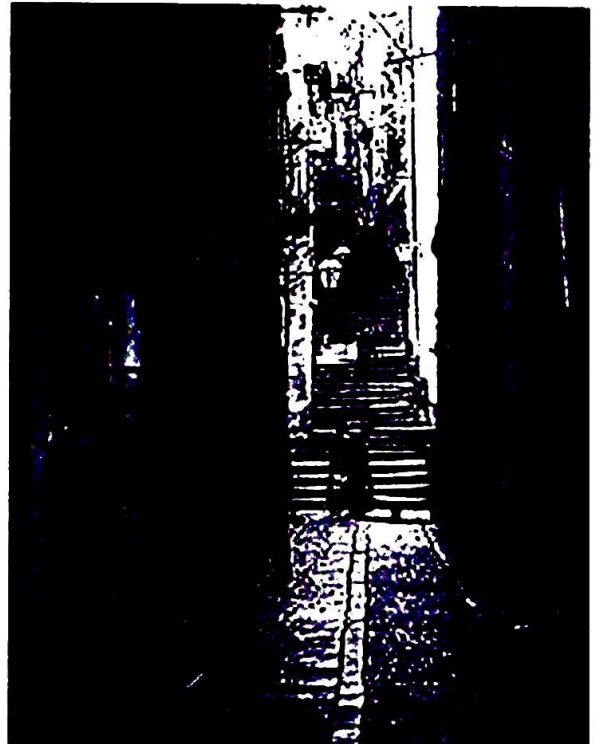
Voyage en Croatie sépharade

Sam Altabef

La Croatie est à la mode, tout le monde y est allé, y va, va y aller

Tout le monde a raison : le pays est superbe, la mer est d'un bleu sans pareil, transparente à ne pas le croire, et la cuisine, au moins pour des palais judéo-espagnols, fort goûteuse !

Mais que sait-on d'autre de ce pays ? On sait qu'il est très catholique ; les calvaires et les églises y abondent et le Pape lui même y est allé pour béatifier deux religieuses... On sait qu'il fut tour à tour Grec, Romain, Slave, Vénitien, Hongrois, Autrichien – mais a échappé à l'emprise ottomane. Ce pays est issu de l'ancienne Yougoslavie, elle-même née des improbables traités de Sèvres et de Lausanne. On sait que, lors de la dernière guerre, les Oustachis de Ante Pavelic ont été aussi sauvagement antisémites que les nazis, on sait enfin que les partisans de Tito se sont, souvent victorieusement, opposés à ces derniers. Mais sait-on, savez-vous, que la synagogue de Dubrovnik, l'ancienne Raguse rivale de Venise, date de 1408, ce qui en fait l'une des plus anciennes synagogues existantes, que le petit musée attenant recèle quelques trésors, comme ces trois rouleaux de la Thora remontant aux débuts de l'immigration des Sépharades d'Espagne ? On y apprend par un parchemin exposé que le premier juif sépharade se nommait Ferrer Buenaventura et qu'il s'est fait enregistrer par le rectorat de Raguse au tout début du xv^e siècle. On y trouve des textes sur la vie du ghetto (dix-neuf maisons dans la Zudioska ulica, abritant soixante-dix-huit personnes, alors qu'une centaine d'autres vivaient à l'extérieur), on y trouve les décrets de Ante Pavelic, l'oustachi, imposant le port de l'étoile juive et confisquant les biens des Juifs en 1943 avec une liste de vingt-sept déportés. On y trouve des noms de chez nous : De Léon, Maestro, Russi, Pardo... Le rabbin Salomon Baruh... Et aussi la liste des Juifs tombés dans les rangs des partisans. On y trouve enfin l'acte par lequel le Maréchal de



La rue aux Juifs (Zudioska ulica)

Marmont, le 22 juin 1808, émancipa les Juifs de Dubrovnik et leur donna les droits de citoyens dans l'éphémère « République de Raguse ».

À l'Université voisine, contre vents et marées, Ivana Burdelez, dont nous avons pu apprécier à Paris la remarquable communication lors du colloque judéo-espagnol de l'UNESCO en mars 2001, enseigne notre culture et notre langue.

En dehors de la vieille ville, hors remparts, à l'écart des trois cimetières catholique, orthodoxe et musulman de Boninovo on trouve encore le « Zudioska grobje », le cimetière juif. Il faut pour le visiter demander les clés à la Communauté juive. Il contient quelques vieilles sépultures sépharades et aussi ashkénazes, témoins d'une présence de plus de 600 ans.

Et les Croates ? Une anecdote à leur sujet : lors d'une visite dans une de ces caves où l'on déguste un vin semblable au vin de Grèce, notre guide, fervent de chant choral comme tous les Croates, sort sa guitare et me dit : « Vous êtes Sépharade ; eh bien ! moi je connais une chanson Sépharade » et nous voilà partis à chanter « *Adios kerida* » devant l'assistance ébahie. Je dois dire que nous ne nous attendions pas à cette surprise.

Une cinquantaine de Juifs vivent encore à Dubrovnik, ils entretiennent avec soin et amour leur émouvant patrimoine. Ne manquez pas de leur rendre visite et de signer le livre d'or qui gardera le souvenir de votre passage. ■

Synagogue, musée et Communauté : Zudioska ulica/ Tel. 02321028. Cimetière : angle Republika Put et Splitski Put.



L'intérieur de la synagogue de Dubrovnik



Un regard sur les États arabo-musulmans

J.S. Nakhalnik

L'image des États arabo-musulmans est pour le moins ambiguë. L'indulgence dont le monde démocratique fait montre à leur égard est étonnante. L'intervention américaine en Irak ne peut donner le change : on sait les vraies raisons qui ont poussé G. W. Bush à attaquer cette tyrannie.

Mais que d'indulgence, que de patience à l'égard des autres totalitarismes ! La péninsule arabe dans son entier, la Syrie, la Lybie (dernier flirt occidental) tiennent leurs peuples d'une main de fer sans qu'on trouve à y redire – du moment qu'ils ne s'allient pas (ou plus) ouvertement au terrorisme islamiste. On peut comprendre le principe de non-intervention, mais le silence, la non-condamnation restent étonnants.

En particulier, il faut dénoncer l'esclavagisme. Les Occidentaux, héritiers de leur politique coloniale et esclavagiste des siècles passés, ont battu en son temps leur coulpe en reconnaissant que leurs grands-pères avaient commis de graves violations des droits de l'homme. De là à offrir de véritables compensations matérielles aux ayants droit des esclaves de jadis il reste du chemin à faire. Mais c'est toujours ça... Du côté des Arabes, dont la traite des négro-africains n'a pas été moins sauvage, il n'y a eu à ma connaissance ni reconnaissance ni regret. Ils semblent ainsi rester en retard sur la conscience universelle.

Mais le véritable scandale se situe de nos jours, en plein xxi^e siècle : la traite transsaharienne continue de plus belle, tant au Soudan qu'en Mauritanie... Les marchés aux esclaves n'ont pas disparu de cette planète, et nous ne disons rien. Le lobby arabe, à l'échelle des États, est d'une étonnante efficacité – à Durban, où la réunion tiers-mondiste a naguère condamné Israël pour sa politique et pour ses agissements, on n'a pas réussi à condamner cet esclavage moderne, qui pourtant avait été évoqué. Pourquoi ?

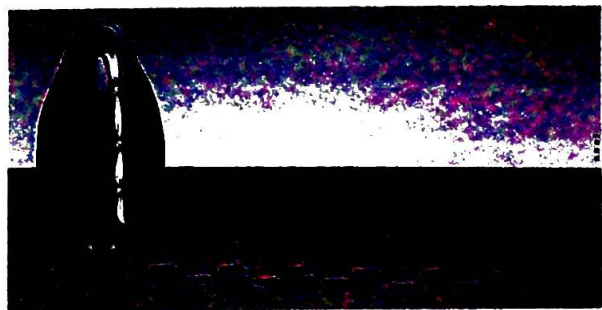
La perception instinctive globale que le monde a des Arabes paraît en ce moment se réduire à celle des Palestiniens, dont le sort n'est certainement pas enviable. Ils semblent ainsi servir de paravent à des agissements particulièrement condamnables, perpétrés ailleurs. Or, à l'évidence, les « pauvres Arabes » de Palestine ne doivent pas masquer les « méchants Arabes » ailleurs. Il faut au moins le dire. ■

Culpabilités européennes...

Edmond Kahn

Éternelle question que celle du lien entre la victime et son bourreau... Le violeur « provoqué » est bien sûr la vraie victime. Le raciste est victime de son inaptitude à supporter l'expression des différences. Les Juifs ne sont-ils pas eux-mêmes responsables du sort que leur a réservé l'Histoire ? Tout se passe aujourd'hui comme si l'on prenait prétexte des actions – condamnables ! – du gouvernement israélien pour charger les Juifs (qui ne sont évidemment pas tous des anges) d'une culpabilité collective.

La culpabilité de l'Europe quant à la Shoah serait-elle en particulier si lourde qu'elle ne puisse la pardonner aux Juifs ? Qu'elle leur dénie toute possibilité de vivre autrement qu'en victimes potentielles ? Qu'elle les oblige en permanence à se défendre de l'image de bourreaux qu'elle leur impose ? On ne peut oublier que, même si la question leur avait été posée de façon discutable, cinquante-neuf pour cent des Européens estimaient récemment qu'Israël arrivait en tête des pays dangereux pour la paix mondiale... L'Europe ne serait-elle pas en train de réussir à se libérer de sa culpabilité à l'égard des Juifs en masquant son racisme anti-arabe par des sentiments propalestiniens et en convertissant les Juifs déicides en assassins de la divine paix mondiale ? ■



© Kaci 1984

Les vignettes relatives au voile islamique qui ornent le présent numéro sont empruntées à l'album *Bas les voiles !* que le dessinateur algérien Kaci (Aït Kaci Rachid) a fait paraître aux éditions Rochevigne en 1984, preuve que le problème n'est pas neuf...

Solution des mots guimelés

Horizontalement : II – Voiture-balai ; III – Nominatif ; IV – IO. FI. Effets ; V – RBUI (Urbi) ; VI – Arcs ; VII – Nul ; VIII – Ciel ; IX – Hte ; X – IEI ; XI – Secs ; XII – AC (ga) ; XIII – Elle ; XIV – Mail ; XV – EMSLE (mêles) ; XVI – Conditionnement ; XVII – Interpénérer ; XVIII – Edite. Pané ; XIX – Lents. Or ; XX – Sue. Verticalement : I – Ciel ; 2 – OVNI. Ondes ; 3 – OOO. NTINU (CONTINUÉS) ; 4 – IM (MI). Dette ; 5 – Tif. Ires ; 6 – Uni ; 7 – Ra. IE ; 8 – Éie. On ; 9 – Bif. Né ; 10 – Affranchissement ; 11 – Ebruite. Lamer ; 12 – Anticléricalisme ; 13 – Issus. Le. Sceller ; 14 – En. Pô ; 15 – Tsar ; 16 – Un.

Exposition : Une occupation paradoxale : l'armée italienne dans le Sud-Est de la France en 1942-1943.

De novembre 1942 à septembre 1943, les huit départements français à l'Est du Rhône ont connu une occupation paradoxale de la part de l'armée italienne, sous le commandement du général De Castiglioni. Une série de conférences (dont une en présence d'un des fils du général) et l'exposition *Alpes en guerre-Alpi in guerra* du musée de la Résistance et de la Déportation de Grenoble ont pour objectif de faire connaître cet épisode singulier de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit surtout de comprendre pourquoi les militaires d'un État devenu antisémite par les lois raciales de 1938 ont protégé les Juifs dans les zones qu'ils occupaient. En effet, le général De Castiglioni s'opposa avec vigueur au préfet vichyste et interdit toute arrestation de personnes juives. De Grenoble à Nice, la région devint une zone de refuge, si bien que de nombreux Juifs français et étrangers parleront de ces départements comme d'une « petite Palestine ».

Comment comprendre cette attitude des forces italiennes à l'égard des Juifs ? Les historiens l'expliquent par la très forte intégration des Juifs lors de l'unité italienne (le Risorgimento), la faiblesse de l'antisémitisme dans le pays en comparaison avec la France de la fin du XIX^e siècle et des années trente et enfin le fait que l'on trouve des Juifs chez les fascistes comme chez les antifascistes. Les soldats italiens voulaient aussi se démarquer des nazis et de l'antisémitisme vichyste.

Cela ne doit pas faire oublier que les Juifs seront pourchassés et déportés dans la région à partir de l'arrivée des troupes allemandes en octobre 1943 et dans la République de Salò par les hommes de Mussolini.

Samuel Ghiles Meilhac

(Musée de la résistance et de la déportation en Isère
14, rue Hébert, 38000 Grenoble. Exposition ouverte
jusqu'en juin 2004. ☎ : 04 76 42 38 53).

◆ L'œuvre picturale de **Léon Weissberg**, un des peintres importants de l'Ecole de Paris, dispersée pour la plupart dans des collections privées, est en ce moment réunie et exposée à la **Fondation du Judaïsme Français**, 72 rue de Bellechasse, Paris 7^e (quatrième étage).

◆ **La Maison de la Culture Yiddish** (18 pge St-Pierre-Amelot, Paris 11^e) poursuit ses initiatives très diverses, souvent conviviales, parfois savantes, qui viennent compléter les activités de sa médiathèque. À titre d'exemple :

Samedi 3 avril : *Chansons et musiques yiddish d'aujourd'hui*, avec Jacques Grober ;

Dimanche, 4 avril : *En remontant la rue Vilin*, film de R. Bober sur G. Perec, avec l'auteur ;

Mardi 27 avril : un hommage à Alex Derczanski, sous forme de rencontre amicale ;

Mais aussi des séminaires littéraires (notamment autour de A. Sutskever), des expositions (le théâtre yiddish), des ateliers, des stages de musique... ☎ : 01 47 00 14 00.

◆ **Le Centre Vladimir Medem/Cercle Amical** (52 rue René Boulanger, Paris 11^e) de son côté annonce de nombreuses manifestations, et entre autres :

Dimanche 4 avril (avec le Cercle Gaston-Crémieux) : *Identité juive et laïcité* : table ronde ;

Mardi 13 avril : soirée avec Myriam Anissimov autour de Romain Gary et de la biographie que l'intervenante vient de lui consacrer. Et aussi des fêtes, conférences, ateliers, commémorations... On téléphone pour plus de précisions au 01 42 02 17 08

◆ **Le Home Yid** : Le théâtre de l'Atalante (10 place Charles Dullin, Paris 18^e) présente du 3 mars au 9 avril ce spectacle, monté par des troupes de province (coproduction Théâtre de Chartres – Théâtre populaire de Lorraine ; texte et mise en scène de Jacques Kramer, qui avait monté un intéressant *Golem* au Théâtre de la Tempête il y a deux ans).

◆ **Le Musée d'art et de l'histoire du Judaïsme** présente, comme d'habitude, des activités foisonnantes en plus de ses collections fixes. Ainsi, le 2 mars est inaugurée l'importante exposition consacrée à Rachel, « une vie pour le théâtre », ouverte jusqu'à la fin mai. L'exposition est accompagnée d'une série de manifestations (le film de Judith Wechsler, des lectures au Théâtre du Vieux-Colombier, etc.). En même temps et jusqu'au 2 mai se déroule une deuxième exposition, consacrée au peintre juif de l'exil Lasar Segall, et une troisième présente le jeune cinéaste lituanien Deimantas Narkevicius et son film *Legend Coming True*. Lectures, conférences, concerts... Pour avoir plus d'informations sur l'actualité très vivante de ce grand lieu universel de culture juive, consultez son site <http://www.mahj.org> ; ☎ : 01 53 01 86 60.

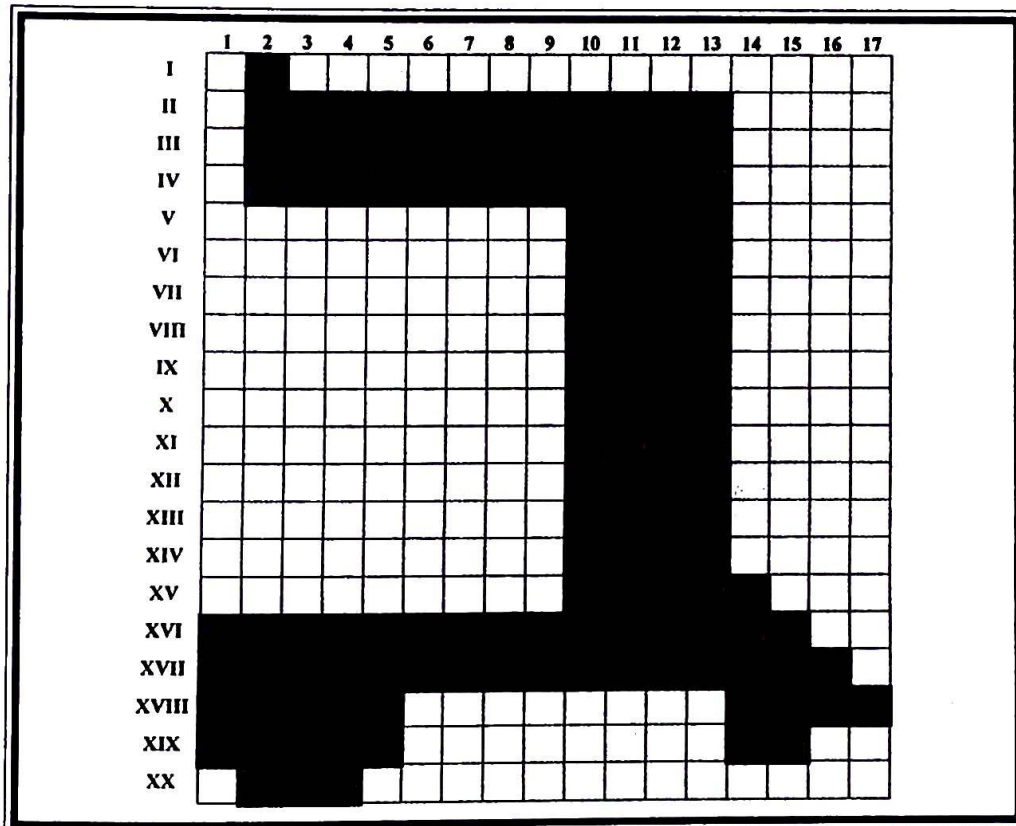


◆ **Le Convoi N° 6** : Une association « Mémoires du convoi N° 6 » s'est créée il y a deux ans ; elle tente de réunir tous les documents relatifs à ce convoi, parti le 17 juillet 1942 afin de vider les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande en prévision de la grande rafle du Vel'd'Hiv. Un livre réunissant l'ensemble des documents et souvenirs fournis par les proches ou les connaissances des déportés de ce convoi doit paraître encore en 2004. Ceux qui souhaiteraient y apporter leur contribution doivent contacter l'Association au 37 rue de Turenne, 75003 Paris, ou par convoi6@yahoo.fr.

◆ **Strasbourg** : Du 16 au 27 août, une **Université d'été** offrira un enseignement de yiddish, organisé en trois niveaux. En plus de l'enseignement de la langue et de la littérature, des ateliers de théâtre, de chant et de danse, ainsi que des spectacles, des promenades et des activités ludiques sont au programme. On se renseigne chez Rafaël Goldwaser, ☎ : 03 88 41 07 24 ou rafael.goldwaser@wanadoo.fr.

Mots guimelés

Philippe Lazar



Horizontalement

- II – Ramasse les éclopés sur la route
- III – Désigne sans trop d'ambiguïté. Sans signification
- IV – Divine ruminante. Que nenni ! Habits, mais peuvent être seulement de manche
- V – Adresse partielle de la bénédiction pascale d'un pape bredouillant
- VI – Ils tirent ou illuminent
- VII – Sans valeur
- VIII – L'un des lieux d'expression du V horizontal
- IX – L'un des très beaux arbres français légèrement ébranché
- X – Vieil écourté des deux bouts
- XI – Raisins, ils n'en sont que plus sucrés
- XII – Montre à l'envers
- XIII – Hebdomadaire sexiste
- XIV – A tendance à se substituer au snail
- XV – Mélés à démêler
- XVI – Pavlovisation
- XVII – Exercer un diasporisme actif. Connue
- XVIII – Publie. Frit dans du *matze mehl*
- XIX – Comme hélas les processus de paix. Valeur réputée sûre
- XX – Transpire.

Verticalement

- 1 – Précède parfois mon mari
- 2 – Objets virtuels excitant l'imagination. Eaux poétiques
- 3 – Voyelle triplée. Continué sans queue ni tête
- 4 – Note renversée. Les naïfs croient devoir la régler
- 5 – Populaire et plus souvent sur la tête que sur la langue. Colères ancestrales
- 6 – Non dissocié. Complète l'enseignement magistral
- 7 – A réchauffé Moïse. Voyelles
- 8 – L'effet de serre va-t-il en étendre la durée ? Protège l'anonymat
- 9 – Steak très familier. Arrivé
- 10 – Aurait pu permettre aux Juifs de sortir librement d'Égypte et permet à quiconque d'y envoyer un pli
- 11 – Diffusée de façon indiscreète. Il faut des fraises spécialisées pour le faire
- 12 – Expression offensive de la laïcité
- 13 – Sortis. Article. Si c'est dans le marbre, c'est pour longtemps
- 14 – Préposition. Irrigue la Botte
- 15 – Roi oriental déchu ou éternel phénix ?
- 16 – Un bon début.

L'humour juif et les cuisines juives sont les deux piliers de la diaspora. En voici une louche de chaque...

Un pauvre Juif trouve dans la rue un portefeuille. À l'intérieur, quinze mille euros (modernisons un peu...). Quelle tentation pour le pauvre ! Mais l'honnêteté prend le dessus, il recherche le propriétaire légitime et lui rend le tout. Ce dernier, riche mais avare, le remercie vivement sans lui offrir la récompense habituelle. La pauvre, scandalisé, appelle le riche devant le rabbin. Là, le riche prétend qu'il ne doit rien au pauvre, car dans son portefeuille il y avait en fait dix-sept mille euros, et donc que l'inventeur s'était déjà servi lui-même. Ce dernier, scandalisé une fois de plus, proteste – mais comment prouver le mensonge ?

Le rabbin, après réflexion, annonce : « Ce portefeuille n'est pas celui que le riche a perdu, puisqu'il ne contient que quinze mille euros. Si le pauvre n'était pas honnête, il aurait tout pris sans rien dire à personne. Et donc, le riche doit continuer à chercher son portefeuille. Quant à celui-ci, on va le confier en garde au pauvre, jusqu'à ce que son vrai propriétaire vienne le chercher ».

* * *

Connaissez-vous l'origine des grandes toiles monochromes, gloire de Kandinsky et de ses épigones ? On dit qu'un riche Juif avait demandé au peintre une toile représentant *le Passage de la Mer Rouge*. Celui-ci, peu inspiré par un sujet aussi classique, a livré à son client une toile uniformément rouge : « Mais, où sont les Juifs ? – Déjà passés. Et alors, l'armée du Pharaon ? – Déjà noyée »...

* * *

Veille de Yom Kippour. Dans le cimetière juif, une pauvre femme pleure sur la tombe de sa fillette :

– Ma pauvre petite ! Comme tu nous manques ! Mais puisque déjà tu es là-haut, tâche de demander à l'Éternel que les affaires de ton pauvre père aillent mieux ! Et que ta sœur finisse par se marier ! Et de la santé pour nous tous !

Le gardien du cimetière, qui entend de loin cette litanie, intervient :

– Madame ! On ne confie pas des affaires aussi importantes à une enfant ! Vous devriez y aller vous-même !

* * *

Deux Juifs devant une affiche de théâtre :

– C'est quoi déjà, une pantomime ?

– C'est des types qui discutent ensemble, mais sans parler, tu comprends ?

* * *

Une histoire de Moïse Mendelssohn*, en grande discussion avec un prêtre. Celui-ci dit :

– Vous, les Juifs, vous croyez bien en Dieu ! Pourquoi ne voulez-vous pas faire confiance à son fils, vous qui faites toujours crédit aux fils des riches ?

– Certainement, mais pas quand le père est immortel...

Pâtisserie

Pessah approche...

Lors des fêtes de la Pâque, certains parmi vous observeront la cacherout, d'autres pas – quand on est laïque, on est forcément tolérant ! Mais tout le monde peut profiter de ces délicieux gâteaux traditionnels : les macarons. C'est si simple à préparer qu'on n'est pas obligé de les acheter au pletzl – à moins que cette emplette ne serve de prétexte pour une visite de nostalgie...

Des macarons pour Pessah :

Il vous faut :

Produits : 100 g de poudre d'amandes, 150 g de sucre glace, 2 blancs d'œuf et un peu de jus de citron,

Outils : un saladier, un four réglable, un batteur (à la rigueur, une fourchette et de l'huile de coude), une feuille de papier sulfurisé, une cuiller à soupe.

Préparation (15 minutes, plus un temps de repos de quelques heures pour la pâte) :

Dans un saladier mettez la poudre d'amandes et le sucre, ajoutez quelques gouttes de jus de citron, mélangez bien. Les blancs d'œuf, montés en neige ferme, sont incorporés peu à peu en mélangeant. On laisse reposer deux ou trois heures. On obtient une pâte qui ne doit pas s'étaler tout en restant assez molle (on peut rectifier avec du blanc d'œuf en neige).

Cuisson (15 minutes environ) :

Sur une feuille de papier sulfurisé, déposez des ronds de pâte (à la cuillère, ou avec une poche). Mettez au four doux (environ 150 degrés) un quart d'heure.

Laissez refroidir avant de manger !

* son petit-fils est célébré page 17 de ce numéro.

Monsieur le Rédac'thef

Selon mon habitude, je lis avec beaucoup d'attention *Diasporiques* dès que le numéro me parvient. Très fréquemment je partage l'esprit de la Revue. Mais cette fois-ci je tiens à vous manifester clairement ma désapprobation, non quant à son contenu, mais au parti que vous avez personnellement pris de ne pas commenter l'article d'Anne Brunswic. Cette dame souffre visiblement du syndrome de Stockholm et, l'image de « la paille et la poutre » me semblant fort insuffisante, j'ai intitulé ce billet « la paille et la tour Eiffel ». Vous avez compris qu'il s'agit du « droit au retour des réfugiés ». J'estime qu'il aurait été impératif pour vous de noter en bas d'article, sans autre commentaire, quelques chose (raccordé à la phrase « droit au retour des réfugiés et leurs descendants », page 8, première colonne, 8^e ligne en commençant par le bas) comme : NDLR - Il peut être utile de rappeler que :

- des dizaines de millions, dizaines de millions oui, d'Allemands furent jetés d'Est en Ouest à la fin de la guerre, c'est à dire de la nouvelle Pologne vers l'Allemagne. Aucun d'eux ne croupit un demi-siècle après dans un camp de réfugiés. Aucun d'eux n'imagine un droit au retour (sauf quelques Sudètes que personne ne prend au sérieux.). L'Allemagne a voulu la guerre, l'Allemagne a perdu la guerre. C'est ainsi.

- de 850 000 à 900 000 juifs furent jetés des pays arabes avec la chemise qu'ils portaient sur le dos depuis la fin de la guerre jusqu'en 1962 environ. Aucun d'eux ne croupit dans un camp de réfugiés, ne réclame le droit au retour, mais certains commencent à s'organiser pour demander une indemnisation de leurs biens abandonnés.

- de 400 000 à 500 000 personnes furent victimes directes ou indirectes d'une guerre déclarée et perdue par les pays arabes en 1948. C'est ainsi, dure loi de la guerre, et eux seuls, et leurs descendants plus nombreux encore, croupissent toujours dans des camps, aux frais des Nations Unies, c'est à dire à nos frais.

Voilà, monsieur le Rédac'thef et cher confrère ce que, gérant une estimable revue comme la vôtre, j'aurais moi-même noté si j'en avais été responsable.

Très courtoisement,

Jean Carasso

Voici quelques extraits de la lettre d'un autre abonné :

[...] Cette revue m'a rassuré :

1) elle affirme l'identité juive sans aucun sectarisme interne puisqu'elle n'oppose jamais (en tout cas jamais méchamment) les séfarades et les ashkénazes, et mieux, qu'elle affirme la richesse culturelle de chacun en s'appuyant bien souvent sur l'autre ;

2) elle affirme les valeurs de la religion juive dans un contexte de laïcité qui fait heureusement oublier les intégrismes de facto que montrent certains juifs très pratiquants regroupés dans des quartiers urbains évoquant inévitablement les ghettos ;

3) elle affirme la richesse des diasporas en évitant la référence systématique à Israël, notamment en une période où ce pays est gouverné par une équipe pratiquant une politique d'occupation et oubliant les apports des précédents accords de paix avec les Palestiniens.

Guy Doukhan

DIASPORIQUES est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

Directeur de la publication : Philippe Lazar.

Comité de rédaction : Françoise Basch, Jacques Burko (rédacteur en chef), Edmond Kahn, Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Carol Mann, Elise Marienstras, Fania Pérez (rubrique artistique), Dorothée Rousset, Dominique Sewane, Antoinette Weil.

Conseil d'orientation : les précédents plus E. Brunswic, R. Marienstras, F. Spira, M. Kis, G. Wajs.

Correspondants : aux États-Unis : Nelly Furman ; pour la Bosnie, l'Afghanistan et ailleurs : Carol Mann ; pour l'Autriche : Johannes Gielge ; à Jérusalem : Claude Rosenkovitch. Délégué à la Galicie septentrionale : Henri Sobowiec. Veille en Hongrie : Martine Kis. Veille en Roumanie : Harry Carasso.

Délégués régionaux : Alsace, Muriel Klein ; Toulouse, Jean-Marc Izrine ; Grenoble, Samuel Ghiles Meilhac.

Maquette : Corinne Dupuy *et al.* **Mise en page :** Jean-François Lévy. **Illustrations :** Nathaniel Baruch. **Relations extérieures :** tout le monde ! **Travaux graphiques :** Benjamin Lévy. **Corrections :** Antoinette Weil.

Impression : Présence Graphique 37260 Monts. N° ISSN 1276 4248. N° de commission paritaire : 1103 G 78821.

Les textes publiés par *Diasporiques* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Notre sites Web : www.diasporiques.org

Conditions d'abonnement : prix au numéro : 5,5 euros. Abonnement annuel (4 numéros) : 20 euros.

Abonnement de soutien : 30 euros ou plus. Pour s'abonner, envoyez nom, adresse et chèque à l'ordre du Cercle Gaston-Crémieux (*Diasporiques*) à : Antoinette Weil, 25 rue de la Justice, 91230 Montgeron.

Le Cercle Gaston-Crémieux



Être juif en diaspora...

Le Cercle a organisé un atelier destiné à approfondir notre questionnement (récurrent !) au sujet de l'existence juive, et de surcroît laïque, en diaspora. Voici, très succinctement, quelques-unes des questions évoquées par la trentaine de membres du Cercle ou de lecteurs de *Diasporiques* réunis à Eaubonne le 8 février 2004.

1 - Existe-t-il une tradition étatique proprement juive ? L'histoire des Juifs en tant que peuple commence-t-elle vraiment à Canaan ou en réalité dans l'exil babylonien ? Quel est, ultérieurement, le rôle de l'émancipation républicaine des Juifs dans la genèse de la dimension politique du judaïsme et, pour certains, des aspirations à (re)constituer un État juif (la naissance du sionisme politique) ? Existe-t-il une forme particulière de laïcité juive qui permettrait de concilier intégration politique et préservation d'une mémoire historique spécifique ?

2 - Quelle signification et quelle portée peut-on donner à la multiplicité des exemples d'échanges culturels entre le peuple juif et des peuples au sein desquels il vit sa vie diasporique, pris qu'il est entre un enfermement voulu par « l'autre » et une volonté d'ouverture de sa part (qui préserve néanmoins sa cohérence interne) ? Theodor Herzl et le sionisme l'ont-ils aujourd'hui définitivement emporté sur Doubnov et le diasporisme ?

3 - Comment l'idée de Dieu intervient-elle dans la genèse et la persistance historique du peuple juif ? Comment intégrer le fait religieux dans une approche « laïque » de la judéité ?

4 - Quelles sont les questions que l'existence d'un peuple tel que le peuple juif (la nation-juive ?) pose à un État-nation comme la France ?

5 - Comment transposer notre réflexion à l'échelle européenne ?

Les discussions, animées et constructives, ont amorcé les travaux de la Rencontre de Lille, fixée au dimanche 9 mai 2004 (voir rubrique « activités à venir » ci-contre).

Les activités passées...

L'Assemblée générale statutaire du 11 décembre 2003 a procédé à l'élection de deux nouveaux administrateurs du Cercle : le conseil d'administration est ainsi désormais composé de Mmes et MM. Etienne Brunswic, Jacques Burko, Edmond Kahn, Martine Kis, Philippe Lazar, François Lévy, Richard Marienstras (membre de droit en tant que président d'Honneur), Dominique Rzeszkowski, Thérèse Spector, Freddy Spira, André Ulmann, Georges Wajs et Antoinette Weil. Le conseil d'administration a confirmé Philippe Lazar, Jacques Burko et Edmond Kahn dans leurs fonctions respectives de président, secrétaire et trésorier du Cercle et a élu Freddy Spira vice-président et Martine Kis secrétaire-adjointe.

Après la soirée du 6 novembre 2003 autour de Rachel Ertel et de son livre *Brasier de mots* (dont il est rendu compte de façon détaillée dans ce numéro de *Diasporiques*), l'année 2004 a commencé elle aussi de façon très active. Quatre réunions-débats ont eu lieu au cours du premier trimestre. La première, autour de Francis Bailly, a permis de débattre du thème *Mosaïsme et société* (De la tradition à la Révolution) qu'il avait développé dans un livre publié à L'Harmattan en 2003. La seconde a donné à notre ami Henri Giordan l'occasion de développer ses thèses sur les rapports entre *conception de la laïcité et prise en compte des minorités*. La troisième fut une rencontre avec Suzanne Citron, ayant pour objectif de réfléchir avec elle à la façon de repenser l'histoire de notre pays pour la rendre authentiquement plurielle. La quatrième enfin a permis à Philippe Lazar de nous préciser comment on pouvait dire autrement laïque...

Communiqué de presse du Cercle Gaston-Crémieux en date du 14 février 2004

La visite officielle du président de l'État d'Israël donne une fois de plus l'occasion de prendre la parole à ceux des Juifs qui considèrent que le sionisme a permis de créer un État où « les Juifs du monde ont retrouvé leur terre ancestrale, leurs racines, leur histoire et leur culture »¹. Une opinion effarante pour tous ceux qui ont de très bonnes raisons d'affirmer au contraire que les racines, l'histoire et la culture des Juifs sont fondamentalement *diasporiques*. Il est essentiel que les Français dans leur ensemble comprennent que ces prises de position pro-Israéliennes passionnelles ne sont le fait que d'une minorité.

¹ Le Monde, encart publicitaire dans son édition datée du 13 février.

... et à venir

Le premier atelier de l'année, le 8 février à Eaubonne, a permis d'aborder avec une nouvelle vigueur l'un des thèmes centraux de notre réflexion : *l'existence juive en diaspora*. On trouvera ci-contre un bref aperçu des questions abordées à cette occasion. Cette réunion s'inscrivait aussi dans la double perspective d'un resserrement de nos liens avec le Cercle Amical (nous organisons une journée commune de réflexion le dimanche 4 avril sur le thème : Identité juive et laïcité) et du développement d'une coopération active avec l'Union des Progressistes Juifs de Belgique (UPJB), dont deux représentants ont pris part à nos débats avant que nous nous retrouvions, le dimanche 9 mai prochain à Lille, pour une rencontre portant plus spécifiquement sur les *dimensions européennes de la diaspora juive* actuelle.

Les lecteurs de *Diasporiques* intéressés par les futures rencontres sont invités à se faire connaître du secrétaire du Cercle, Jacques Burko.

Pour tout renseignement sur le Cercle Gaston-Crémieux et son fonctionnement ainsi que pour une éventuelle adhésion, s'adresser à son secrétaire Jacques Burko, 56 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris (ou de préférence par courriel) adressé à :

jbburko@wanadoo.fr

Le site Web du Cercle :

www.cercle-gaston-cremieux.org

Rappel : Le Cercle Gaston-Crémieux, du nom d'un Communard marseillais fusillé en 1871, a été créé en 1967 par un groupe d'intellectuels de gauche : J. Huppert, G. Isotti-Rosowsky, C. Lanzmann, P. Lazar, J. Lebar, R. Marienstras, L. Poliakov, O. Rosowsky, R. Thalmann, P. Vidal-Naquet et R. Visocékas. Il regroupe des Juifs et des non-Juifs désireux d'affirmer la légitimité d'une existence juive diasporique en dehors de la synagogue et du sionisme. Il agit de diverses façons : ateliers, réunions-débats, communiqués de presse, etc. et il a créé la revue trimestrielle *Diasporiques*.